

776.

OEUVRES CHOISIES
DE
BEAUMARCHAIS.

TOME SECOND.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



OEUVRES CHOISIES
DE
BEAUMARCHAIS.

TOME SECOND.

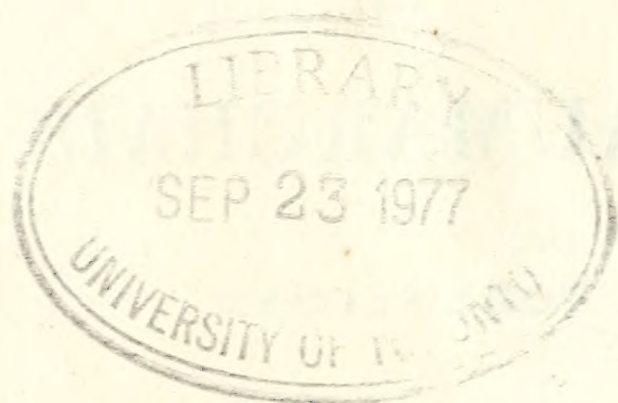
ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AÎNÉ ET DE FIRMIN DIDOT,

M. DCCCXII.



V. 2

PQ

1956

A 116

V. 2

LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

ET EN PROSE.

Représentée et tombée sur le théâtre de la Comédie
Française aux Tuileries, le 23 février 1775.

. . . . Et j'étais pere , et je ne pus mourir !
(Zaïre , acte II.)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

LABORATORY OF PHYSICS

CHICAGO, ILL.

REPORT OF THE PHYSICS DEPARTMENT
FOR THE YEAR 1900-1901

BY THE PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL., 1901

LETTRE MODÉRÉE
SUR LA CHUTE ET LA CRITIQUE
DU BARBIER DE SÉVILLE.

L'AUTEUR, VÊTU MODESTEMENT ET COURBÉ,
PRÉSENTANT SA PIÈCE AU LECTEUR.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous offrir un nouvel opuscule de ma façon. Je souhaite vous rencontrer dans un de ces moments heureux, où, dégagé de soins, content de votre santé, de vos affaires, de votre maîtresse, de votre dîner, de votre estomac, vous puissiez vous plaire un moment à la lecture de mon Barbier de Séville; car il faut tout cela pour être homme amusable et lecteur indulgent.

Mais si quelque accident a dérangé votre santé, si votre état est compromis, si votre belle a forfait à ses serments, si votre dîner fut mauvais, ou votre digestion laborieuse; ah! laissez mon Barbier; ce n'est pas là l'instant; examinez l'état de vos dépenses, étudiez le *factum* de votre adversaire, relisez ce traître billet surpris à Rose, ou parcourez les chefs-d'œuvre de Tissot sur la tempérance, et faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philosophiques ou morales.

Ou si votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier; enfoncez-vous dans une bergère,

8 LETTRE SUR LA CRITIQUE

ouvrez le journal étalé dans Bouillon avec encyclopédie, approbation et privilège, et dormez vite une heure ou deux.

Que! charme auroit une production légère au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe en effet si Figaro le barbier s'est bien moqué de Bartholo le médecin, en aidant un rival à lui souffler sa maîtresse? On rit peu de la gaieté d'autrui, quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore si ce barbier espagnol, en arrivant dans Paris, essuya quelques traverses, et si la prohibition de ses exercices a donné trop d'importance aux rêveries de mon bouuet? On ne s'intéresse guère aux affaires des autres, que lorsqu'on est sans inquiétude sur les siennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous? Avez-vous à souhait double estomac, bon cuisinier, maîtresse honnête, et repos imperturbable? Ah! parlons, parlons: donnez audience à mon Barbier.

Je sens trop, monsieur, que ce n'est plus le temps où, tenant mon manuscrit en réserve, et semblable à la coquette qui refuse souvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder, j'en faisais quelque avare lecture à des gens préférés, qui croyoient devoir payer ma complaisance par un éloge pompeux de mon ouvrage.

O jours heureux! le lieu, le temps, l'auditoire à ma devotion, et la magie d'une lecture adroite assurant mon succès, je glissois sur le morceau faible en appuyant les bons endroits: puis recueillant les suffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleuse modestie, je jouissois d'un triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un fripon d'acteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour son compte.

Que reste-t-il, hélas ! de toute cette gibeciere ? A l'instant qu'il faudroit des miracles pour vous subjuguier : quand la verge de Moïse y suffiroit à peine, je n'ai plus même la ressource du bâton de Jacob : plus d'escamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illusions théâtrales. rien. C'est ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, monsieur, si, mesurant mon style à ma situation, je ne fais pas comme ces écrivains qui se donnent le ton de vous appeler négligemment, *lecteur, ami lecteur, cher lecteur, benin* ou *benoist lecteur*, ou de telle autre dénomination cavaliere, je dirois même inadécente, par laquelle ces imprudents essaient de se mettre au pair avec leur juge, et qui ne fait bien souvent que leur en attirer l'animadversion. J'ai toujours vu que les airs ne séduisoient personne, et que le ton modeste d'un auteur pouvoit seul inspirer un peu d'indulgence à son fier lecteur.

Eh ! quel écrivain en eut jamais plus besoin que moi ! Je voudrois le cacher en vain : j'eus la foiblesse autrefois, monsieur, de vous présenter, en différents temps, deux tristes drames ; productions monstrueuses. comme on sait ! car entre la tragédie et la comédie, on n'ignore plus qu'il n'existe rien : c'est un point décidé, le maître l'a dit, l'école en retentit, et pour moi j'en suis tellement convaincu, que, si je voulois aujourd'hui mettre au théâtre une mere éplorée, une épouse trahie, une sœur éperdue, un fils déshérité : pour les présenter décemment au public, je commencerois par leur supposer un beau royaume où ils auroient régné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde : certain, après cela, que l'invraisemblance du roman, l'énormité des faits, l'enflure des caracteres,

le gigantesque des idées, et la bouffissure du langage, loin de m'être imputés à reproche, assureroient encore mon succès.

Présenter des hommes d'une condition moyenne, accablés et dans le malheur ! fi donc ! on ne doit jamais les montrer que bafoués ; les citoyens ridicules, et les rois malheureux : voilà tout le théâtre existant et possible ; et je me le tiens pour dit ; c'est fait, je ne veux plus quereller avec personne.

J'ai donc eu la foiblesse autrefois, monsieur, de faire des drames qui n'étoient pas *du bon genre* ; et je m'en repens beaucoup.

Pressé depuis par les événements, j'ai hasardé de malheureux mémoires, que mes ennemis n'ont pas trouvés *du bon style* ; et j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais glisser sous vos yeux une comédie fort gaie, que certains maîtres de goût n'estiment pas *du bon ton* ; et je ne m'en console point.

Peut-être un jour oserai-je affliger votre oreille d'un opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la musique n'est pas *du bon françois* ; et j'en suis tout honteux d'avance.

Ainsi, de fautes en pardons, et d'erreurs en excuses, je passerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne foi naïve avec laquelle je reconnoîtrai les unes en vous présentant les autres.

Quant au Barbier de Séville, ce n'est pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton respectueux ; mais on m'a fort assuré que, lorsqu'un auteur étoit sorti, quoiqu'échine, vainqueur au théâtre, il ne lui manquait plus que d'être agréé par vous, monsieur, et sacré dans quelques journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire est donc certaine, si vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément, persuade que

plusieurs de messieurs les journalistes ne me refuseront pas celui de leur dénigrement.

Déjà l'un d'eux, établi dans Bouillon avec approbation et privilège, m'a fait l'honneur encyclopédique d'assurer à ses abonnés que ma pièce étoit sans plan, sans unité, sans caracteres, vide d'intrigue, et dénuée de comique.

Un autre plus naïf encore, à la vérité sans approbation, sans privilège, et même sans encyclopédie, après un candide exposé de mon drame, ajoute au laurier de sa critique, cet éloge flatteur de ma personne : « La réputation du sieur de Beaumarchais est bien tombée, et les honnêtes gens sont enfin convaincus que lorsqu'on lui aura arraché les plumes du paon, il ne restera plus qu'un vilain corbeau noir, avec son effronterie et sa voracité. »

Puisqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la comédie du Barbier de Séville, pour remplir l'horoscope entier, je pousserai la voracité jusqu'à vous prier humblement, monsieur, de me juger vous-même, et sans égard aux critiques passés, présents et futurs : car vous savez que, par état, les gens de feuilles sont souvent ennemis des gens de lettres : j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant saisi de mon affaire, il faut que vous soyez mon juge absolument, soit que vous le vouliez ou non, car vous êtes mon lecteur.

Et vous sentez bien, monsieur, que si, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raisonne mal, vous refusiez constamment de me lire, vous feriez vous-même une pétition de principes au-dessous de vos lumières : n'étant pas mon lecteur, vous ne seriez pas celui à qui s'adresse ma requête.

Que si, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous vous avisiez de jeter le livre en

est instant de votre lecture, c'est, monsieur, comme si, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre des magistrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti, qu'en cessant d'exister en qualité de mon lecteur.

Eh ! quel tort vous fais-je en vous élevant au-dessus de moi ? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, monsieur, n'est-il pas de les juger ?

Voilà donc qui est arrangé. Je ne reconnois plus d'autre juge que vous, sans excepter messieurs les spectateurs qui, ne jugeant qu'en premier ressort, voient souvent leur sentence infirmée à votre tribunal.

L'affaire avoit d'abord été plaidée devant eux, au théâtre; et ces messieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penser que j'avois gagné ma cause à l'audience. Point du tout: le journaliste établi dans Bouillon prétend que c'est de moi qu'on a ri. Mais ce n'est là, monsieur, comme on dit en style de palais, qu'une mauvaise chicane de procureur: mon but ayant été d'amuser les spectateurs: qu'ils aient ri de ma pièce ou de moi, s'ils ont ri de bon cœur, le but est également rempli: c'est ce que j'appelle avoir gagné ma cause à l'audience.

Le même journaliste assure encore, ou du moins laisse entendre, que j'ai voulu gagner quelques uns de ces messieurs, en leur faisant des lectures particulières, en achetant d'avance leur suffrage par cette prédilection. Mais ce n'est encore là, monsieur, qu'une difficulté de publiciste allemand. Il est manifeste que mon intention n'a jamais été que de les instruire: c'étoit des espèces de consultations que je faisois sur le fond de l'affaire. Que si les consul-

tants, après avoir donné leur avis, se sont mêlés parmi les juges, vous voyez bien, monsieur, que je n'y pouvois rien de ma part, et que c'étoit à eux de se récuser par délicatesse, s'ils se sentoient de la partialité pour mon Barbier andaloux.

Eh! plutôt au ciel qu'ils en eussent un peu conservé pour ce jeune étranger! nous aurions eu moins de peine à soutenir notre malheur éphémère! Tels sont les hommes: avez-vous du succès? ils vous accueillent, vous portent, vous caressent, ils s'honorent de vous: mais gardez de broncher dans la carrière: au moindre échec, ô mes amis! souvenez-vous qu'il n'est plus d'amis.

Et c'est précisément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triste soirée. Vous eussiez vu les foibles amis du Barbier se disperser, se cacher le visage ou s'enfuir; les femmes, toujours si braves quand elles protègent, enfoncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches et baissant des yeux confus: les hommes courant se visiter, se faire amende-honorable du bien qu'ils avoient dit de ma pièce, et rejetant sur ma maudite façon de lire les choses, tout le faux plaisir qu'ils y avoient goûté. C'étoit une désertion totale, une vraie désolation.

Les uns lorgnoient à gauche, en me sentant passer à droite, et ne faisoient plus semblant de me voir: Ah, Dieu! d'autres plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardoit, m'attiroient dans un coin pour me dire: Eh! comment avez-vous produit en nous cette illusion? car il faut en convenir, mon ami, votre pièce est la plus grande platitude du monde.

— Hélas! messieurs, j'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avois faite; mais, au nom de la bonté que vous avez de me parler encore après ma chute, et pour l'honneur de votre

second jugement, ne souffriez pas qu'on redonne la pièce au théâtre : si par malheur on venoit à la jouer comme je l'ai lue, on vous feroit peut-être une nouvelle tromperie, et vous vous en prendriez à moi de ne plus savoir quel jour vous eûtes raison ou tort : ce qu'à Dieu ne plaise !

On ne m'en crut point, on laissa rejouer la pièce, et pour le coup je fus prophète en mon pays. Ce pauvre Figaro, *fesé* par la cabale en *faux-bourdon* et presque enterre le vendredi, ne fut point comme Candide ; il prit courage, et mon héros se releva le dimanche avec une vigueur que l'austerité d'un carême entier, et la fatigue de dix-sept séances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui sait combien cela durera ? Je ne voudrois pas jurer qu'il en fût seulement question dans cinq ou six siècles, tant notre nation est inconstante et légère.

Les ouvrages de théâtre, monsieur, sont comme les enfants des femmes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enantés avec douleur, et vivants rarement assez pour payer les parents de leurs soins, ils content plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaisirs, suivent-les dans leur carrière : à peine ils voient le jour, que, sous prétexte d'enlure, on leur applique les censeurs : plusieurs en sont restés en chaire. Au lieu de jouer doucement avec eux, le cruel partent les radoter et les fait tomber. Souvent on les berce et, le comédien les estropie. Les perdez-vous un instant de vue, on les retrouve, hélas ! traînant pu-tout, mais capotés, défigurés, rongés d'extrêmes, et couverts de critiques. Echappés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde, le plus grand de tous les atteint : le mortel oublie les tue ; ils meurent, et replongés au néant, les voilà perdus à jamais dans l'immensité des livres.

Je demandois à quelqu'un pourquoi ces combats,

cette guerre animée entre le parterre et l'auteur, à la première représentation des ouvrages, même de ceux qui devoient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle et le vieux Denis sont morts de joie d'avoir remporté le prix des vers au théâtre? Nous aimons trop nos auteurs pour souffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étouffant: aussi, pour les conserver, avons-nous grand soin que leur triomphe ne soit jamais si pur, qu'ils puissent en expirer de plaisir.

Quoi qu'il en soit des motifs de cette rigueur, l'enfant de mes loisirs, ce jeune, cet innocent Barbier, tant dédaigné le premier jour, loin d'abuser, le surlendemain, de son triomphe, ou de montrer de l'honneur à ses critiques, ne s'en est que plus empressé de les désarmer par l'écoijement de son caractère.

Exemple rare et frappant, monsieur, dans un siècle d'ergotisme où l'on calcule tout jusqu'au rire; où la plus légère diversité d'opinions fait germer des haines éternelles; où tous les jeux tournent en guerre; où l'injure qui repousse l'injure, et à son tour payée par l'injure, jusqu'à ce qu'une autre, effaçant cette dernière, en enfante une nouvelle, auteur de plusieurs autres, et propage ainsi l'aigreur à l'infini, depuis le rire jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût, à l'indignation même du lecteur le plus caustique.

Quant à moi, monsieur, s'il est vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes soient frères, et c'est une belle idée, je voudrois qu'on pût engager nos frères les gens de lettres à laisser, en discutant, le ton rogne et tranchant à nos frères les libellistes qui s'en acquittent si bien! ainsi que les injures à nos frères les plaideurs... qui ne s'en acquittent pas mal non plus! je voudrois, sur-tout, qu'on pût

engager nos freres les journalistes à renoncer à ce ton pédagogue et magistral avec lequel ils gourmandent les fils d'Apollon, et font rire la sottise aux dépens de l'esprit.

Ouvrez un journal : ne semble-t-il pas voir un dur répétiteur, la fennle ou la verge levée sur des écoliers négligents, les traiter en esclave au plus léger défaut dans le devoir ? Eh ! mes freres, il s'agit bien de devoir ici ! la littérature en est le délassement et la douce récréation !

A mon égard, au moins, n'espérez pas asservir dans ses jeux mon esprit à la règle : il est incorrigible ; et, la classe du devoir une fois fermée, il devient si léger et badin, que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liege emplumé qui bondit sur la raquette, il s'élève, il retombe, égale mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, et revient encote. Si quelque joueur adroit veut entrer en partie et ballotter à nous deux le léger volant de mes pensées, de tout mon cœur : s'il riposte avec grace et légèreté, le jeu m'amuse, et la partie s'engage. Alors on pourroit voir les coups portés, parés, recus, rendus, accélérés, pressés, relevés même avec une prestesse, une agilité propre à réjouir autant les spectateurs qu'elle animeroit les acteurs.

Telle au moins, monsieur, devroit être la critique : et c'est ainsi que j'ai toujours conçu la dispute entre les gens polis qui cultivent les lettres.

Voyons, je vous prie, si le journaliste de Bouillon a conservé dans sa critique ce caractere aimable et sur-tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La piece est une farce, dit-il.

Passons sur les qualites. Le méchant nom qu'un cuisinier étranger donne aux ragoûts françois ne charge rien à leur saveur. C'est en passant par ses

moins qu'ils se déshonorent. Analysons la farce de Bouillon.

La pièce, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Est-ce parce qu'il est trop simple qu'il échappe à la sagacité de ce critique adolescent ?

Un vieillard amoureux prétend épouser d'un an sa pupille : un jeune amant plus averti le possède ; et, ce jour même, en fait sa femme à la barbe et dans la maison du tuteur. Voilà le fond, dont on eut pu faire, avec un égal succès, une tragédie, une comédie, un drame, un opéra, *et cent fois*. L'œuvre de Molière est-il autre chose ? Le Grand Mithridate est-il autre chose ? Le genre d'une pièce, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choses que des caractères qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire sur ce plan qu'une pièce amusante et sans fatigue, une espèce d'*ambroisie*, il m'a suffi que le machiniste, au lieu d'être un noir scelerat, fût un drôle de garçon, un homme insouciant, qui rit également du succès et de la chute de ses entreprises, pour que l'ouvrage, loin de tourner en drame sérieux, devint une comédie fort gaie : et de cela seul que le tuteur est un peu moins sot que tous ceux qu'on trompe au théâtre, il est résulté beaucoup de mouvement dans la pièce, et sur-tout la nécessité d'y donner plus de ressort aux intrigants.

Au lieu de rester dans ma simplicité comique, si j'avois voulu compliquer, étendre et tourmenter mon plan à la manière tragique ou *dramatique* ; imagine-t-on que j'aurois manqué de moyens dans une aventure dont je n'ai mis en scène que la partie la moins merveilleuse.

En effet, personne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque historique où la pièce fluit, il y a tout dans

mes mains, la querelle commença sérieusement à s'élever, comme qui diroit, derrière la toile, entre le docteur et Figaro, sur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le docteur, étrillé par Figaro, fit tomber, en se débattant, le *rescille* ou filet qui couvroit le barbier, et l'on vit, non sans surprise, une forme de spatule imprimée à chaud sur sa tête rasée. Suivez-moi, monsieur, je vous prie.

A cet aspect, moulu de coups qu'il est, le médecin s'écrie avec transport : Mon fils ! ô ciel, mon fils ! mon cher fils... ! Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions sur son cher père. En effet, ce l'étoit.

Ce Figaro, qui pour toute famille avoit jadis connu sa mère, est fils naturel de Bartholo. Le médecin, dans sa jeunesse, eut cet enfant d'une personne en condition, que les suites de son imprudence firent passer du service au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le désolé Bartholo, frater alors, a fait rougir sa spatule, il en a timbré son fils à l'occiput, pour le reconnoître un jour, si jamais le sort les rassemble. La mère et l'enfant avoient passé six années dans une honorable mendicité, lorsqu'un chef de Bohémiens descendu de Tne Gauric, traversant l'Andalousie avec sa troupe, et consulté par la mère sur le destin de son fils, déroba l'enfant furtivement, et laissa par écrit cet horoscope à sa place.

Après avoir versé le sang dont il est né,
Ton fils assommera son père infortuné :
Puis tournant sur lui-même et le fer et le crime,
Il se frappe, et devient heureux et légitime.

En changeant d'état sans le savoir, l'infortuné

jeune homme a changé de nom sans le vouloir : il s'est élevé sous celui de Figaro : il a vécu. Sa mere est cette Marceline , devenue vieille et gouvernante chez le docteur, que l'affreux horoscope de son fils a consolé de sa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En saignant Marceline au pied , comme on le voit dans ma piece , ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier vers.

Après avoir versé le sang dont il est né.

Quand il étrille innocemment le docteur, après la toile tombée, il accomplit le second vers.

Ton fils assommera son pere infortuné.

A l'instant la plus touchante reconnoissance a lieu entre le medecin , la vieille et Figaro : « c'est vous ! c'est lui ! c'est toi ! c'est moi ! » Quel coup de théâtre ! Mais le fils au désespoir de son innocente vivacité , fond en larmes , et se donne un coup de rasoir : selon le sens du troisieme vers.

Puis tournant sur lui-même et le fer et le crime ,
Il se frappe , et.....

Quel tableau ! En n'expliquant point si , du rasoir , il se coupe la gorge ou seulement le poil du visage , on voit que j'avois le choix de finir ma piece au plus grand pathétique. Enfin le docteur épouse la vieille ; et Figaro , suivant la dernière leçon....

..... devient heureux et légitime.

Quel dénouement ! Il ne m'en eût coûté qu'un sixieme acte. Eh ! quel sixieme acte ! Jamais tragédie au Théâtre François.. Il suffit. Reprenons ma piece en l'état où elle a été jouée et critiquée.

Lorsqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait, ce n'est pas l'instant de louer ce que j'aurois pu faire.

La piece est invraisemblable dans sa conduite, a dit encore le journaliste établi dans Bouillon avec approbation et privilège.

— Invrai-emblable ? Examinons cela par plaisir.

Son excellence M. le comte Almaviva, dont j'ai, depuis long-temps, l'honneur d'être ami particulier, est un jeune seigneur, ou, pour mieux dire, étoit, car l'âge et les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainsi que je le suis devenu moi-même. Son excellence étoit donc un jeune seigneur espagnol, vif, ardent, comme tous les amants de sa nation que l'on croit froide, et qui n'est que paresseuse.

Il s'étoit mis secrètement à la poursuite d'une belle personne qu'il avoit entrevue à Madrid, et que son tuteur a bientôt ramené au lieu de sa naissance. Un matin qu'il se promenoit sous ses fenêtres à Seville, où, depuis huit jours, il cherchoit à s'en faire remarquer, le hasard conduisit au même endroit Figaro le barbier — Ah ! le hasard, dira mon critique : et si le hasard n'eût pas conduit ce jour-là le barbier dans cet endroit, que devenoit la piece ? — Elle eût commencé, mon frere, à quelque autre époque. — Impossible, puisque le tuteur, selon vous-même, épousoit le lendemain. — Alors il n'y auroit pas eu de piece, ou, s'il y en avoit eu, mon frere, elle auroit été différente. Une chose est-elle invraisemblable, parce qu'elle étoit possible autrement ?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le cardinal de Retz nous dit froidement : Un jour j'ai besoin d'un homme, à la vérité, je ne voulois qu'un fantôme, j'aurois desné qu'il fût petit-fils

d'Henri-le-Grand ; qu'il eût de longs cheveux blonds ; qu'il fût beau , bien fait , bien séditieux ; qu'il eût le langage et l'amour des halles ; et voilà que le hasard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort , échappé de la prison du roi ; c'étoit justement l'homme qu'il me falloit. Va-t-on dire au coadjuteur : Ah ! le hasard ! Mais si vous n'eussiez pas rencontré M. de Beaufort ! Mais ceci , mais cela... ?

Le hasard donc conduisit en ce même endroit Figaro le barbier , beau diseur , mauvais poète , hardi musicien , grand fringueneur de guitare , et jadis valet de chambre du comte , établi dans Séville , y faisant avec succès des barbes , des romances et des mariages , y maniant également le fer du phlébotôme et le piston du pharmacien , la terreur des maris , la coqueluche des femmes , et justement l'homme qu'il nous falloit. Et comme , en toute recherche , ce qu'on nomme passion n'est autre chose qu'un desir irrité par la contradiction , le jeune amant , qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaisie pour cette beauté , s'il l'eût rencontrée dans le monde , en devient amoureux , parce qu'elle est enfermée , au point de faire l'impossible pour l'épouser.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la pièce , monsieur , seroit douter de la sagacité , de l'adresse avec laquelle vous saisirez le dessein de l'auteur , et suivrez le fil de l'intrigue , à travers un léger dedale. Moins prévenu que le journal de Bouillon , qui se trompe , avec approbation et privilège , sur toute la conduite de cette pièce , vous y verrez que « tous les soins de l'amant *ne sont pas* destinés à remettre simplement une lettre , » qui n'est là qu'un léger accessoire à l'intrigue ; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance et le soupçon , surtout à tromper un homme qui , sans cesse éventant

la manœuvre , oblige l'ennemi de se retourner assez lestement pour n'être pas désarçonné d'emblée.

Et lorsque vous verrez que tout le mérite du dénouement consiste en ce que le tuteur a fermé sa porte , en donnant son passe-partout à Basile , pour que lui seul et le notaire pussent entrer et conclure son mariage , vous ne laisserez pas d'être étonné qu'un critique aussi équitable se joue de la confiance de son lecteur , ou se trompe au point d'écrire , et dans Bouillon encore : « Le comte s'est donné la peine de monter au balcon , par une échelle , avec Figaro , quoique la porte ne soit pas fermée. »

Enfin , lorsque vous verrez le malheureux tuteur abusé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être , à la fin forcé de signer au contrat du comte et d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir , vous laisserez au critique à décider si ce tuteur étoit un *imbécille* de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachoit tout , lorsque lui critique , à qui l'on ne cachoit rien , ne l'a pas devinée plus que le tuteur.

En effet , s'il l'eût bien conçue , auroit-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'ouvrage ?

Qu'il n'ait point remarqué la manière dont le premier acte annonce et déploie avec gaieté tous les caractères de la pièce , on peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas aperçu quelque peu de comédie dans la grande scène du second acte , où , malgré la défiance et la fureur du jaloux , la pupille parvient à lui donner le change sur une lettre remise en sa présence , et à lui faire demander pardon à genoux du soupçon qu'il a montré , je le conçois encore aisément.

Qu'il n'ait pas dit un seul mot de la scène de stupefaction de Basile , au troisième acte , qui a paru si

neuve au théâtre, et a tant réjoui les spectateurs, je n'en suis point surpris du tout.

Passé encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'auteur s'est jeté volontairement au dernier acte, en faisant avouer par la pupille à son tuteur que le Comte avoit dérobé la clé de la jalousie; et comment l'auteur s'en démêle en deux mots, et sort en se jouant, de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au spectateur. C'est peu de chose en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit que la pièce, une des plus gaies qui soient au théâtre, est écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot dont la pudeur, même des petites loges, ait à s'alarmer: ce qui pourtant est bien quelque chose, monsieur, dans un siècle où l'hypocrisie de la décence est poussée presque aussi loin que le relâchement des mœurs. Très volontiers. Tout cela sans doute pouvoit n'être pas digne de l'attention d'un critique aussi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir sans répandre des larmes de tendresse et de plaisir? je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne sauroit oublier sa mère!

« Tu connois donc ce tuteur »? lui dit le Comte au premier acte. « Comme ma mère », répond Figaro. Un avare auroit dit: « Comme mes poches ». Un petit-maire eût répondu: « Comme moi-même ». Un ambitieux: « Comme le chemin de Versailles »; et le journaliste de Bouillon: « Comme mon libraire »: les comparaisons de chacun se tirant toujours de l'objet intéressant. « Comme ma mère », a dit le fils tendre et respectueux!

Dans un autre endroit encore: « Ah vous êtes charmant »! lui dit le tuteur. Et ce bon, cet honnête

giron, qui pouvoit gaiement assimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ses maîtresses en revenant toujours à sa bonne mere. et répond à ce mot : « Vous êtes charmant ! — Il est vrai, monsieur, que ma mere me l'a dit autrefois ». Et le Journal de Bouillon ne relève point de pareils traits ! Il faut avoir le cerveau bien desséché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne les pas sentir !

Sans compter mille autres finesses de l'art répandues à pleines mains dans cet ouvrage. Par exemple, on sait que les comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne et petite amoureuse ; emplois de grands, moyens et petits valets ; emplois de niais, d'important, de croquant, de paysan, de tabellion, de bailli : mais on sait qu'ils n'ont point encore appointé celui de baillant. Qu'a fait l'auteur pour former un comédien, peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au théâtre ? Il s'est donné le soin de lui rassembler dans une seule phrase, toutes les syllabes bâillantes du françois : *Rien... qu'en... l'en... en... ten... dant... parler* : syllabes en effet qui feroient bâiller un mort, et parviendroient à desserrer les dents même de l'envie !

Et cet endroit admirable, où, pressé par les reproches du tuteur qui lui crie : « Que direz-vous à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé ? Et l'autre qui depuis trois heures étendue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle, que leur direz-vous ? » Le naïf barbier répond : « Eh parbleu ! je dirai à celui qui étendue, Dieu vous benisse : et vas te coucher à celui qui bâille ». Réponse en effet si juste, si chrétienne et si admirable, qu'un de ces fiers critiques qui ont leurs entrées au Paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Diable ! l'auteur a dû rester au moins huit jours à trouver cette réplique ! »

Et le Journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre et papier, approbation et privilège, à mettre un pareil ouvrage audessous même de la critique! On me couperoit le cou, monsieur, que je ne saurois m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le cruel! « Que pour ne pas voir expirer ce barbier sur le théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre actes, et le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comiques? »

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes et ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la pièce d'aucun des *calembourgs*, *jeux de mots*, etc. qui lui eussent nui le premier jour, l'auteur a fait rentrer dans les actes restés au théâtre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'acte au portefeuille: tel un charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier tout ce qui peut servir à cheviller et boucher les moindres trous de son ouvrage.

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne, d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée*? Il est vrai que pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejeter sur autrui, comme s'il n'en étoit pas l'auteur, en employant cette expression banale: *On trouve à la jeune personne*, etc. *On trouve...!*

Que vouloit-il donc qu'elle fit? Quoi? Qu'au lieu de se prêter aux vœux d'un jeune amant très aimable et qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousât le vieux podagre médecin?

Le noble établissement qu'il lui destinoit là ! Et parce qu'on n'est pas de l'avis de monsieur, on a tous les défauts d'une fille mal élevée !

En vérité si le Journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse et la candeur de ses critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, et qu'il est sur-tout un peu bien dur pour les dames espagnoles.

Eh ! qui sait si son excellence madame la Comtesse Almaziva, l'exemple des femmes de son état, et vivant comme un ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés qu'on se donne à Bouillon, sur elle, avec approbation et privilège !

L'imprudent journaliste a-t-il au moins réfléchi que son Excellence, ayant, par le rang de son mari, le plus grand crédit dans les bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque pension sur la gazette d'Espagne, ou la gazette elle-même, et que dans la carrière qu'il embrasse, il faut garder plus de ménagements pour les femmes de qualité ? Qu'est-ce que cela me fait à moi ? L'on sent bien que c'est pour lui seul que j'en parle !

Il est temps de laisser cet adversaire ; quoiqu'il soit à la tête des gens qui prétendent que *n'ayant pu me soutenir en cinq actes, je me suis mis en quatre pour ramener le public.* Et quand cela seroit ! Dans un moment d'oppression, ne vaut-il pas mieux sacrifier un cinquième de son bien que de le voir aller tout entier au pillage ?

Mais ne tombez pas, cher lecteur... (monsieur, veux-je dire,) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui feroit grand tort à votre jugement.

Ma pièce, qui paroît n'être aujourd'hui qu'en quatre actes, est réellement et de fait en cinq, qui font

le premier, le deuxième, le troisième, le quatrième, et le cinquième, à l'ordinaire.

Il est vrai que, le jour du combat, voyant les ennemis acharnés, le parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer, et trop certain que ces mugissements sourds, précurseurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de pièces en cinq actes (comme la mienne), toutes très bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auraient pas été au diable en entier (comme la mienne), si l'auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien).

Le Dieu des cabales est irrité, dis-je aux comédiens, avec force :

Enfants ! un sacrifice est ici nécessaire.

Alors, faisant la part au diable et déchirant mon manuscrit : Dieu des siffleurs, maucheurs, crachements, tousses et perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du sang ! bois mon quatrième acte, et que ta fureur s'apaise !

A l'instant vous eussiez vu ce bruit infernal qui faisait pâlir et broncher les acteurs, s'affaiblir, s'éloigner, s'anéantir ; l'applaudissement lui succéder, et des bas-fonds du parterre un *bravo* général s'élever en circulant jusqu'aux hauts bancs du Paradis.

De cet exposé, monsieur, il suit que ma pièce est restée en cinq actes, qui sont le premier, le deuxième, le troisième au théâtre, le quatrième au diable, et le cinquième avec les trois premiers. Tel auteur même vous soutiendra que ce quatrième acte, qu'on n'y voit point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la pièce ; en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde : il me suffit d'avoir prouvé mon dire. Il me suffit, en faisant mes cinq actes, d'avoir montré mon respect pour Aristote, Horace,

Aubignac et les modernes : et d'avoir mis ainsi l'honneur de la regle à couvert.

Par le second arrangement , le diable a son affaire ; mon char n'en rouie pas moins sans la cinquieme roue ; le public est content , je le suis aussi. Pourquoi le Journal de Bonillon ne l'est-il pas ? — Ah ! pourquoi ? C'est qu'il est bien difficile de plaire à des gens qui , par metier , doivent ne jamais trouver les choses gaies assez serieuses , ni les graves assez enjouées.

Je me flatte , monsieur , que cela s'appelle raisonner principes , et que vous n'êtes pas mecontent de mon petit syllogisme.

Reste à répondre aux observations dont quelques personnes ont honore le moins important des drames hasardés depuis un siecle au théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux comédiens , à moi-même , sans signature , et vulgairement appelées anonymes : on juge à l'apreté du style , que leurs auteurs , peu versés dans la critique , n'ont pas assez senti qu'une mauvaise piece n'est point une mauvaise action , et que telle injure convenable à un méchant homme , est toujours déplacée à un méchant écrivain. Passons aux autres.

Des connoisseurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvenient de faire critiquer des usages françois par un plaisant de Seville à Seville , tandis que la vraisemblance exigeoit qu'il s'égayât sur les mœurs espagnoles. Ils ont raison : j'y avois même tellement pensé , que pour rendre la vraisemblance encore plus parfaite , j'avois d'abord résolu d'écrire et de faire jouer la piece en langage espagnol ; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdrait peut-être un peu de sa gaieté pour le public de Paris , raison qui m'a déterminé à l'écrire en françois : en sorte que j'ai fait , comme on voit , une

multitude de sacrifices à la guêre ; mais sans pouvoir parvenir à dérider le Journal de Bouillon.

Un autre amateur saisissant l'instant qu'il y avoit beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du ton le plus sérieux, que ma piece ressembloit à, *On ne s'avise jamais de tout.* — Ressembler, monsieur ! je soutiens que ma piece est, *On ne s'avise jamais de tout*, lui-même. — Et comment cela ! — C'est qu'on ne s'étoit pas encore avisé de ma piece. L'Amateur resta court, et l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochoit, on ne s'avise jamais de tout, est un homme qui ne s'est jamais avisé de rien.

Quelques jours après, ceci est plus sérieux, chez une dame incommodée, un monsieur grave, en habit noir, coiffure bouffante et canne à corbin, lequel touchoit légèrement le poignet de la dame, proposa civilement plusieurs doutes sur la verité des traits que j'avois lancés contre les medecins. Monsieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux ? je serois désolé qu'un badinage... — On ne peut pas moins ; je vois que vous ne me connoissez pas, je ne prends jamais le parti d'aucun ; je parle ici pour le corps en général. — Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvoit être. En fait de plaisanterie, ajoutai-je, vous savez, monsieur, qu'on ne demande jamais si l'histoire est vraie, mais si elle est bonne. — Eh ! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier ? — A merveille, docteur, dit la dame. Le monstre qu'il est ! n'a-t-il pas osé parler mal aussi de nous ! Faisons cause commune.

A ce mot de *docteur*, je commencai à soupçonner qu'elle parloit à son medecin. Il est vrai, madame et monsieur, repris-je avec modestie, que je me suis permis ces légers torts, d'autant plus aisément qu'ils tirent moins à consequence.

Eh ! qui pourroit nuire à deux corps puissants , dont l'empire embrasse l'univers et se partage le monde ! malgré les envieux , les belles y regneront toujours par le plaisir , et les médecins par la douleur : et la brillante santé nous ramène à l'amour , comme la maladie nous rend à la médecine.

Cependant je ne sais si , dans la balance des avantages , la faculté ne l'emporte pas un peu sur la beauté. Soavent on voit les belles nous renvoyer aux médecins : mais plus souvent encore , les médecins nous gardent et ne nous renvoient plus aux belles.

En plaisantant donc , il faudroit peut-être avoir égard à la différence des resentiments , et songer que si les belles se vengent en se séparant de nous , ce n'est là qu'un mal négatif ; au lieu que les médecins se vengent en s'en emparant : ce qui devient très positif.

Que , quand ces derniers nous tiennent , ils font de nous tout ce qu'ils veulent ; au lieu que les belles , toutes belles qu'elles sont , n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des belles nous les rend bientôt moins nécessaires ; au lieu que l'usage des médecins finit par nous les rendre indispensables.

Enfin , que l'un de ces empires ne semble établi que pour assurer la durée de l'autre ; puisque , plus la verte jeunesse est livrée à l'amour , plus la pâle vieillesse appartient sûrement à la médecine.

Au reste , ayant fait contre moi cause commune , il étoit juste , madame et monsieur , que je vous offrissse en commun mes justifications. Soyez donc persuadés que , faisant profession d'adorer les belles et de redouter les médecins , c'est toujours en badinant que je dis du mal de la beauté ; comme ce

n'est jamais sans trembler que je plaisante un peu la faculté.

Ma déclaration n'est point suspecte à votre égard, mesdames, et mes plus acharnés ennemis sont forcés d'avouer que, dans un instant d'humeur où mon dépit contre une belle alloit s'épancher trop librement sur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au 25^e couplet, et, par le plus prompt repentir, faire ainsi dans le 26^e amende-honorable aux belles irritées :

Sexe charmant, si je decele
 Votre cœur en proie au desir,
 Souvent à l'amour infidèle,
 Mais toujours fidèle au plaisir,
 D'un badinage, ô mes déesses !
 Ne cherchez point à vous venger :
 Tel glose, hélas ! sur vos foiblesses
 Qui brâle de les partager.

Quant à vous, monsieur le docteur, on sait assez que Molière....

— Au désespoir, dit-il en se levant, de ne pouvoir profiter plus long-temps de vos lumières, mais l'humanité qui gémit ne doit pas souffrir de mes plaisirs. Il me laissa, ma foi, la bouche ouverte avec ma phrase en l'air. Je ne sais pas, dit la belle malade en riant, si je vous pardonne; mais je vois bien que notre docteur ne vous pardonne pas. — Le nôtre, madame ? Il ne sera jamais le mien. — Eh ! pourquoi ? — Je ne sais ; je craindrois qu'il ne fût au-dessous de son état, puisqu'il n'est pas au-dessus des plaisanteries qu'on en peut faire.

Ce docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art pour en avouer de bonne foi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infailible; tel est mon médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites ;

en me donnant ses conseils qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement et sans faste la plus noble fonction d'une âme éclairée et sensible. Avec plus d'esprit, il calcule plus de rapports, et c'est tout ce qu'on peut sans un art sans inutile qu'incertain. Il me raisonne, il me console, il me guide, et la nature fait le reste : aussi, loin de s'offenser de la plaisanterie, est il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'infatigable qui lui dit gravement : « De quatre-vingts fluxions de poitrine que j'ai traitées cet automne, un seul malade a péri dans mes mains », mon docteur répond en somnolant : « Pour moi, j'ai prêté mes secours à plus de cent cet hiver ; hélas ! je n'en ai pu sauver qu'un seul ». Tel est mon aimable médecin. — Je le connois. — Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le votre. Un pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie qu'une bégueule n'obtiendrait mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeler mon amende-honorable au beau sexe, je devois lui chanter le couplet de la bégueule ; il est tout fait pour lui :

Pour égayer ma poésie,
 Au hasard j'assemble des traits :
 J'en fais, peintre de fantaisie,
 Des tableaux, jamais des portraits.
 La femme d'esprit, qui s'en moque,
 Sourit finement à l'auteur :
 Pour l'imprudente qui s'en choque,
 Sa colere est son délateur.

— A propos de chanson, dit la dame, vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre pièce aux François ! moi qui n'ai de petite loge qu'aux Italiens ! Pourquoi n'en avoir pas fait un opéra comique ? ce

fut, dit-on, votre première idée. La pièce est d'un genre à comporter de la musique.

— Je ne sais si elle est propre à la supporter, ou si je m'étois trompé d'abord en le supposant : mais sans entrer dans les raisons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, madame, répond à tout.

Notre musique dramatique ressemble trop encore à notre musique chansonnière pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au théâtre quand on sentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler ; quand nos musiciens se rapprocheront de la nature, et surtout cesseront de s'imposer l'absurde loi de toujours revenir à la première partie d'un air après qu'ils en ont dit la seconde. Est-ce qu'il y a des reprises et des rondeaux dans un drame ? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt, et dénote un vide insupportable dans les idées.

Moi qui toujours ai chéri la musique sans inconstance et même sans infidélité ; souvent, aux pièces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : Eh ! va donc, musique ! pourquoi toujours répéter ? n'es-tu pas assez lente ? au lieu de narrer vivement, tu rabaches ! au lieu de peindre la passion, tu t'accroches aux mots ! le poète se tue à serrer l'événement, et toi tu le délaies ! que lui sert de rendre son style énergique et pressé, si tu l'ensevelis sous d'inutiles fredons ? avec ta stérile abondance, reste, reste aux chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que tu connoisses le langage sublime et tumultueux des passions.

En effet, si la déclamation est déjà un abus de la narration au théâtre, le chant, qui est un abus de la déclamation, n'est donc, comme on voit, que l'abus

de l'abus : ajoutez-y la répétition des phrases, et voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croissant, l'intérêt marche à sens contraire ; l'action s'allanguit ; quelque chose me manque ; je deviens distrait : l'ennui me gagne ; et si je cherche alors à deviner ce que je voudrois , il m'arrive souvent de trouver que je voudrois la fin du spectacle.

Il est un autre art d'imitation , en général beaucoup moins avancé que la musique , mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement la danse élevée est déjà le modèle du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier d'Auberival engagé un pas de caractère. Il ne danse pas encore ; mais d'aussi loin qu'il paroît , son port libre et dégagé fait déjà lever la tête aux spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisirs. Il est parti.... Pendant que le musicien redit vingt fois ses phrases et monotone ses mouvements , le danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légèrement à petits bonds, reculer à grands pas et faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuse négligence ? Tantôt sur un pied , gardant le plus savant équilibre , et suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures , il étonne , il surprend par l'immobilité de son aplomb.... Et soudain , comme s'il rejettoit le temps du repos , il part comme un trait , vole au fond du théâtre , et revient en pirouettant , avec une rapidité que l'œil peut suivre à peine.

L'air a beau recommencer , rigaudonner , se répéter , se radotter : il ne se repète point , lui ! tout en déployant les mâles beautés d'un corps souple et puissant , il peint les mouvements violents dont son âme est agitée : il vous lance un regard passion-

né que ses bras mollement ouverts rendent plus expressif : et, comme s'il se lassoit bientôt de vous plaire , il se relève avec dédain , se derobe à l'œil qui le suit , et la passion la plus fougueuse semble alors naître et sortir de la plus douce ivresse. Impétueux , turbulent , il exprime une colere si bouillante et si vraie , qu'il m'arrache à mon siege et me fait froncer le sourcil. Mais , reprenant soudain le geste et l'accent d'une volupté paisible , il erre nonchalamment avec une grace , une mollesse , et des mouvements si delicats , qu'il enleve autant de suffrages qu'il y a de regards attachés sur sa danse enchanteresse.

Compositeurs ! chantez comme il danse , et nous aurons , au lieu d'opera , des melodrames ! Mais j'entends mon eternel censeur (je ne sais plus s'il est d'ailleurs ou de Bouillon) qui me dit : Que prétend-on par ce tableau ? Je vois un talent superieur , et non la danse en général. C'est dans sa marche ordinaire qu'il faut saisir un art pour le comparer , et non dans ses efforts les plus sublimes. N'avons-nous pas....

— Je l'arrête à mon tour. Hé quoi ! si je veux peindre un coursier et me former une juste idee de ce noble animal , il ai-je le chercher hongre et vieux , gémissant au timon du fiacre , ou trotinant sous le plâtrier qui siffle ? je le prends au haras , fier étalon , vigoureux , decouplé , l'œil ardent , frappant la terre et soufflant le feu par les naseaux ; bondissant de désir et d'impatience , ou fondant l'air qu'il electrise , et dont le brusque harnissement rejouit l'homme et fait tre-saillir toutes les cauales de la contree. Tel est mon danseur.

Et quand je crayonne un art , c'est parmi les plus grands sujets qui l'exercent que j'entends choisir

mes modèles; tous les efforts du génie... Mais je m'éloigne trop de mon sujet, revenons au Barbier de Séville... ou plutôt, monsieur, n'y revenons pas. C'est assez pour une bagatelle. Insensiblement je tomberois dans le défaut reproché trop justement à nos François, de toujours faire de petites chansons sur les grandes affaires, et de grandes dissertations sur les petites.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très humble
et très obeissant serviteur.

L'AUTEUR.

ACTEURS.

LE COMTE ALMAVIVA, grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine.

BARTHOLO, médecin, tuteur de Rosine.

ROSINE, jeune personne d'extraction noble, et pupille de Bartholo.

FIGARO, barbier de Séville.

DON BAZILE, organiste, maître à chanter de Rosine.

LA JEUNESSE, vieux domestique de Bartholo.

L'ÉVILLÉ, autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi.

UN NOTAIRE.

UN ALCADÉ, homme de justice.

PLUSIERS ALGUAZILS et VALETS avec des flambeaux.

HABILLEMENT DES PERSONNAGES,

SUIVANT L'ANCIEN COSTUME ESPAGNOL.

LE COMTE ALMAVIVA paraît, au premier acte, en veste et culotte de satin; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole; chapeau noir rabattu, avec un ruban de couleur autour de la forme. Au second acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines. Au troisième, habillé en bachelier; cheveux ronds; grande fraise au cou; veste, culotte, bas et manteau d'abbé. Au quatrième acte, il est vêtu superbement à l'espagnole avec un riche manteau; par-dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.

BARTHOLO: habit noir, court, boutonné; grande per-
raque; fraise et manchettes relevées; une ceinture
noire; et quand il veut sortir de chez lui, un long
manteau écarlate.

ROSINE, habillée à l'espagnole.

FIGARO, en habit de major espagnol ; la tête couverte d'une rescille, ou filet ; chapeau blanc, ruban de couleur, autour de la forme ; un fichu de soie attache fort lâche à son cou ; gilet et haut-de-chausses de satin, avec des boutons et boutonnières frangées d'argent ; une grande ceinture de soie ; les jarretières nouées, avec des glands qui pendent sur chaque jambe ; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet ; bas blancs et souliers gris.

DON BAZILE : chapeau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans fraise ni manchettes.

LA JEUNESSE. — **L'ÉVEILLÉ** : tous deux habillés en Galiciens ; tous les cheveux dans la queue ; gilet couleur de chamois ; large ceinture de peau avec une boucle ; culotte bleue et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

UN ALCADÉ, avec une longue baguette blanche à la main.

La scène est à Séville, dans la rue et sous les fenêtres de Rosine, au premier acte ; et le reste de la pièce dans la maison du docteur Bartholo.

LE

BARBIER DE SÉVILLE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue de Séville où toutes les croisées sont grillées.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.

LE jour est moins avancé que je ne croyois ; l'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe ; il vaut mieux arriver trop tôt , que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid , arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé ; il me prendroit pour un Espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non ? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi ! suivre une femme

à Seville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles? — Et c'est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même! et si je pouvois m'assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun!

SCÈNE II.

FIGARO; LE COMTE, caché

FIGARO. une guitare sur le dos attachée en bandoulière avec un large ruban; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main.

Bannissons le chagrin,
 Il nous consume:
 Sans le feu du bon vin,
 Qui nous rallume,
 Réduit à languir,
 L'homme, sans plaisir,
 Vivroit comme un sot,
 Et mourroit bientôt.

Jusque-là ceci ne va pas mal, hein, hein.

Et mourroit bientôt.
 Le vin et la paresse
 Se disputent mon cœur...

Eh, non! ils ne se disputent pas, ils y regnent paisiblement ensemble...

Se partagent... mon cœur.

Dit-on se partagent...? Eh, mon Dieu! nos faiseurs

d'opéra-comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. (Il chante.)

**Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.**

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée.

(Il met un genou en terre et écrit en chantant.)

**Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse...
L'autre fait mon bonheur.**

Eh donc! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithèse :

**Si l'une... est ma maîtresse,
L'autre...**

Eh, parbleu! j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro...! (Il écrit en chantant.)

**Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur ;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur,
L'autre est mon serviteur.**

Hein, hein, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. (Il aperçoit le Comte.) J'ai vu cet abbé-là quelque part. (Il se relève.)

LE COMTE, à part.

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble...

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point ; c'est le comte Almagiva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE.

Maraud ! si tu dis un mot...

FIGARO.

Où, je vous reconnois ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoissois pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avois autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monseigneur ; et ma reconnaissance...

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu.

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque chose ; et

deux hommes qui jasetent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Hé bien ! cet emploi ?

FIGARO.

Le ministre ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée ?

FIGARO.

Non : dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, riant.

Beau début !

FIGARO.

Le poste n'étoit pas mauvais ; parcequ'ayant le district des pansements et des drogues, je vendois souvent aux hommes de bonnes medecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les sujets du roi ?

FIGARO.

Ah ! ah ! il n'y a point de remede universel ; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO.

Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des puissances :

L'Envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh, grace ! grace, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisois, je puis dire assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux journaux, qu'il couroit des madrigaux de ma façon; en un mot, quand on a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec les affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh, mon Dieu, Monseigneur! c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, riant.

Pas mal! Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO.

Non pas tout de suite.

LE COMTE, l'arrêtant.

Un moment... J'ai cru que c'étoit elle... Dis toujours, je t'entends de reste..

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah, miséricorde!

FIGARO.

(Pendant sa réplique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalousie.)

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès; car j'avois rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avoit paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah, la cabale! monsieur l'auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre: pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux.

FIGARO.

Ah! comme je leur en garde! morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colere me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevoit de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abimé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadoure, la Siera-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants; riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté ?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds (Ils se cachent.)

SCÈNE III.

BARTHOLO, ROSINE.

(La jalousie du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer! Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la Précaution inutile?

ROSINE.

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque drame encore! quelque sottise d'un nouveau genre! (1)

ROSINE.

Je n'en sais rien.

(1) Bartholo n'aimoit pas les drames. Peut-être avoit-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse.

BARTHOLO.

Euh, euh, les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare...!

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté : qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'innoculation, le quinquina, l'encyclopédie, et les drames...

ROSINE ; le papier lui échappe et tombe dans la rue.

Ah ! ma chanson ! ma chanson est tombée en vous recoutant ; courez, courez donc, monsieur, ma chanson ; elle sera perdue.

BARTHOLO.

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient. (Il quitte le balcon.)

ROSINE regarde en dedans et fait signe dans la rue.

S't, s't ; (le Comte paraît) ramassez vite et sauvez-vous. (Le Comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.)

BARTHOLO sort de la maison, et cherche.

Où donc est-il ? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez là une jolie commission ! Il est donc passé quelqu'un ?

ROSINE.

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, à lui-même.

Et moi, qui ai la honte de chercher... Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami. ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (Il rentre.)

ROSINE, toujours au balcon.

Mon excuse est dans mon malheur : seule , enfermée ; en butte à la persécution d'un homme odieux ; est-ce un crime de tenter de sortir d'esclavage ?

BARTHOLO , paroissant au balcon.

Rentrez , signora ; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson ; mais ce malheur ne vous arrivera plus , je vous jure. (Il ferme la jalousie à la clé.)

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO.

(Ils entrent avec précaution.)

LE COMTE.

A présent qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystere est sûrement renfermé. C'est un billet !

FIGARO.

Il demandoit ce que c'est que la Précaution inutile !

LE COMTE lit vivement.

« Votre empressement excite ma curiosité ; sitôt
« que mon tuteur sera sorti, chantez indifféremment
« sur l'air connu de ces couplets, quelque chose
« qui m'apprenne enfin le nom, l'état et les inten-
« tions de celui qui paroît s'attacher si obstinément
« à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, contrefaisant la voix de Rosine.

Ma chanson, ma chanson est tombée ; courez, courez donc, (il rit) ha , ha , ha , ha ! Oh ! ces femmes ! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue ? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chère Rosine !

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade ; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit ; mais si tu jases...

FIGARO.

Moi, jaser ! Je n'emploierai point pour vous raser les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée ; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi ; pesez tout à cette balance, et...

LE COMTE.

Fort bien ! Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté... Tu viens de la voir ! Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau, ma foi ! difficile à dénicher ! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du docteur ?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter ; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, vivement.

Jamais. Ah ! quelle nouvelle ! J'étois résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets ; et je la

trouve libre ! Il n'y a pas un moment à perdre , il faut m'en faire aimer , et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine . Tu connois donc ce tuteur ?

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme est-ce ?

FIGARO, vivement.

C'est un beau gros , court , jeune vieillard . gris pommelé , rusé , rasé , blasé , qui guette et furete , et gronde et geint tout à la fois .

LE COMTE, impatienté.

Eh ! je l'ai vu . Son caractere ?

FIGARO.

Brutal , avare , amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille , qui le hait à la mort .

LE COMTE.

Ainsi ses moyens de plaire sont...

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux ! Sa probité ?

FIGARO.

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu .

LE COMTE.

Tant mieux ! Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO.

C'est faire à la fois le bien public et particulier : chef-d'œuvre de morale , en vérité , Monseigneur !

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte ?

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvoit la calfeutrer...

LE COMTE.

Ah , diable ! tant pis ! Aurois-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO.

Si j'en ai ! *Primò*, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah , ah !

FIGARO.

Oui. Et moi , en reconnoissance, je lui promets dix pistoles d'or par an , *gratis* aussi.

LE COMTE , impatienté.

Tu es son locataire ?

FIGARO.

De plus , son barbier, son chirurgien , son apothicaire ; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston , qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE l'embrasse.

Ah , Figaro , mon ami ! tu seras mon ange , mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO , à part.

Peste ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances ! Parlez-moi des gens passionnés !

LE COMTE.

Heureux Figaro ! tu vas voir ma Rosine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO.

C'est bien là un propos d'amant ! Est-ce que je l'adore , moi ? Puissiez-vous prendre ma place !

LE COMTE.

Ah ! si l'on pouvoit écarter tous les surveillants !

FIGARO.

C'est à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures seulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, rêvant.

Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Est-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE.

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO.

Il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le temps de naître : il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne seroit même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous croire plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO.

Ah, oui ! Moi ! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnoît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (Prenant un ton ivre.) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO.

Pas mal, en vérité ; vos jambes seulement un peu plus avinées. (D'un ton plus ivre.) N'est-ce pas ici la maison...

LE COMTE.

Fi donc ! Tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne ; c'est celle du plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, cachés; BARTHOLO.

BARTHOLO sort en parlant à la maison.

Je reviens à l'instant ; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu ! Dès qu'elle m'en prioit , je devois bien me douter... Et Bazile qui ne vient pas ! Il devoit tout arranger pour que mon mariage se fît secrètement demain ; et point de nouvelles ! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Qu'ai-je entendu ? Demain il épouse Rosine en secret !

FIGARO.

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage ?

FIGARO.

Un pauvre here qui montre la musique à sa pupille , infatué de son art, friponneau , besoigneux , à genoux devant un écu, et dont il sera facile de venir

à bout. Monseigneur... (Regardant à la jalousie.) La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc ?

FIGARO.

Derrière sa jalousie, la v'là, la v'là. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi ?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas ? Chantez indifféremment, c'est-à-dire chantez, comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh ! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris : mon triomphe en aura plus de charmes. (Il déploie le papier que Rosine a jeté.) Mais comment chanter sur cette musique ? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... et prenez ma guitare.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en fasse ? j'en joue si mal !

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose ? Avec le dos de la main, from, from, from... Chanter sans guitare à Séville ! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté. (Figaro se cèle au mur sous le balcon.)

LE COMTE chante en se promenant, et s'accompagnant sur sa guitare.

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connoître.
Plus inconnu, j'osois vous adorer :
En me nommant, que pourrois espérer ?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, bas.

Fort bien, parbleu ! Courage, Monseigneur.

LE COMTE.

DEUXIEME COUPLET.

Je suis Lindor ; ma naissance est commune ;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier :
Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant chevalier
A vous offrir le rang et la fortune !

FIGARO.

Eh ! comment diable ! Je ne ferois pas mieux,
moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

Tous les matins ici d'une voix tendre
Je chanterai mon amour sans espoir ;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir ;
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO.

Oh, ma foi ! pour celui-ci... ! (Il s'approche et baise le bas de l'habit de son maître.)

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, en dedans, chante.

Air du Maître en droit.

Tout me dit que Lindor est charmant

Que je dois l'aimer constamment...

(On entend une croisée qui se ferme avec bruit.)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah, la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle est prise, Monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué : « Tout me dit que Lindor est charmant ». Que de grâces ! que d'esprit !

FIGARO.

Que de ruse ! que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monsieur Figaro ? je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme ; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... Tu m'entends , tu me connois...

FIGARO.

Je me rends. Allons , Figaro , vole à la fortune .
mon fils.

LE COMTE.

Retirons nous . crainte de nous rendre suspects.

FIGARO , vivement.

Moi , j'entre ici . où , par la force de mon art .
je vais , d'un seul coup de baguette , endormir la
vigilance , éveiller l'amour . égarer la jalousie .
fourvoyer l'intrigue , et renverser tous les obsta-
cles . Vous , Monseigneur , chez moi , l'habit de
soldat , le billet de logement , et de l'or dans vos
poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or ?

FIGARO , vivement.

De l'or , mon Dieu , de l'or : c'est le nerf de l'in-
trigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas , Figaro , j'en prendrai beaucoup.

FIGARO , s'en allant

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Qu'est-ce que c'est ?

LE COMTE.

Et ta guitare ?

FIGARO revient.

J'oublie ma guitare ! Moi ! je suis donc fou ! (Il s'en va.)

LE COMTE.

Et ta demeure , étourdi ?

FIGARO revient.

Ah ! réellement je suis frappé ! — Ma boutique , à quatre pas d'ici , peinte en bleu , vitrage en plomb , trois palettes en l'air , l'œil dans la main , *Consilio Manuque* , FIGARO. (Il s'enfuit.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée dans le fond du théâtre est fermée par une jalousie grillée.

SCENE PREMIERE.

ROSINE, un bougeoir à la main. Elle prend de papier sur la table, et se met à écrire.

MARCELINE est malade ; tous les gens sont occupés, et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon Argus a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé ; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention... Ah, Lindor ! (Elle cachete sa lettre.) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-temps au barbier Figaro. C'est un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié. Si je pouvois l'entretenir un moment !

SCÈNE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, surprise.

Ah, monsieur Figaro! que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre santé, madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? je n'entendois pas; mais...

FIGARO.

Avec un jeune bachelier de mes parents, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh! tout-à-fait bien, je vous assure! Il se nomme...?

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien. Mais s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE, étourdiement.

Il en trouvera, monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, à part.

Fort bien. (haut.) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE.

Un défaut, monsieur Figaro, un défaut ! En êtes-vous bien sûr ?

FIGARO.

Il est amoureux.

ROSINE.

Il est amoureux ! et vous appelez cela un défaut !

FIGARO.

A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune..

ROSINE.

Ah ! que le sort est injuste ! Et nomme-t-il la personne qu'il aime ? Je suis d'une curiosité..

FIGARO.

Vous êtes la dernière, madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, vivement.

Pourquoi, monsieur Figaro ? Je suis discrète ; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment.. Dites donc.

FIGARO, la regardant finement.

Figurez-vous la plus jolie petite mignone, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains ! des joues ! des dents ! des yeux...!

ROSINE.

Qui reste en cette ville.

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être ?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'est charmant... pour monsieur votre parent. Et cette personne est...?

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée.

ROSINE, vivement.

C'est la seule chose que vous avez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite; si l'on rentroit, je ne pourrais plus savoir...

FIGARO.

Vous le voulez absolument, madame? Eh bien! cette personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE.

La pupille...?

FIGARO.

Du docteur Bartholo: oui, madame.

ROSINE, avec émotion.

Ah! monsieur Figaro...! je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, madame; quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants, jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh, madame! amour et repos peuvent-ils habiter

en même cœur ? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, baissant les yeux.

Repos sans amour... paroît...

FIGARO.

Ah ! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grace ; et pour moi, si j'étois femme...

ROSINE, avec embarras.

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO.

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE.

Mais s'il alloit faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdrait.

FIGARO, à part.

Il nous perdrait. (Haut.) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci ; mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (Elle écoute.)

FIGARO.

Personne, madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu ! l'amour a bien une autre allure !

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous ? Je crains seulement que, rebuté par les difficultés...

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré (1) de sa passion, moi qui n'y ai que voir!

ROSINE.

Dieux! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvoit ici... Passez par le cabinet du clavecin, et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (A part.) Voici qui vaut mieux que mes observations. (Il entre dans le cabinet.)

SCENE III.

ROSINE.

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors... Que je l'aime, ce bon Figaro! C'est un bien honnête homme, un bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage. (Elle souffle la bougie, s'assied, et prend une broderie au tambour.)

(1) Le mot *enfiévré*, qui n'est plus français, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir: mais M. Figaro...!

SCÈNE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, en colere.

Ah ! malédiction ! l'enragé , le scélérat corsaire de Figaro ! Là , peut-on sortir un moment de chez soi , sans être sûr en rentrant...

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colere , monsieur ?

BARTHOLO.

Ce damné Barbier qui vient d'écloper toute ma maison , en un tour de main : il donne un narcotique à l'Eveillé , un sternutatoire à la Jeunesse ; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas jusqu'à ma mule... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme ! Parcequ'il me doit cent écus , il se presse de faire des mémoires. Ah ! qu'il les apporte ! Et personne à l'antichambre ! On arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Eh ! qui peut y pénétrer que vous , monsieur ?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet , que de m'exposer sans précaution ; tout est plein de gens entreprenants , d'audacieux... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre chanson pendant que j'allois la chercher ? Oh ! je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout ! Le vent peut avoir éloigné ce papier ; le premier venu , que sais-je ?

BARTHOLO.

Le vent , le premier venu... ! Il n'y a point de

68 LE BARBIER DE SÉVILLE.

vent, madame, point de premier venu dans le monde; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, monsieur?

BARTHOLO.

Oui, madame, a l'air.

ROSINE, à part.

Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux; murez les fenêtres tout d'un coup: d'une prison à un cachot la différence est si peu de chose!

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent sur la rue? Ce ne seroit peut-être pas si mal... Ce Barbier n'est pas entré chez vous, au moins?

ROSINE.

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos répliques sont honnêtes!

BARTHOLO.

Ah! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de monsieur Figaro?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes , et combien j'en ai vu de ces vertus à principes...

ROSINE, en colère.

Mais , monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire , pourquoi donc me déplaisez-vous si fort ?

BARTHOLO, stupéfait.

Pourquoi...? pourquoi...? Vous ne répondez pas à ma question sur ce Barbier ?

ROSINE, outrée.

Eh bien , oui , cet homme est entré chez moi : je l'ai vu , je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable ; et puissiez-vous en mourir de dépit ! (Elle sort.)

SCÈNE V.

BARTHOLO.

Oh ! les juifs ! les chiens de valets ! La Jeunesse ? l'Eveillé ? l'Eveillé maudit !

SCÈNE VI.

BARTHOLO, L'ÈVEILLÉ.

L'ÈVEILLÉ arrive en bâillant, tout en forme.
Aah, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peste d'étourdi, quand ce Barbier est entré ici ?

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur, j'étois... ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque espiéglerie sans doute ? Et tu ne l'as pas vu ?

L'ÉVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit : et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl... Ah, ah, aah.

BARTHOLO le contrefait.

Rien qu'en l'en entendant... ! Où donc est ce vaurien de la Jeunesse ? Drogner ce petit garçon sans mon ordonnance ! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS. (La Jeunesse arrive en vieillard avec une canne en béquille : il éternue plusieurs fois.

L'ÉVEILLÉ, toujours bâillant.

La Jeunesse.

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment. (Il éternue.) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment ! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce Barbier...

L'ÉVEILLÉ, continuant de bâiller.

Est-ce que c'est quelqu'un donc, monsieur Figaro?
Aah, ah.

BARTHOLO.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, pleurant comme un sot.

Moi... Je m'entends...!

LA JEUNESSE, éternuant.

Eh mais, monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice?

BARTHOLO.

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, éternuant.

Mais, pardi! quand une chose est vraie...

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! Si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité.

LA JEUNESSE, éternuant.

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer.

L'ÉVEILLÉ, pleurant.

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (Il les contrefait.) Et t'chi et t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah! monsieur, je vous jure que sans Mademoi-

selle, il n'y auroit... il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison. (Il sort en éternuant.)

BARTHOLO.

Dans quel état ce Figaro les a mis tous ! Je vois ce que c'est : le maraud voudroit me payer mes cent écus sans bourse délier...

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE ; FIGARO, caché dans le cabinet, paroît de temps en temps et les écoute.

BARTHOLO continue.

Ah ! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique ?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étois sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous ?

BAZILE.

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisoit chercher Rosine dans tout Madrid ?

BAZILE.

Il loge à la grand'place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendrait à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé..

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre ! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure ; et pendant la fermentation calomnier à dire d'experts ; *concedo*.

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme !

BAZILE.

La calomnie, monsieur ? Vous ne savez guere ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien ; et nous avons ici des gens d'une adresse... ! D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout-à-coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, et tonne ; et devient, grace au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisteroit ?

BEAUMARCHAIS. 2.

7

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc là , Bazile ? et quel rapport ce *piano crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BAZILE.

Comment , quel rapport ? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi , il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher ? Je pretends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce Comte existe.

BAZILE.

En ce cas , vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il , Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez lésiné sur les frais ; et dans l'harmonie du bon ordre , un mariage inégal , un jugement inique , un passe-droit évident , sont des dissonnances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO , lui donnant de l'argent.

Il faut en passer par où vous voulez ; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé ; c'est à vous d'empêcher que personne aujourd'hui ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir , Bazile ?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO, l'accompagne.

Serviteur.

BAZILE.

Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX.

FIGARO, sortant du cabinet.

Oh ! la bonne précaution ! Ferme , ferme la porte de la rue , et moi je vais la rouvrir au Comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile ! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état , une famille , un nom , un rang , de la consistance enfin , pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile ! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCÈNE X.

ROSINE, accourant ; FIGARO.

ROSINE.

Quoi ! vous êtes encore là , monsieur Figaro ?

FIGARO.

Très heureusement pour vous , mademoiselle. Votre tuteur et votre maître de musique , se croyant seuls ici , viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE.

Et vous les avez écoutés , monsieur Figaro ? Mais savez-vous que c'est fort mal ?

FIGARO.

D'écouter ? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux

pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE.

Ah, grands Dieux !

FIGARO.

Ne craignez rien ; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient ; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur. (Figaro s'enfuit.)

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur ?

BARTHOLO.

Don Bazile, que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été monsieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrais bien savoir ce que ce Barbier avoit de si pressé à vous dire ?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Oh, de qui! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, à part.

Il n'en a pas manqué une seule. (Haut.) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO regarde les mains de Rosine.

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, avec embarras.

Il seroit assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, lui prenant la main droite.

Moi. Point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rusée signora!

ROSINE, à part.

Maudit homme!

BARTHOLO, lui tenant toujours la main.

Une femme se croit bien en sûreté, parcequ'elle est seule.

ROSINE.

Ah! sans doute... La belle preuve...! Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie; et l'on m'a toujours dit qu'il falloit aussitôt tremper dans l'encre; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avoit six feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, à part.

(Oh! imbécille)...!

BARTHOLO, comptant

Trois, quatre, cinq...

ROSINE.

La sixième...

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas la sixième.

ROSINE, baissant les yeux.

La sixième ? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro ? Et la plume qui étoit toute neuve ; comment est-elle devenue noire ? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro ?

ROSINE, à part.

Cet homme a un instinct de jalousie... ! (Haut.) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant ! Pour qu'on vous crût , mon enfant , il faudroit ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité ; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas , monsieur , de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites ?

BARTHOLO.

Certes , j'ai tort ; se brûler le doigt , le tremper dans l'encre , faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro , et dessiner ma veste au tambour ! quoi de plus innocent ! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait... ! « Je suis seule , on ne me voit point ; je pourrai mentir à mon aise ». Mais le bout du doigt reste noir , la plume est tachée , le papier manque ; on ne sauroit penser à tout. Bien certainement , signora , quand j'irai par la ville , un bon double tour me répondra de vous.

SCÈNE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

(Le Comte, en uniforme de cavalerie, ayant l'air entre deux vins, et chantant : *Réveillons-la*, etc.)

BARTHOLO.

Mais que nous veut cet homme ? Un soldat !
Rentrez chez vous, signora.

LE COMTE chante : *Réveillons-la*, et s'avance vers
Rosine.

Qui de vous deux, mesdames, se nomme le
docteur Balordo ? (A Rosine, bas.) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo !

ROSINE, à part.

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau, je m'en moque comme
de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des
deux... (A Rosine, lui montrant un papier.) Prenez
cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle ! Vous voyez bien que c'est moi. La-
quelle ! Rentrez donc, Rosine, cet homme paroît
avoir du vin.

ROSINE.

C'est pour cela, monsieur ; vous êtes seul : une
femme impose quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez ; je ne suis pas timide.

SCENE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

Oh ! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, au Comte, qui serre la lettre.

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche ?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon signalement ! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats ?

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement ?

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vairons, le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin

.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire ! Êtes-vous ici pour m'insulter ? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger ! Ah, fi ! que c'est mal parler ! Savez-vous lire, docteur... Barbe à l'eau ?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrere.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal...!

LE COMTE.

Air : Vive le vin.

Sans chanter.	}	Non, docteur, je ne prétends pas
		Que notre art obtienne le pas Sur Hippocrate et sa brigade.
En chantant.	}	Votre savoir, mon camarade,
		Est d'un succès plus général;
		Car s'il n'emporte point le mal, Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, manipulateur ignorant, de ravalier ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts!

LE COMTE.

Utile tout-à-fait pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien , mal-appris , que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux ! Ah , docteur ! pour un docteur d'esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler ; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne ?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes , l'amour !

BARTHOLO.

Enfin , que voulez-vous ? que demandez-vous ?

LE COMTE, feignant une grande colère.

Eh bien donc , il s'enflamme ! Ce que je veux ? Est-ce que vous ne le voyez pas ?

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, accourant.

Monsieur le soldat , ne vous emportez point , de grace. (A Bartholo.) Parlez-lui doucement , monsieur : un homme qui déraisonne...

LE COMTE.

Vous avez raison ; il déraisonne , lui ; mais nous sommes raisonnables , nous ! Moi poli , vous jolie... enfin suffit. La vérité , c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service , monsieur le soldat ?

LE COMTE.

Une petite bagatelle , mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE.

J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE , lui montrant la lettre.

Non , attachez-vous à la lettre , à la lettre. Il s'agit seulement... Mais je dis , en tout bien , tout honneur , que vous me donniez à coucher ce soir :

BARTHOLO.

Rien que cela ?

LE COMTE.

Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal-des-logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (Le Comte cache la lettre et lui donne un autre papier.) (Bartholo lit.) « Le docteur Bartholo recevra , nourrira , hébergera , couchera...

LE COMTE , appuyant.

Couchera.

BARTHOLO.

« Pour une nuit seulement , le nommé Lindor , « dit l'Écolier , cavalier au régiment... »

ROSINE.

C'est lui , c'est lui-même.

BARTHOLO , vivement à Rosine.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE COMTE.

Eh bien! ai-je tort à présent, docteur Barbaro?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manières possibles; allez au diable, Barbaro! Barbe à l'eau! et dites à votre impertinent marechal-des-logis que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, à part.

O ciel! fâcheux contre-temps!

BARTHOLO.

Ah, ah! notre ami, cela vous contrarie et vous déguise un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, à part.

J'ai pensé me trahir. (Haut.) Décamper! Si vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt...

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place.

Ah! ma belle Rosine!

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber. (Il s'approche.)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre femme ?

BARTHOLO.

Eh ! quoi donc ?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel ; il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO lit un parchemin.

« Sur les bons et fideles témoignages qui nous ont été rendus... »

LE COMTE donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher.

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage ?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez ?

LE COMTE.

Bataille ? Ah, volontiers, bataille ! c'est mon métier à moi (montrant son pistolet de ceinture) ; et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame ?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que bataille ; figurez-vous (poussant le docteur) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. (A Rosine, en lui montrant la lettre.) Sortez le mouchoir. (Il crache à terre.) Voilà le ravin, cela s'entend !

(Rosine tire son mouchoir ; le Comte laisse tomber sa lettre entre elle et lui.)

BARTHOLO, se baissant.

Ah, ah...!

LE COMTE la reprend et dit.

Tenez... moi qui allois vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrete, en verité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, papa! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre...?

ROSINE avoue la main.

Ah! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.)

BARTHOLO.

Sortez-vous, enfin?

LE COMTE.

Hé bien! je sors: adieu, docteur: sans rancune. Un petit compliment, mon cœur: priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO.

Allez toujours; si j'avois ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE.

Sur la mort? N'êtes-vous pas médecin? Vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (Haut.)

SCÈNE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO le regarde aller.

Il est enfin parti. (A part.) Dis-mouions.

ROSINE.

Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat. A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer : mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

ROSINE.

Quel papier ?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon ! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder.

ROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, montrant la pochette.

Tu l'as mise là.

ROSINE.

Ah, ah! par distraction.

BARTHOLO.

Ah! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, à part.

Si je ne le mets pas en colere, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur? Est-ce encore quelque mefiance?

BARTHOLO.

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas la montrer?

ROSINE.

Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplait excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas!

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est jalousie, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'étoit

pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense parlez-vous ?

ROSINE.

C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme ?

ROSINE.

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne ?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant : mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes : mais pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, pendant qu'il y va.

Ah, ciel ! que faire... ? Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre. (Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.)

BARTHOLO, revenant.

Ah ! j'espère maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, frappant du pied.

Madame ! madame... !

ROSINE tombe sur un fauteuil, et feint de se trouver mal.

Ah ! quelle indignité... !

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colère

ROSINE, renversée.

Malheureuse Rosine !

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc ?

ROSINE.

Quel avenir affreux !

BARTHOLO.

Rosine !

ROSINE.

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO lui tâte le pouls, et dit à part.

Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (Il continue à lui tater le pouls, et prend la lettre, qu'il tâche de lire en se tournant un peu.)

ROSINE, toujours renversée.

Infortunée ! ah... !

BARTHOLO lui quitte le bras, et dit à part.

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

ROSINE.

Ah ! pauvre Rosine !

BARTHOLO.

L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques. (Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête, et se remet sans parler.)

BARTHOLO, à part.

O ciel ! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! Comment l'apaiser maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue. (Il fait semblant de la soutenir, et remet la lettre dans la pochette.)

ROSINE soupire.

Ah... !

BARTHOLO.

Hé bien ! ce n'est rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a seulement pas varié. (Il va prendre un flacon sur la console.)

ROSINE, à part.

Il a remis la lettre ! Fort bien !

BARTHOLO.

Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous ; laissez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet. C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, à genoux.

Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts ; et tu me vois à tes pieds prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui , pardon , lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO.

Qu'elle soit d'un autre ou de lui , je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, lui présentant la lettre.

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé dissiperait mes soupçons , si j'étois assez malheureux pour en conserver.

ROSINE.

Lisez-la donc , monsieur.

BARTHOLO se retire.

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure !

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Reçois , en réparation , cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline , que ce Figaro a , je ne sais pourquoi , saignée du pied : n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite , mignonue , donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer , ah ! comme tu serois heureuse !

ROSINE, baissant les yeux.

Si vous pouviez me plaire , ah ! comme je vous aimerois !

BARTHOLO.

Je te plairai , je te plairai ; quand je te dis que je te plairai. (Il sort.)

SCÈNE XVI.

ROSINE le regarde aller.

Ah , Lindor ! il dit qu'il me plaira... ! Lisons cette lettre , qui a manqué de me causer tant de chagrin. (Elle lit et s'écrie.) Ah... ! j'ai lu trop tard ; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur : j'en avois une si bonne ! et je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre , j'ai senti que je rougissois jusqu'aux yeux. Ah ! mon tuteur a raison. Je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui , me dit-il souvent , assure le maintien des femmes en toute occasion. Mais un homme injuste parviendroit à faire une rusée de l'innocence même.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHOLO, désolé.

QUELLE humeur ! quelle humeur ! Elle paroissoit apaisée... Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile ? Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... (On heurte à la porte.) Faites tout au monde pour plaire aux femmes : si vous omettez un seul petit point... je dis un seul... (On heurte une seconde fois.) Voyons qui c'est.

SCÈNE II.

BARTHOLO, LE COMTE, en bachelier.

LE COMTE.

Que la paix et la joie habitent toujours céans !

BARTHOLO, brusquement.

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié...

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE.

... Eleve de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO.

Bazile ! organiste ! qui a l'honneur ! Je le sais : au fait.

LE COMTE, à part.

Quel homme ! (Haut.) Un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit ! Bazile ! Il a bien fait d'envoyer ; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE, à part.

Oh, diable ! Haut. Quand je dis le lit, monsieur, c'est... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommode : marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, embarrassé.

Monsieur, j'étois chargé.. Personne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO, à part.

C'est quelque fripon. (Haut.) Eh, non, monsieur le mystérieux ! Parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE, à part.

Maudit vieillard ! (Haut.) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre..

BARTHOLO.

Parlez haut ; je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, élevant la voix.

Ah! volontiers. Que le comte Almaviva, qui restoit à la grande place...

BARTOLO, effrayé.

Parlez bas ; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, plus haut.

... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO.

Bas ; parlez bas.

LE COMTE, du même ton.

... Etoit en cette ville, et que j'ai découvert que la signora Rosine lui a écrit.

BARTHOLO.

Lui a écrit ? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure ? Tenez ! asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine... ?

LE COMTE, fièrement.

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avoit prié de vous montrer sa lettre ; mais la maniere dont vous prenez les choses...

BARTHOLO.

Eh, mon Dieu ! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas ?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO.

Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur ; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Hé bien ! vous avez la lettre ?

LE COMTE.

A la bonne heure sur ce ton, monsieur. Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh ! qui voulez-vous ? Tous mes valets sur les dents ! Rosine enfermée de fureur ! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer... (Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.)

LE COMTE, à part.

Je me suis enfermé de dépit... Garder la lettre à présent ! il faudra m'enfuir : autant vaudroit n'être pas venu... La lui montrer... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO revient sur la pointe du pied.

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avois décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE lui remet la lettre de Rosine.

La voici. (A part.) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO lit.

« Depuis que vous m'avez appris votre nom et votre état ». Ah, la perfide ! c'est bien là sa main.

LE COMTE, effrayé.

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher... !

LE COMTE.

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître... D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage ?

LE COMTE.

Vous aurois-je arrêté sans cela ? Il m'a chargé de

vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle résistera.

LE COMTE veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, et s'il le faut (plus mystérieusement), j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le Comte l'a sacrifiée ; vous sentez que le trouble, la honte, le dépit, peuvent la porter sur-le-champ...

BARTHOLO, riant.

De la calomnie ! Mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile... ! Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne seroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE réprime un grand mouvement de joie.

C'étoit assez l'avis de don Bazile. Mais comment faire ? Il est tard... au peu de temps qui reste...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie. Si elle va se douter...

BARTHOLO.

Présenté par moi ? Quelle apparence ? Vous avez plus l'air d'un amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir

d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir... Son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif? Elle perdrait tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (Il s'en va.)

SCENE III.

LE COMTE.

Me voilà sauvé. Ouf! que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir; cela me donnoit un air plat et gauche; et il a des yeux...! Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir! Écoutons... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. (Il retourne écouter.) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (Il entre dans le cabinet.)

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, avec une colere simulée.

Tout ce que vous direz est inutile. monsieur, j'ai

pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO.

Ecoute donc, mon enfant; c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. — La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher: si je chante ce soir... Non donc est-il, ce maître que vous craignez de renvoyer? Je vais, en deux mots, lui donner son compte et celui de Bazile. (Elle aperçoit son amant: elle fait un cri.) Ah...!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous?

ROSINE, les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble.

Ah! mon Dieu, monsieur... Ah! mon Dieu, monsieur...

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal, seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah...!

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, regardant le Comte.

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un siège, un siège! Et pas un fauteuil ici? (Il va le chercher.)

LE COMTE.

Ah, Rosine!

ROSINE.

Quelle imprudence!

LE COMTE.

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO apporte un fauteuil.

Tiens, mignonne, assieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne leçon ce soir; ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, au Comte.

Non, attendez; ma douleur est un peu apaisée. (A Bartholo.) Je sens que j'ai eu tort avec vous, monsieur: je veux vous imiter, en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, au Comte.

Un moment, de grace! (A Bartholo.) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, à part, à Bartholo.

Ne la contrariez pas si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amoureux. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester la tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, monsieur; je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, au Comte, à part.

Je suis au supplice.

LE COMTE, prenant un papier de musique sur le pupitre.

Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame?

ROSINE.

Oui, c'est un morceau très agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la Précaution inutile!

LE COMTE.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer...

ROSINE, regardant le Comte.

Avec grand plaisir: un tableau du printemps me ravit; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquiert un plus haut degré de sensibilité: comme un esclave enfermé depuis long-temps goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, bas, au Comte.

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, bas.

En sentez-vous l'application?

BARTHOLO.

Parbleu! (Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.)

ROSINE chante.

(1) Quand dans la plaine
 L'amour ramene
 Le printemps ,
 Si chéri des amants ;
 Tout reprend l'èbre ,
 Son feu pénètre
 Dans les fleurs
 Et dans les jeunes cœurs.
 On voit les troupeaux
 Sortir des hameaux ;
 Dans tous les coteaux ,
 Les cris des agneaux
 Retentissent ;
 Ils bondissent ;
 Tout fermente ;
 Tout augmente ;
 Les brebis paissent
 Les fleurs qui naissent ;
 Les chiens fidèles

(1) Cette ariette, dans le goût espagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs et le train usités au parterre en ces jours de crise et de combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, et les jeunes rigoristes du théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais si la dignité de la comédie française y a gagné quelque chose, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'est pour moi, sur les théâtres où quelque peu de musique ne tirera pas autant à conséquence, nous invitons tous directeurs à la restituer, tous acteurs à la chanter, tous spectateurs à l'écouter, et tous critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la pièce et du plaisir que leur fera le morceau.

LE BARBIER DE SÉVILLE.

Veillent sur elles ;
 Mais Lindor enflammé
 Ne songe guere
 Qu'au bonheur d'être aimé
 De sa bergere.

Même air.

Loin de sa mere ,
 Cette bergere
 Va chantant
 Où son amant l'attend.
 Par cette ruse
 L'amour l'abuse :
 Mais chanter
 Sauve-t-il du danger ?
 Les doux chalumeaux ,
 Les chants des oiseaux ,
 Ses charmes naissants ,
 Ses quinze ou seize ans ;
 Tout l'excite ,
 Tout l'agite ;
 La pauvrete
 S'inquiete ;
 De sa retraite
 Lindor la guette ;
 Elle s'avance ;
 Lindor s'élance :
 Il vient de l'embrasser :
 Elle , bien aise ,
 Feint de se courroucer ,
 Pour qu'on l'apaise.

Petite reprise.

Les soupirs ,
 Les soins , les promesses ,

Les vives tendresses ,
 Les plaisirs ,
 Le fin badinage ,
 Sont mis en usage ;
 Et bientôt la bergere
 Ne sent plus de colere.
 Si quelque jaloux
 Trouble un bien si doux ,
 Nos amants d'accord ,
 Ont un soin extrême
 De voiler leur transport ;
 Mais quand on s'aime ,
 La gêne ajoute encor
 Au plaisir même .

(En l'écoutant , Bartholo s'est assoupi. Le Comte , pendant la petite reprise , se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine , l'affoiblit et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence , au mot *extrême*. L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse , affoiblit son jeu et se tait avec elle. L'absence du bruit , qui avoit endormi Bartholo , le réveille. Le Comte se relève , Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète , le même jeu recommence , etc.)

LE COMTE.

En vérité , c'est un morceau charmant , et madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE.

Vous me flattez , seigneur ; la gloire est tout entière au maître.

BARTHOLO , bâillant.

Moi , je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas , je viens , je toupille , et sitôt que je m'assieds , mes pauvres jambes .. Il se lève et pousse le fauteuil.)

ROSINE, bas, au Comte.

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO.

Mais, bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes arias, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements. Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeunesse, et que chacun retenoit facilement ? J'en savois autrefois... Par exemple...

(Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.)

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris...?

(Au Comte, en riant.) Il y a Fanchonnette dans la chanson ; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ha, ha, ha, ha ! Fort bien ! pas vrai ?

LE COMTE, riant.

Ha, ha, ha ! Oui, tout au mieux.

SCENE V.

ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE ; FIGARO.
dans le fond.

BARTHOLO chante.

Veux-tu, ma Rosinette,

Faire emplette
 Du roi des maris ?
 Je ne suis point Tircis ;
 Mais la nuit , dans l'ombre ,
 Je vauz encor mon prix ;
 Et quand il fait sombre ,
 Les plus beaux chats sont gris.

(Il répète la reprise en dansant. Figaro , derrière lui ,
 imite ses mouvements.)

Je ne suis point Tircis , etc.

(Apercevant Figaro.) Ah ! Entrez , monsieur le Bar-
 bier , avancez : vous êtes charmant !

FIGARO salue.

Monsieur, il est vrai que ma mere me l'a dit au-
 trefois : mais je suis un peu déformé depuis ce
 temps-là. (A part , au Comte.) Bravo ! Monsieur.

(Pendant toute cette scene , le Comte fait ce qu'il peut pour
 puler à Rosine : mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur
 l'en empêche toujours ; ce qui forme un jeu muet de tous
 les acteurs , étranger au débat du docteur et de Figaro.)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore , saigner , droguer ,
 mettre sur le grabat toute ma maison ?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête ; mais ,
 sans compter les soins quotidiens , monsieur a pu
 voir que , lorsqu'ils en ont besoin , mon zele n'at-
 tend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO.

Votre zele n'attend pas ! Que direz-vous , mon-
 sieur le zélé , à ce malheureux qui bâille . et dort
 tout éveillé ? et l'autre qui , depuis trois heures ,

éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle ?
que leur direz-vous ?

FIGARO.

Ce que je leur dirai ?

BARTHOLO.

Oui !

FIGARO.

Je leur dirai... Eh, parbleu ! je dirai à celui qui éternue : Dieu vous benisse ! et va te coucher à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment, non ; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule ; et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue ?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire... ! On n'est pas de cette extravagance-là !

FIGARO.

Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, ou je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir ; et vive la joie ! Qui sait si le monde durera encore trois semaines ?

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent sous et les intérêts, sans lanterner ; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, monsieur ? Vos cent

écus ! J'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie , que de les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés ?

FIGARO.

Quels bonbons ? que voulez-vous dire ?

BARTHOLO.

Oui , ces bonbons , dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre , ce matin.

FIGARO.

Diable emporte si...

ROSINE , l'interrompant.

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part , monsieur Figaro ? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah , ah ! Les bonbons de ce matin ? Que je suis bête , moi ! J'avois perdu tout cela de vue... Oh ! excellents , madame , admirables.

BARTHOLO.

Excellents ! admirables ! Oui , sans doute , monsieur le Barbier . revenez sur vos pas ! Vous faites là un joli métier , monsieur !

FIGARO.

Qu'est-ce qu'il a donc , monsieur ?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation , monsieur !

FIGARO.

Je la soutiendrai , monsieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la supporterez , monsieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira , monsieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut , monsieur ! Sachez

que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO lui tourne le dos.

Nous différons en cela, monsieur; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO.

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir? Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux...

BARTHOLO.

Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession?

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah, parbleu! je dirois de belles sottises!

FIGARO.

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrere qui est là rêvasant...

LE COMTE, revenant à lui.

Je... je ne suis pas le confrere de monsieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, en colere

Enfin, quel sujet vous amene? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh, par-

bleu! monsieur, je viens vous raser, voilà tout : n'est-ce pas aujourd'hui votre jour ?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah ! oui , revenir ! Toute la garnison prend médecine demain matin ; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre ! Monsieur passe-t-il chez lui ?

BARTHOLO.

Non , monsieur ne passe point chez lui. Et mais... qui empêche qu'on ne me rase ici ?

ROSINE , avec dédain.

Vous êtes honnête ! Et pourquoi pas dans mon appartement ?

BARTHOLO.

Tu te fâches ? Pardon , mon enfant ; tu vas achever de prendre ta leçon ; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO , bas , au Comte.

On ne le tirera pas d'ici ! (Haut.) Allons , l'Éveillé , la Jeunesse ; le bassin , de l'eau , tout ce qu'il faut à monsieur !

BARTHOLO.

Sans doute , appelez-les ! Fatigués , harassés , moulus de votre façon , n'a-t-il pas fallu les faire coucher.

FIGARO.

Hé bien ! j'irai tout chercher. N'est-ce pas dans votre chambre ? (Bas , au Comte.) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO détache son trousseau de clés, et dit par réflexion :

Non , non , j'y vais moi-même. (Bas , au Comte en s'en allant.) Ayez les yeux sur eux , je vous prie.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

FIGARO.

Ah ! que nous l'avons manqué belle ! Il alloit me donner le trousseau. La clé de la jalousie n'y est-elle pas ?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCENE VII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

BARTHOLO, revenant, à part.

Bon ! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit Barbier. (A Figaro.) Tenez. (Il lui donne le trousseau.) Dans mon cabinet, sous mon bureau ; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste ! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes ! (A part, en s'en allant.) Voyez comme le ciel protege l'innocence !

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, bas, au Comte.

C'est le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE, bas.

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cét égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse ! Et ma leçon ? (Ici l'on entend un bruit comme de la vaisselle renversée.)

BARTHOLO, criant.

Qu'est-ce que j'entends donc ! Le cruel Barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pieces de mon nécessaire... ! (Il court dehors.)

SCENE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah, Lindor !

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE, FIGARO.

BARTHOLO.

Je ne m'étois pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (Il montre la clé au Comte.) Moi, en montant, j'ai accroché une cle...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clé! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DON BAZILE.

ROSINE, effrayée, à part.

Don Bazile...!

LE COMTE, à part.

Juste ciel!

FIGARO, à part.

C'est le diable!

BARTHOLO va au-devant de lui.

Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli.

Votre accident n'a donc point eu de suites? En vérité, le seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé sur votre état; demandez-lui, je partoisi pour vous aller voir, et s'il ne m'avoit point retenu...

BAZILE, étonné.

Le seigneur Alonzo...?

FIGARO frappe du pied.

Hé quoi! toujours des acrocs? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique!

BAZILE, regardant tout le monde.

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs...?

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il...

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore. Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, plus étonné.

La leçon de musique...! Alonzo...!

ROSINE, à part, à Bazile.

Eh! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi!

LE COMTE, bas, à Bartholo.

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, à part, à Bazile.

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah, ah!

BARTHOLO, haut.

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, stupéfait.

Que mon élève...! (Bas.) Je venois pour vous dire que le Comte est déménagé.

BARTHOLO, bas.

Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, bas.

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, bas.

Lui, apparemment!

LE COMTE, bas.

Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, bas, à Bazile.

Est-il si difficile de vous taire?

FIGARO, bas, à Bazile.

Hum! grand escogrif! Il est sourd!

BAZILE, à part.

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret!

BARTHOLO, haut.

Hé bien! Bazile, votre homme de loi...?

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, à Bazile.

Un mot: dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi?

BAZILE, effaré.

De l'homme de loi?

LE COMTE, soucieux.

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi?

BAZILE, impatienté.

Eh non! je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, à Bartholo, à part.

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, bas, au Comte.

Vous avez raison. (A Bazile.) Mais quel mal vous a donc pris si subitement?

BAZILE, en colère.

Je ne vous entends pas.

LE COMTE lui met à part une bourse dans la main.

Oui : monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes?

FIGARO.

Il est pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends...

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez-vous coucher.

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous sorti? On dit que cela se gagne. Allez-vous coucher.

BAZILE, au dernier étonnement.

Que j'aïlle me coucher?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh! sans doute.

BAZILE, les regardant tous.

En effet, messieurs, je crois que je ne ferai pas

mal de me retirer ; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain , toujours , si vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile , je serai chez vous de très bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi , tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon soir , monsieur Bazile.

BAZILE , à part.

Diable emporte si j'y comprends rien ; et sans cette bourse...

TOUS.

Bon soir , Bazile , bon soir.

BAZILE , en s'en allant.

Hé bien ! bon soir donc , bon soir. (Ils l'accompagnent tous en riant.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS , excepté Bazile.

BARTHOLO , d'un ton important.

Cet homme-là n'est pas bien du tout

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul ? Ce que c'est que de nous ! (A Bartholo.) Ah ça , vous

décidez-vous, cette fois ? (Il lui pousse un fauteuil très loin du Comte et lui présente le linge.)

LE COMTE.

Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (Il s'approche et lui parle bas à l'oreille.)

BARTHOLO, à Figaro.

Eh mais ! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, bas, à Rosine.

Nous avons la clé de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO passe le linge au cou de Bartholo.

Quoi voir ? Si c'étoit une leçon de danse, on vous passeroit d'y regarder ; mais du chant... ! Ah ! ah !

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil. (Il se rapproche sa tête.)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort ? (Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment et va derrière les amants écouter leur conversation.)

LE COMTE, bas, à Rosine.

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO , de loin pour avertir.

Hem... ! hem... !

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO , passant entre deux.

Votre déguisement inutile !

ROSINE , effrayée.

Ah... !

BARTHOLO.

Fort bien , madame ! ne vous gênez pas. Comment ! sous mes yeux même , en ma présence , on m'ose outrager de la sorte !

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc , seigneur ?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo !

LE COMTE.

Seigneur Bartholo , si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin , je ne suis plus étourdi de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme ! moi ! passer mes jours auprès d'un vieux jaloux , qui , pour tout bonheur , offre à ma jeunesse un esclavage abominable !

BARTHOLO.

Ah ! qu'est-ce que j'entends !

ROSINE.

Oui , je le dis tout haut : je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison , où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice. (Rosine sort.)

SCENE XIII.

BARTHOLO, LE COMTE, FIGARO.

BARTHOLO.

La colere me suffoque.

LE COMTE.

En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme et un grand âge, voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends sur le fait! Maudit Barbier! il me prend des envies...

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi, d'honneur, il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou... (Ils sortent.)

SCENE XIV.

BARTHOLO les poursuit.

Je suis fou! Infames suborneurs, émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous.. Je suis fou...! Je les ai vus comme je vois ce pupitre... et me soutenir effrontément...! Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci.

Oui, envoyons-le chercher. Holà! quelqu'un...
Ah! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le
premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre
l'esprit! il y a de quoi perdre l'esprit!

FIN DU TROISIEME ACTE.

Pendant l'entr'acte, le théâtre s'obscurcit; on entend
un bruit d'orage, et l'orchestre joue.

ACTE IV.

Le théâtre est obscur.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHOLO: DON BAZILE, une lanterne
de papier à la main.

BARTHOLO.
COMMENT, Bazile, vous ne le connoissez pas : ce
que vous dites est-il possible ?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois, que je vous fe-
rois toujours la même réponse. S'il vous a remis la
lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires
du Comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il
m'a fait, il se pourroit que ce fût le Comte lui-
même.

BARTHOLO.

Quelle apparence ? Mais à propos de ce présent,
eh ! pourquoi l'avez-vous reçu ?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord ; je n'y entendois rien ;
et dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or
me paroît toujours un argument sans réplique. Et
puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à
prendre...

BARTHOLO.

J'entends, est bon...

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, surpris.

Ah ! ah !

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais allons au fait : à quoi vous arrêtez-vous ?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder ?

BAZILE.

Ma foi non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est peu de chose ; c'est jouir qui rend heureux : mon avis est qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidents ?

BAZILE.

Eh, eh ! monsieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie ? Épousez, docteur, épousez.

BARTHOLO.

Aussi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raison.

BAZILE.

La calomnie, docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plus tôt ?

BAZILE.

Impossible ; le notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage ?

BAZILE.

Oui, chez le barbier Figaro ; c'est sa niece qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa niece ? Il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot : que diable !

BAZILE.

Est-ce que vous penseriez... ?

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens-là sont si alertes ! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable ; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc ?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout, je vous attends, je veille; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCENE II.

ROSINE, sortant de sa chambre.

Il me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné: Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriser. Sûr de ne renc ntrer personne... Ah, Lindor! si vous m'avez trompée...! Quel bruit entends-je...? Dieux! c'est mon tuteur. Rentrons.

SCENE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO rentre avec de la lumière.

Ah, Rosine! puisque vous n'etes pas encore rentrée dans votre appartement...

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait , vous ne reposerez pas , et j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous , monsieur ? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour ?

BARTHOLO.

Rosine , écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment , de grace.

ROSINE , à part.

S'il alloit venir !

BARTHOLO , lui montre sa lettre.

Connoissez-vous cette lettre ?

ROSINE la reconnoît.

Ah , grands dieux... !

BARTHOLO.

Mon intention , Rosine , n'est point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer ; mais je suis votre ami ; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

ROSINE , étonnée.

Au comte Almaviva !

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce Comte : aussitôt qu'il l'a recue , il en a fait trophée ; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le comte Almaviva... !

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule ; mais apprenez dans quel piège on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis ! le plus abominable complot entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet élève supposé de Bazile qui porte un autre nom, et n'est que le vil agent du Comte, alloit vous entraîner dans un abîme, dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, accablée.

Quelle horreur... ! quoi, Lindor... ! quoi, ce jeune homme...

BARTHOLO, à part.

Ah ! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre.

ROSINE, outrée.

Ah ! quelle indignité... ! Il en sera puni. — Monsieur, vous avez désiré de m'épouser ?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes sentiments.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Hé bien ! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'est pas tout ; ô ciel ! suis-je assez humiliée... ! Apprenez que dans peu le perfide ose entrer

par cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clé.

BARTHOLO, regardant au trousseau.

Ah, les scélérats! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, avec effroi.

Ah, monsieur! et s'ils sont armés?

BARTHOLO.

Tu as raison; je perdrais ma vengeance. Monte chez Marceline: enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, et l'attendre auprès de la maison. Arrêtés comme voleurs, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés et délivrés; et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, au désespoir.

Oubliez seulement mon erreur. (A part.) Ah! je m'en punis assez!

BARTHOLO, s'en allant.

Allons nous embusquer. A la fin, je la tiens. (Il sort.)

SCENE IV.

ROSINE.

Son amour me dédommagera... Malheureuse...! (Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.) Que faire...? Il va venir. Je veux rester, et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah! j'en ai grand besoin. Figure noble! air doux! une voix si tendre...! et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah, malheureuse! malheureuse...! Ciel! on ouvre la jalousie? (Elle se sauve.)

SCÈNE V.

LE COMTE ; FIGARO , enveloppé d'un
manteau , paroît à la fenêtre.

FIGARO parle en dehors.

Quelqu'un s'enfuit ; entreraï-je ?

LE COMTE , en dehors.

Un homme ?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rosine , que ta figure atroce aura mise en
fuite.

FIGARO saute dans la chambre.

Ma foi , je le crois... Nous voici enfin arrivés ,
malgré la pluie , la foudre et les éclairs.

LE COMTE , enveloppé d'un long manteau.

Donne-moi la main. (Il saute à son tour.) A nous
la victoire.

FIGARO jette son manteau.

Nous sommes tout percés. Charmant temps pour
aller en bonne fortune ! Monseigneur , comment
trouvez-vous cette nuit ?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui , mais pour un confident... Et si quelqu'un
alloit nous surprendre ici ?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi ? J'ai bien une autre inquié-
tude : c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ
la maison du tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois passions tout-puissantes sur le beau sexe ; l'amour, la haine, et la crainte.

LE COMTE regarde dans l'obscurité.

Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi pour nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le desirez, vous lui direz qui vous êtes ; elle ne doutera plus de vos sentiments.

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

(Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.)

La voici. — Ma belle Rosine... !

ROSINE, d'un ton très composé.

Je commençois, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude... ! Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné ; mais quelque asile que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier!

LE COMTE.

Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux! sans fortune, sans naissance...!

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons là les jeux du hasard; et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, à ses pieds.

Ah, Rosine! je vous adore...!

ROSINE, indignée.

Arrêtez, malheureux...! vous osez profaner...! tu m'adores...! Va, tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend (en pleurant), apprends que je t'aimois: apprends que je faisois mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allois tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, et l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foiblesse. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE, vivement.

Que votre tuteur vous a remise?

ROSINE, fièrement.

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier je m'en suis servi pour arracher sa confiance, et je n'ai pu trouver l'instant

de vous en informer. Ah, Rosine ! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement... !

FIGARO.

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE.

Monseigneur ! Que dit-il... ?

LE COMTE, jetant son large manteau, paroît en habit magnifique.

O la plus aimée des femmes ! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor ; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour, et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE tombe dans les bras du Comte.

Ah... !

LE COMTE, effrayé.

Fi aro ?

FIGARO.

Point d'inquiétude, Monseigneur ; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses ; la voilà, la voilà qui reprend ses sens ; Morbleu ! qu'elle est belle !

ROSINE.

Ah, Lindor... ! Ah, monsieur ! que je suis coupable ! J'allois me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE.

Vous, Rosine !

ROSINE.

Ne voyez que ma punition ! J'aurois passé ma vie à vous détester. Ah, Lindor ! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer ?

FIGARO regarde à la fenêtre.

Monseigneur, le retour est fermé; l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

Inlevée!

ROSINE, troublée.

Oui, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi: il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO regarde encore.

Monseigneur! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, courant dans les bras du Comte, avec frayeur.

Ah, Lindor...!

LE COMTE, avec fermeté.

Rosine, vous m'aimez! Je ne crains personne: et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard...!

ROSINE.

Non, non, grace pour lui, cher Lindor! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCENE VII.

DES PRÉCÉDENTS, DON BAZILE, LE NOTAIRE.

FIGARO.

Monseigneur, c'est notre notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE.

Ah! qu'est-ce que j'aperçois?

FIGARO.

Eh! par quel hasard, notre ami.

BAZILE.

Par quel accident, messieurs...

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE.

Oui, monsieur. Vous deviez unir la signora Rosine et moi cette nuit, chez le barbier Figaro ; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat ?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à son Excellence monsieur le comte Almaviva ?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, à part.

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout...

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, Monseigneur ; ne confondons point : voici le vôtre ; et c'est ici celui du seigneur Bartholo, avec la signora... Rosine aussi ? Les demoiselles, apparemment, sont deux sœurs qui portent le même nom ?

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. (Ils signent.)

BAZILE.

Mais votre Excellence... Je ne comprends pas.

LE COMTE.

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout vous étonne.

BAZILE.

Monseigneur... Mais si le docteur...

LE COMTE, lui jetant une bourse.

Vous faites l'enfant ! Signez donc vite.

BAZILE, étonné.

Ah! ah...!

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer ?

BAZILE, pesant la bourse.

Il n'y en a plus : mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... (Il signe.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BARTHOLO, UN ALCADÉ, DES
ALGUASILS, DES VALETS avec des flambeaux.

BARTHOLO voit le Comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile; il crie en prenant le Notaire à la gorge.

Rosine avec ces fripons ! Arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre Notaire.

BAZILE.

C'est votre Notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO.

Ah ! don Bazile. Eh ! comment êtes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt, vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE, montrant Figaro.

Un moment ; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue ? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs je suis de la compagnie de son Excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva !

L'ALCADE.

Ce ne sont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laissons cela. — Par-tout ailleurs, monsieur le Comte, je suis le serviteur de votre Excellence ; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force ; mais ce qui en a beaucoup est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rosine ?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur ? Je le suis.

BAZILE.

Quand je vous disois que c'étoit le Comte lui-même, docteur !

BARTHOLO.

Que m'importe, à moi ? Plaisant mariage ! Où sont les témoins ?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile ? vous avez signé ?

BAZILE.

Que voulez-vous ? Ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ses arguments. J'userai de mon orité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO.

La demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle , à toi , maître fripon ?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble et belle ; je suis homme de qualité , jeune et riche ; elle est ma femme : à ce titre , qui nous honore également , prétend-on me la disputer ?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois ; et monsieur , que vous avez amené vous-même , la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille , dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah ! qu'il consente à tout , et je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, irrité.

Ils étoient tous contre moi ; je me suis fourré la tête dans un guépier !

BAZILE.

Quel guépier ! Ne pouvant avoir la femme , calculez , docteur , que l'argent vous reste , et...

BARTHOLO.

Eh ! laissez-moi donc en repos , Bazile ! Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent , moi ! A la bonne heure , je le garde ; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine. (Il signe.)

FIGARO, riant.

Ha , ha , ha ! Monseigneur , ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais , messieurs , je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent e même nom ?

FIGARO.

Non , monsieur , elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, se désolant.

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle , pour que le mariage fût plus sûr ! Ah ! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

Faute de sens. Mais soyons vrais , docteur : quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard , tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeler à bon droit la *Précaution inutile*.

FIN DU BARBIER DE SÉVILLE.

LE MARIAGE DE FIGARO,

OU

LA FOLLE JOURNÉE,

COMEDIE EN CINQ ACTES

ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois par les comédiens
Français ordinaires du roi, le 27 avril 1784.

En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison.
Voulez de la pièce.

PRÉFACE.

En écrivant cette préface, mon but n'est pas de rechercher oiseusement si j'ai mis au théâtre une pièce bonne ou mauvaise ; il n'est plus temps pour moi : mais d'examiner scrupuleusement, et je le dois toujours, si j'ai fait une œuvre blâmable.

Personne n'étant tenu de faire une comédie qui ressemble aux autres, si je me suis écarté d'un chemin trop battu, pour des raisons qui m'ont paru solides, ira-t-on me juger comme l'ont fait MM. tels, sur des règles qui ne sont pas les miennes ? imprimer puérilement que je reporte l'art à son enfance, parceque j'entreprends de frayer un nouveau sentier à cet art dont la loi première, et peut-être la seule, est d'amuser en instruisant ? mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il y a souvent très loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en pense. Le trait qui nous poursuit, le mot qui importune reste enseveli dans le cœur, pendant que la bouche se venge en blâmant presque tout le reste. De sorte qu'on peut regarder comme un point établi au théâtre, qu'en fait de reproche à l'auteur, ce qui nous affecte le plus est ce dont on parle le moins.

Il est peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous, ce double aspect des comédies, et j'aurois fait encore un bon usage de la mienne, si je parviens en la scrutant, à fixer l'opinion publique sur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'est-ce que LA DÉCENCE THÉÂTRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connois-

seurs, et d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocrisie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuser et de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin ? des bégueules rassasiées qui ne savent ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déjà ces mots si battus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajustés au niveau de chaque insipide coterie, et dont la latitude est si grande qu'on ne sait où ils commencent et finissent, ont détruit la franche et vraie gaieté qui distinguoit de tout autre le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots *décence et bonnes mœurs*, qui donnent un air si important, si supérieur, que nos joueurs de comédies seroient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pièces de théâtre, et vous connaîtrez à peu près ce qui garrotte le génie, intimide tous les auteurs, et porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace, et des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique : on ne pourroit mettre au théâtre les Plaideurs de Racine, sans entendre aujourd'hui les Dandins et les Brid'oisons, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni respect pour les magistrats.

On ne feroit point le Turcaret, sans avoir à l'instant sur les bras, fermes, sous-fermes, traites et gabelles, droits-reunis, tailles, tailions, le trop-plein, le trop-bu, tous les impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui Turcaret n'a plus de modèles. On l'offroit sous d'autres traits, l'obstacle resteroit le même.

On ne joueroit point les facheux, les marquis, les emprunteurs de Moliere, sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne, et l'antique noblesse. Ses Femmes savantes irritoient nos feminius bureaux d'esprit : mais quel calculateur peut évaluer la force et la longueur de levier qu'il faudroit, de nos jours, pour elever jusqu'au théâtre l'œuvre sublime du Tartuffe ? aussi l'auteur qui se compromet avec le public *pour l'amuser ou pour l'instruire*, au lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourner dans des incidents impossibles, de persifler au lieu de rire, et de prendre ses modèles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne connoissoit aucun en composant son triste drame.

J'ai donc réfléchi que si quelqu'homme courageux ne seconoit pas toute cette poussiere, bientôt l'ennui des piéces françoises porteroit la nation au frivole Opera-Comique, et plus loin encore, aux Boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la d'cente liberté bannie du Théâtre-François se change en une licence effrénée : où la jeunesse va se nourrir de grossieres inepties, et perdre, avec ses mœurs, le goût de la decence et des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, et si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestee dans tous.

J'ai pense, je pense encore, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon et vrai comique au theatre, sans des situations fortes, et qui naissent toujours d'une disconvenance sociale, dans le sujet qu'on veut traiter. L'auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce, les conspirations, l'usurpation du trône, le meurtre, l'empoisonnement, l'inceste dans Oedipe et Phédre ; le fratricide dans Vendôme ; le parricide

dans Mahomet; le régicide dans Machbet, etc. etc. La comédie, moins audacieuse, n'excede pas les disconvenances, parce que ces tableaux sont tires de nos mœurs, ses sujets, de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scene un méprisable avare? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme Orgon dans le Tartuffe, un abominable hypocrite, *épousant sa fille et convoitant sa femme?* un homme à bonne fortune, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes; un joueur effrené, sans l'envelopper de fripons, s'il ne l'est pas déjà lui-même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux: l'auteur ne les donne pas pour tels: il n'est le patron d'aucun d'eux; il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion est feroce, le loup vorace et glouton, le renard ruse, cauteleux, la fable est-elle sans moralité? quand l'auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard; sa moralité est remplie: s'il la tournoit contre le bas flatteur, il finiroit son apologue ainsi: *le renard s'en saisit, le devore; mais le fromage étoit empoisonné.* La fable est une comédie legere, et toute comédie n'est qu'un long apologue: leur difference est que dans la fable les animaux ont de l'esprit, et que dans notre comédie les hommes sont souvent des bêtes, et qui pis est, des bêtes mechantes.

Ainsi, lorsque Moliere, qui fut si tourmenté par les sots, donne à l'Avare un fils prodigue et vicieux qui lui vole sa cassette, et l'insulte en face: est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité? Que lui importent ses fantômes? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs et balayeurs littéraires de son temps ne manquerent pas d'apprendre au bon public combien tout cela étoit

horrible ! Il est aussi prouvé que des envieux très importants , ou des importants très envieux se déchainèrent contre lui. Voyez le sévère Boileau dans son épître au grand Racine , venger son ami qui n'est plus , en rappelant ainsi les faits :

L'ignorance et l'Erreur , à ses naissantes pieces ,
 En habits de marquis , en robes de comesses ,
 Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau ,
 Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur vouloit la scene plus exacte ;
 Le vicomte indigné sortoit au second acte :
 L'un , défenseur zélé des dévots mis en jeu ,
 Pour prix de ses bons mots , le condamnoit au feu ;
 L'autre , *fougueux Marquis* , lui déclarant la guerre ,
 Vouloit venger la cour immolée au parterre.

On voit même dans un placet de Moliere à Louis XIV qui fut si grand en protégeant les arts , et sans le goût éclairé duquel notre théâtre n'auroit pas un seul chef-d'œuvre de Moliere ; on voit ce philosophe auteur se plaindre amèrement au Roi , que pour avoir démasqué les hypocrites , ils imprimoient partout qu'il étoit *un libertin , un impie , un athée , un démon vêtu de chair , habillé en homme* ; et cela s'imprimoit avec APPROBATION ET PRIVILÈGE de ce roi qui le protégeoit : rien là-dessus n'est empiré.

Mais parceque les personnages d'une piece s'y montrent sous des mœurs vicieuses , faut-il les bannir de la scene ? Que poursuivroit-on au théâtre ? les travers et les ridicules ! cela vaut bien la peine d'écrire ! ils sont chez nous comme les modes ; on ne s'en corrige point , on en change.

Les vices , les abus , voilà ce qui ne change point , mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque et les montrer à découvert , telle est la noble tâche

de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant; Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir: malheur à lui, s'il s'en écarte! On ne peut corriger les hommes qu'en les faisant voir tels qu'ils sont. La comédie utile et véridique n'est point un éloge menteur, un vain discours d'académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la satire odieuse et personnelle: l'avantage de la première est de corriger sans blesser. Faites prononcer au théâtre par l'homme juste, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes sont des ingrats*: quoique chacun soit bien pres de penser comme lui, personne ne s'offensera. Ne pouvant y avoir un ingrat, sans qu'il existe un bienfaiteur; ce reproche même établit une balance égale entre les bons et mauvais cœurs; on le sent, et cela console. Que si l'humoriste répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats*; on répliquera justement, *qu'il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été plusieurs fois bienfaiteur*: cela console encore. Et c'est ainsi qu'en généralisant, la critique la plus amère porte du fruit, sans nous blesser; quand la satire personnelle, aussi stérile que funeste, blesse toujours et ne produit jamais. Je hais par-tout cette dernière, et je la crois un si punissable abus, que j'ai plusieurs fois d'office invoqué la vigilance du magistrat pour empêcher que le théâtre ne devint une arene de gladiateurs, où le puissant se crût en droit de faire exercer ses vengeances par les plumes venales, et malheureusement trop communes, qui mettent leur bassesse à l'enchère.

N'ont-ils donc pas assez, ces grands, des mille et un feuillestes, faiseurs de bulletins, afficheurs pour

et dénigrer qui les offusque ? On tolere un si léger mal, parce qu'il est sans conséquence, et que la vermine éphémère démange un instant et perit ; mais le théâtre est un géant qui blesse à mort tout ce qu'il frappe. On doit réserver ses grands coups pour les abus et pour les maux publics.

Ce n'est donc ni le vice ni les incidents qu'il amène qui font l'indécence théâtrale, mais le défaut de leçons et de moralité. Si l'auteur, ou foible ou timide, n'ose en tirer de son sujet, voilà ce qui rend sa pièce équivoque ou vicieuse.

Lorsque je mis Eugénie au théâtre (et il faut bien que je me cite, puisque c'est toujours moi qu'on attaque) ; lorsque je mis Eugénie au théâtre, tous nos jurés-crieurs à la décence, jetoient des flammes dans les foyers sur ce que j'avois osé montrer un seigneur libertin, habillant ses valets en prêtres, et feignant d'épouser une jeune personne qui paroît enceinte au théâtre, sans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la pièce a été jugée, sinon le meilleur, au moins le plus moral des drames, constamment jouée sur tous les théâtres, et traduite dans toutes les langues. Les bons esprits ont vu que la moralité, que l'intérêt, y naissoient entièrement de l'abus qu'un homme puissant et vicieux fait de son nom, de son crédit, pour tourmenter une foible fille, sans appui, trompée, vertueuse, et délaissée. Ainsi tout ce que l'ouvrage a d'utile et de bon naît du courage qu'ent l'auteur d'oser porter la disconvenance sociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait les Deux Amis, pièce dans laquelle un pere avoue à sa prétendue niece qu'elle est sa fille illégitime ; ce drame est aussi très-moral : parce qu'à travers les sacrifices de la plus parfaite amitié, l'auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'im-

pose la nature sur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuse dureté des convenances sociales, ou plutôt leur abus, laisse trop souvent sans appui.

Entre autres critiques de la pièce, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupois, un jeune *important* de la cour, qui disoit gaîment à des dames: « L'auteur, sans doute, est un garçon fripier, « qui ne voit rien de plus élevé que des commis des « fermes, et des marchands d'étoffes; et c'est au fond « d'un magasin qu'il va chercher les nobles amis, « qu'il traduit à la scène française! » Hélas! monsieur, lui dis-je en m'avancant, il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer. Vous ririez bien plus de l'auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'œil de bœuf, ou des carrosses? Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, dans le *Barbier de Seville*, de ramener au théâtre l'ancienne et franche gaîté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle; mais comme cela même étoit une espèce de nouveauté, la pièce fut vivement poursuivie. Il sembloit que j'eusse ébranlé l'état: l'excès des précautions qu'on prit et des cris qu'on fit contre moi, déceloit sur-tout la frayeur que certains vicieux de ce temps avoient de s'y voir démasqués. La pièce fut censurée quatre fois, cartonnée trois fois sur l'affiche, à l'instant d'être jouée, dénoncée même au parlement d'alors, et moi, frappé de ce tumulte, je persistois à demander que le public restât le juge de ce que j'avois destiné à l'amusement du public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges: et chacun me disoit tout bas: faites-nous donc des pièces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face.

Un auteur désolé par la cabale et les criards, mais qui voit sa piece marcher, reprend courage, et c'est ce que j'ai fait. Feu M. le prince de Conti, de patriotique mémoire (car en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot patrie), feu M. le prince de Conti, donc, me porta le défi public de mettre au théâtre ma préface du Barbier, plus gaie, disoit-il, que la piece, et d'y montrer la famille de Figaro, que j'indiquois dans cette préface. Monseigneur, lui répondis-je, si je mettois une seconde fois ce caractere sur la scene, comme je le montrerois plus âgé, qu'il en sauroit quelque peu davantage, ce seroit bien un autre bruit, et qui sait s'il verroit le jour! Cependant, par respect, j'acceptai le défi : je composai cette Folle Journée, qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'étoit un homme d'un grand caractere, un prince auguste, un esprit noble et fier : le dirai-je? il en fut content.

Mais quel piege, hélas! j'ai tendu au jugement de nos critiques en appelant ma comédie du vain nom de Folle Journée! mon objet étoit bien de lui ôter quelqu'importance : mais je ne savois pas encore à quel point un changement d'annonce peut egarer tous les esprits. En lui laissant son véritable titre, on eût lu l'Époux saborneur. C'étoit pour eux une autre piste : on me couroit différemment. Mais ce nom de Folle Journée les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y sera jamais ; et cette remarque un peu sévère sur la facilité de prendre le change a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de George Dandin, si Moliere eût appelé son drame la Sottise des alliances, il eût porté bien plus de fruit ; si Regnard eût nommé son Légataire, la Punition du célibat, la piece nous eût fait fremir. Ce à quoi il ne songea

pas ; je l'ai fait avec réflexion. Mais qu'on feroit un beau chapitre sur tous les jugemens des hommes, et la morale du théâtre, et qu'on pourroit intituler, De l'influence de l'Affiche !

Quoi qu'il en soit, la Folle Journée resta cinq ans au porte-feuille ; les comédiens ont su que je l'avois, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation ; soit qu'ils sentissent avec le public, que pour lui plaire en comédie, il falloit de nouveaux efforts ; jamais piece aussi difficile n'a été jouée avec tant d'ensemble ; et si l'auteur (comme on le dit) est resté au-dessous de lui-même ; il n'y a pas un seul acteur, dont cet ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à sa lecture, à l'adoption des comédiens.

Sur l'éloge outre qu'ils en firent, toutes les sociétés voulurent le connoître, et dès-lors il fallut me faire des querelles de toute espee, ou céder aux instances universelles. Dès-lors aussi les grands ennemis de l'auteur ne manquèrent pas de répandre à la cour qu'il bleissoit dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tissu de bêtises*, la religion, le gouvernement, tous les états de la société, les bonnes mœurs : et qu'enfin la la vertu y étoit opprimée, et le vice triomphant ; *comme de raison*, ajoutoit-on. Si les graves messieurs qui l'ont tant répété me font l'honneur de lire cette préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juste ; et la bourgeoise intégrité que je mets à mes citations n'en fera que mieux ressortir la noble infidélité des leurs.

Ainsi dans le Barbier de Séville je n'avois qu'ébranlé l'état ; dans ce nouvel essai, plus infame et plus séditieux, je le renversai de fond en comble, y tierer les plus mauvais, en choisir un bien lâche,

Il n'y avoit plus rien de sacré si l'on permettoit cet ouvrage. On abusoit l'autorité par les plus insidieux rapports ; on cabaloit auprès des corps puissans ; on alarmoit les ames timorées ; on me faisoit des ennemis sur le prie-Dieu des oratoires : et moi , selon les hommes et les lieux , je repoussois la basse intrigue par mon excessive patience , par la roideur de mon respect , l'obstination de ma docilité ; par la raison , quand on vouloit l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du porte-feuille ; que reste-t il des allusions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage ? Helas ! quand il fut composé , tout ce qui fleurit aujourd'hui n'avoit pas même encore germé. C'étoit tout un autre univers.

Pendant ces quatre ans de débats je ne demandois qu'un censeur : on m'en accorda cinq ou six. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchainement ? la plus badine des intrigues : un grand seigneur espagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire, et les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouser, et la femme du seigneur , réunissent pour faire échouer dans son dessein un maître absolu, que son rang, sa fortune et sa prodigalité rendent tout-puissant pour l'accomplir. Voilà tout , rien de plus. La pièce est sous vos yeux.

D'où naissent donc ces cris percants ? De ce qu'au lieu de poursuivre un seul caractère vicieux , comme le joueur, l'ambitieux, l'avare, ou l'hypocrite, ce qui ne lui eut mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis, l'auteur a profité d'une composition légère, ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la société. Mais comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du censeur éclairé, tous, en

l'approuvant, l'ont réclamé pour le théâtre. Il a donc fallu l'y souffrir : alors les grands du monde ont vu jouer avec scandale,

Cette piece où l'on peint un insolent valet
Disputant sans pudeur son épouse à son maître.

M. GUDIN.

Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce sujet moral une tragédie bien sanguinaire ! mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurois pas nommé Figaro ; dans sa jalouse fureur je lui aurois fait noblement poignarder le puissant vicieux ; et comme il auroit vengé son honneur dans des vers carrés, bien roulans, et que mon jaloux, tout au moins général d'armée, auroit eu pour rival quelque tyran bien horrible, et regnant au plus mal sur un peuple desolé ; tout cela, très loin de nos mœurs, n'auroit, je crois, blessé personne : on eût crié *bravo ! outrage bien moral*, Nous étions sauvés, moi et mon Figaro sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos François et non faire ruisseier les larmes de leurs épouses, de mon coupable amant j'ai fait un jeune seigneur de ce temps-là ; prodigue, assez galant, même un peu libertin, à peu près comme les autres seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oseroit-on dire au théâtre d'un seigneur, sans les offenser tous, sinon de lui reprocher son trop de galanterie ! N'est-ce pas là le défaut le moins contesté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup d'ici rougir modestement (et c'est un noble effort) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvois pas, que c'eût été blesser toutes les vraisemblances ? Concluez

donc en faveur de ma piece , puisqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'auroit produit aucun mouvement comique , si je ne lui avois gaiement opposé l'homme le plus dégourdi de sa nation, *le véritable Figaro*, qui tout en défendant Susanne, sa propriété, se moque des projets de son maître, et s'indigne très plaisamment qu'il ose jouter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occasion, tout ce que la séduction a de plus entraînant, et le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu peut opposer à cette attaque, il naît dans ma piece un jeu plaisant d'intrigues, où l'époux *suborneur*, contrarié, lasse, harassé, toujours arrêté dans ses vues, est obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de sa femme, qui bonne, indulgente et sensible finit par lui pardonner : c'est ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, messieurs ?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends ? accueillez-en une plus sévère qui blesse vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'est qu'un seigneur assez vicieux pour vouloir prostituer à ses caprices tout ce qui lui est subordonné, pour se jouer, dans ses domaines, de la pudicité de toutes ses jeunes vassales, doit finir comme celui-ci, par être la risée de ses valets ; et c'est ce que l'auteur a très fortement prononcé, lorsqu'en fureur au cinquième acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidèle, montre à son jardinier un cabinet, en lui criant : « Fure-tre-s-y toi, Antonio ; conduis devant son juge l'infame qui m'a deshonoré ; » et que celui-ci lui

répond : « Il y a parguenne , une bonne providence !
« vous en avez tant fait dans le pays , qu'il faut bien
« aussi qu'à votre tour... »

Cette profonde moralité se fait sentir dans tout l'ouvrage ; et s'il convenoit à l'auteur de démontrer aux adversaires qu'à travers sa forte leçon il a porté la considération pour la dignité du coupable , plus loin qu'on ne devoit l'attendre de la fermeté de son pinceau ; je leur ferois remarquer que , croisé dans tous ses projets , le Comte Almaviva se voit toujours humilié , sans être jamais avili.

En effet , si la Comtesse usoit de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir , devenue coupable elle-même , elle ne pourroit mettre à ses pieds son époux , sans le dégrader à nos yeux ; la vicieuse intention de l'épouse , brisant un lien respecté ; l'on reprocheroit justement à l'auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables : car nos jugemens sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes ; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais loin qu'elle ait ce vil projet , ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage , est que nul ne veut faire une tromperie au Comte , mais seulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'est la pureté des motifs , qui sauve ici les moyens , du reproche ; et de cela seul , que la Comtesse ne veut que ramener son mari , toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très-morales ; aucune n'est avilissante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage , l'auteur oppose à ce mari peu délicat , la plus vertueuse des femmes par goût et par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé , quand l'expose-t-on à vos regards ? dans le moment critique ou sa bienveillance pour un aimable enfant , son filleul , peut devenir un goût dangereux , si elle per-

met au ressentiment qui l'appuie, de prendre trop d'empire sur elle. C'est pour faire mieux sortir l'attrait du devoir, que l'auteur la met un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat. Oh ! combien on s'est égayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuser d'indécence ! on accorde à la tragédie, que toutes les reines, les princesses aient des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins ; et l'on ne souffre pas que dans la comédie, une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre foiblesse ! O grande *influence de l'affiche* ! jugement sûr et conséquent ! avec la différence du genre, on blâme ici ce qu'on approuvoit là. Et cependant en ces deux cas c'est toujours le même principe ; point de vertu sans sacrifice.

J'ose en appeler à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des Almaviva ! Distinguez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, si quelque intérêt importun tendant trop à les dissiper ne vous avertissoit enfin qu'il est temps de combattre pour elle ? le chagrin de perdre un mari n'est pas ici ce qui nous touche ; un regret aussi personnel et trop loin d'être une vertu ! Ce qui nous plaît dans la Comtesse, c'est de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme, et des ressentiments légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener son infidèle époux, mettant dans le plus heureux jour les deux sacrifices pénibles de son goût et de sa colere, on n'a nul besoin d'y penser pour applaudir à son triomphe ; elle est un modèle de vertu, l'exemple de son sexe et l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des scènes, si ce principe avoué de toute décence théâtrale n'a point frappé nos juges à la représentation, c'est vainement que j'en étendrois ici le développement, les

conséquences ; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est chargé de perdre ; et ma Comtesse n'est point traduite au parlement de la nation : c'est une commission qui la juge.

On a vu la légère esquisse de son aimable caractère , dans la charmante pièce d'Heureusement. Le goût naissant que la jeune femme éprouve pour son petit cousin l'officier n'y parut blâmable à personne ; quoique la tournure des scènes pût laisser à penser que la soirée eût fini d'autre manière , si l'époux ne fut pas rentré , comme dit l'auteur , *heureusement*. Heureusement aussi l'on n'avoit pas le projet de calomnier cette auteur : chacun se livra de bonne foi à ce doux intérêt qu'inspire une jeune femme honnête et sensible , qui réprime ses premiers goûts ; et notez que , dans cette pièce , l'époux ne paroît qu'un peu sot ; dans la mienne , il est infidèle ; ma Comtesse a plus de mérite.

Aussi dans l'ouvrage que je défends , le plus véritable intérêt se porte-t-il sur la Comtesse ! le reste est dans le même esprit.

Pourquoi Suzanne la camariste , spirituelle , adroite et rieuse , a-t-elle aussi le droit de nous intéresser ? C'est qu'attaquée par un séducteur puissant avec plus d'avantage qu'il n'en faudroit pour vaincre une fille de son état , elle n'hésite pas à confier les intentions du Comte aux deux personnes les plus intéressées à bien surveiller sa conduite ; sa maîtresse et son fiancé. C'est que , dans tout son rôle , presque le plus long de la pièce , il n'y a pas une phrase , un mot , qui ne respire la sagesse et l'attachement à ses devoirs ; la seule ruse qu'elle se permette est en faveur de sa maîtresse , à qui son dévouement est cher , et dont tous les vœux sont honnêtes.

Pourquoi dans ses libertés sur son maître, Figaro m'amuse-t-il, au lieu de m'indigner? C'est que, l'opposé des valets, il n'est pas, et vous le savez, le malhonnête homme de la pièce: en le voyant forcé par son état de repousser l'insulte avec adresse, on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il ne ruse avec son seigneur que pour garantir ce qu'il aime, et sauver sa propriété.

Donc, hors le Comte et ses agens, chacun fait dans la pièce à peu près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils disent du mal les uns des autres, c'est une règle très fautive. Voyez nos honnêtes gens du siècle; on passe la vie à ne faire autre chose! il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absents, que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très souvent: quel diable d'homme, et qu'il est contrariant! il dit du bien de tout le monde!

Est-ce mon page, enfin, qui vous scandalise, et l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage seroit-elle dans l'accessoire? O censeurs délicats! beaux esprits sans fatigue! inquisiteur pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les réflexions de cinq années! soyez justes une fois, sans tirer à conséquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battements du cœur; cherchant tout, sans rien dé mêler; idolâtre, ainsi qu'on l'est à cet âge heureux, d'un objet céleste pour lui, dont le hasard fit sa maraine, est-il un sujet de scandale? Aimé de tout le monde au château; vif, espiegle et brûlant, comme tous les enfants spirituels; par son agitation extrême, il dérange dix fois, sans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature! tout ce qu'il voit a droit de l'agiter: peut-être il n'est plus un enfant; mais il n'est pas encor un homme: et c'est le moment que j'ai choisi, pour

qu'il obtint de l'intérêt, sans forcer personne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inspire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Censeurs! ce n'est pas là le mot: vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéressé: on ne l'aime donc pas encore; on sent qu'un jour on l'aimera. Et c'est ce que l'auteur a mis avec gaité dans la bouche de Suzanne quand elle dit à son enfant: « Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien...! »

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance, nous le faisons exprès tutoyer par Figaro. Supposez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendroit ces libertés? Voyez-le à la fin de son rôle, à peine a-t-il un habit d'officier, qu'il porte la main à l'épée aux premières railleries du Comte, sur le quiproquo d'un soufflet. Il sera fier, notre étourdi! mais c'est un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon page à la folie? que lui vouloient-elles? hélas! rien: c'étoit de l'intérêt aussi; mais, comme celui de la Comtesse, un pur et naïf intérêt: un intérêt... sans intérêt.

Mais est-ce la personne du page ou la conscience du seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'acteur les condamne à se rencontrer dans la pièce! Fixez ce léger aperçu, il peut vous mettre sur sa voie, ou plutôt apprenez de lui, que cet enfant n'est amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable, peut être mis au désespoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur la route.

Quand mon page aura dix-huit ans, avec le ca-

raectere vif et bouillant que je lui ai donné , je serai coupable à mon tour , si je le montre sur la scene. Mais à treize ans qu'inspire-t-il ? quelque chose de sensible et doux , qui n'est ni amitié ni amour , et qui tient un peu de tous deux.

J'aurois de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions , si nous vivions dans un siecle moins chaste , dans un de ces siecles de calcul , où , voulant tout prématuré , comme les fruits de leurs serres chaudes , les grands marioient leurs enfants à douze ans , et faisoient plier la nature , la décence et le goût aux plus sordides convenances , en se hâtant sur-tout d'arracher de ces êtres non formés , des enfants encore moins formables , dont le bonheur n'occupoit personne , et qui n'étoient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages , qui n'avoit nul rapport à eux , mais uniquement à leur nom. Heureusement nous en sommes bien loin : et le caractere de mon page , sans conséquence pour lui-même , en a une relative au Comte , que le moraliste aperçoit , mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos juges.

Ainsi , dans cet ouvrage , chaque rôle important a quelque but moral. Le seul qui semble y déroger , est le rôle de Marceline.

Coupable d'un ancien égarement , dont son Figaro fut le fruit , elle devoit , dit-on , se voir au moins punie par la confusion de sa faute , lorsqu'elle reconnoît son fils. L'auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger , la faute d'une jeune fille séduite est celle des hommes , et non la sienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait , censeurs raisonnables ! étudiez la scene suivante , qui faisoit le nerf du troisieme acte , et que les comédiens m'ont prié de retrancher , crai-

gnant qu'un morceau si sévère n'obscurcit la gaieté de l'action.

Quand Moliere a bien humilié la coquette, ou coquine du Misanthrope, par la lecture publique de ses lettres à tous ses amants, il la laisse avilie sous les coups qu'il lui a portés : il a raison : qu'en feroit-il ? vicieuse par goût et par choix, veuve aguerrie, femme de cour, sans aucune excuse d'erreur, et fleau d'un fort honnête homme, il l'abandonne à nos mepris ; et telle est sa moralité. Quant à moi, saisissant l'aveu naïf de Marceline au moment de la reconnoissance, je montrôis cette femme humiliée, et Bartholo qui la refuse, et Figaro leur fils commun dirigeant l'attention publique sur les vrais auteurs du desordre où l'on entraîne sans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle est la marche de la scene.

B R I D' O I S O N.

(Parlant de Figaro qui vient de reconnoître sa mere en Marceline).

C'est clair : i - il ne l'épousera pas !

B A R T H O L O.

Ni moi non plus.

M A R C E L I N E.

Ni vous ! et votre fils ? Vous m'aviez juré...

B A R T H O L O.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

B R I D' O I S O N.

E - Et si l'on y regardoit de si près, pe - ersonne n'épouserait personne.

B A R T H O L O.

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

M A R C E L I N E, se haïssant par degrés.

Où, déplorable, et plus qu'on ne croit ! Je n'en-

Je n'ai pas nié mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étois née , moi , pour être sage , et je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions , de l'inexpérience et des besoins , où les séducteurs nous assiegent , pendant que la misère nous poignarde ; que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement , qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux ; c'est la règle.

MARCELINE vivement.

Hommes plus qu'ingrats , qui fletrissez par le mépris les jouets de vos passions , vos victimes ! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse , vous , et vos magistrats si vains du droit de nous juger , et qui nous laissent enlever , par leur coupable négligence , tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO.

Ils font broder jusqu'aux soldats !

MARCELINE exaltée.

Dans les rangs même plus élevés , les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurées de respects apparents , dans une servitude réelle , traitées en mineures pour nos biens , punies en majeures pour nos fautes : ah ! sous tous les aspects , votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE à part.

Que trop raison !

BRID'OISON.

Elle a , mon - on Dieu ! raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste ? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouse, une mere, tendres, qui te chériront à qui mieux mieux : sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils : gai, libre et bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrappé quelque chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! tant pis pour qui s'en inquiete. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau ; et maintenant que la piece est connue, si les comédiens avoient le courage de le restituer à ma priere, je pense que le public leur en sauroit beaucoup de gré. Ils n'auroient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains censeurs du beau monde, qui me reprochoient à la lecture, de les intéresser pour une femme de mauvaises mœurs — Non, Messieurs, je n'en parle pas pour excuser ses mœurs, mais pour

vous faire rougir des vôtres sur le point le plus destructeur de toute honnêteté publique, *la corruption des jeunes personnes* ; et j'avois raison de le dire que vous trouvez ma piece trop gaie , parce qu'elle est souvent trop sévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre Figaro est un soleil tournant , qui brûle , en jaillissant , les manchettes de tout le monde. — Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnoître : au temps qui court on a beau jeu sur cette matiere au théâtre. M'est-il permis de composer en auteur qui sort du college , de toujours faire rire des enfants , sans jamais rien dire à des hommes ? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale , en faveur de ma gaité ; comme on passe aux François un peu de folie , en faveur de leur raison.

Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine , ce n'est pas que je ne sache en former de plus sévères : quiconque a dit tout ce qu'il sait , dans son ouvrage , y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idees qui me pressent , pour un des sujets les plus moraux du théâtre , aujourd'hui sur mon chantier, la Mere Coupable ; et si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles , j'éleverai mon langage à la hauteur de mes situations ; j'y prodiguerai mes traits de la plus austere morale , et je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien , messieurs , à me tourmenter de nouveau ; ma poitrine a déjà grondé ; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colere.

Et vous honnêtes indifférents , qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien ; jeunes personnes modestes et timides , qui vous plaisez à ma Folle Jour-

nee (et je n'entreprends sa défense que pour justifier votre goût) , lorsque vous verrez dans le monde un de ces hommes tranchants critiquer vaguement la piece , tout blâmer sans rien désigner , surtout la trouver indécente ; examinez bien cet homme-là ; sachez son rang , son état , son caractere , et vous connoîtrez sur-le-champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage.

On sent bien que je ne parle pas de ces écumeurs littéraires , qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là , comme l'abbé Bazile , peuvent calomnier ; *ils médiroient qu'on ne les croiroit pas.*

Je parle moins encore de ces libellistes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de satisfaire leur rage , l'assassinat étant trop dangereux . que de lancer du cintre de nos salles , des vers infames contre l'auteur , pendant que l'on jouoit sa piece. Ils savent que je les connois ; si j'avois eu dessein de les nommer , c'auroit été au ministere public ; leur supplice est de l'avoir craint , il suffit à mon ressentiment. Mais on ne s'imaginera jamais jusqu'ou ils ont osé élever les soupçons du public sur une aussi lâche épigramme ! semblables à ces vils charlatants du Pont-Neuf . qui , pour accréditer leurs drogues , farcissent d'ordres , de cordons , le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non , je cite nos importants , qui , blessés , on ne sait pourquoi , des critiques semées dans l'ouvrage , se chargent d'en dire du mal , sans cesser de venir aux noces.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en bas au spectacle , dans le très plaisant embarras de n'oser montrer ni satisfaction ni colere ; s'avancant sur le bord des loges , prêts à se moquer de l'auteur , et se retirant aussitôt pour céler un peu de grimace ;

emportés par un mot de la scène, et soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste : au plus léger trait de gaieté, jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en faisant les pudiques, et regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale ; puis, aux grands applaudissemens, lancer sur le public un regard méprisant, dont il est écrasé : toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle Molière, lequel, outré du succès de l'École des Femmes, crioit des balcons au public : *Ris donc, public, ris donc !* En vérité c'est un plaisir, et j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de la Folle Journée, on s'échauffoit dans le foyer (même d'honnêtes plébéiens) sur ce qu'ils nommoient spirituellement *mon audace*. Un petit vieillard sec et brusque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de sa canne, et dit en s'en allant : « Nos François sont comme les enfans qui braillent quand on les eberne ». Il avoit du sens, ce vieillard. Peut-être on pouvoit mieux parler : mais pour mieux penser, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus sensés ont été pris en mauvaise part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure descendre des loges à cette réponse de Figaro ?

LE COMTE.

« Une réputation détestable ! »

FIGARO.

« Et si je vaux mieux qu'elle ! Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ? »

Je dis moi, qu'il n'y en a point : qu'il ne sauroit y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obscur ou peu connu peut valoir mieux que sa réputation, qui n'est que l'opinion d'autrui. Mais

de même qu'un sot en place en paroît une fois plus sot, parcequ'il ne peut plus rien cacher : de même un grand seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune et sa naissance ont placé sur le grand théâtre, et qui, entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui, vaut presque toujours moins que sa réputation s'il parvient à la rendre mauvaise. Une assertion si simple et si loin du sarcasme devoit-elle exciter le murmure? Si son application paroît fâcheuse aux grands peu soigneux de leur gloire, en quel sens fait-elle épigramme sur ceux qui méritent nos respects? et quelle maxime plus juste au théâtre peut servir de frein aux puissants, et tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres?

Non qu'il faille oublier (a dit un écrivain sévère; et je me plais à le citer, parce que je suis de son avis.) « Non qu'il faille oublier, dit-il, ce qu'on « doit aux rangs élevés; il est juste au contraire que « l'avantage de la naissance soit le moins contesté « de tous; parce que ce bienfait gratuit de l'hérédité, « relatif aux exploits, vertus, ou qualités des aïeux de « qui le reçut, ne peut aucunement blesser l'amour « propre de ceux auxquels il fut refusé: parce que « dans une monarchie si l'on ôtoit les rangs intermé- « diaires, il y auroit trop loin du monarque aux « sujets; bientôt on n'y verroit qu'un despote et des « esclaves: le maintien d'une échelle graduée du la- « boureur au potentat intéresse également les hom- « mes de tous les rangs, et peut-être est le plus ferme « appui de la constitution monarchique. »

Mais quel auteur parloit ainsi? qui faisoit cette profession de foi sur la noblesse, dont on me suppose si loin? C'étoit PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS plaidant par écrit au parlement d'Aix en 1778, une grande et sévère question, qui décida

bientôt de l'honneur d'un noble et du sien. Dans l'ouvrage que je défends on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens seuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais ; voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc ! les abus sont-ils devenus si sacrés, qu'on n'en puisse attaquer aucun sans lui trouver vingt défenseurs ?

Un avocat célèbre, un magistrat respectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un Bartholo., le jugement d'un Brid'oison ? Ce mot de Figaro sur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours (*c'est dégrader le plus noble institut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat ; et mon respect pour la magistrature ne sera pas plus suspecte, quand on saura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau suivant, aussi tiré d'un moraliste, lequel parlant des magistrats, s'exprime en ces termes formels :

« Quel homme aisé voudroit, pour le plus modique honoraire, faire le métier cruel de se lever à quatre heures, pour aller au palais tous les jours s'occuper, sous des formes prescrites, d'intérêts qui ne sont jamais les siens ; d'éprouver sans cesse l'ennui de l'importunité, le dégoût des sollicitations, le bavardage des plaideurs, la monotonie des audiences, la fatigue des délibérations, et la contention d'esprit nécessaire aux prononcés des arrêts, s'il ne se croyoit pas payé de cette vie laborieuse et pénible, par l'estime et la considération publique ? et cette estime est-elle autre chose qu'un jugement, qui n'est même aussi flatteur pour les bons magistrats, qu'en raison de sa rigueur excessive contre les mauvais ? »

Mais quel écrivain m'instruisoit ainsi par ses leçons ? Vous allez croire encore que c'est PIERRE-AUGUSTIN ; vous l'avez dit, c'est lui, en 1773, dans

son quatrième mémoire en défendant jusqu'à la mort sa triste existence attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer ; et je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette Folle Journée, au lieu de sapper les abus, vous vous donnez des libertés très répréhensibles au théâtre, votre monologue sur-tout contient, sur les gens disgraciés, des traits qui passent la licence ! — Eh ! croyez-vous, messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure et l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage ? que je n'aie pas dû justifier ce que j'avois osé écrire ? Que fais-je dire à Figaro, parlant à l'homme déplacé ? « Que les sottises imprimées « n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne « le cours ». Est-ce donc là une vérité d'une conséquence dangereuse ! Au lieu de ces inquisitions puériles et fatigantes et qui seules donnent de l'importance à ce qui n'en auroit jamais ; si, comme en Angleterre, on étoit assez sage ici pour traiter les sottises avec ce mépris qui les tue ; loin de sortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriroient en germant, et ne se propageroient point. Ce qui multiplie les libelles, est la foiblesse de les craindre : ce qui fait vendre les sottises, est la sottise de les défendre.

Et comment conclut Figaro ? « Que sans la liberté « de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il « n'y a que des petits hommes qui redoutent les « petits écrits ». Sont-ce là des hardiesses coupables, ou bien des aiguillons de gloire ? des moralités insidieuses, ou des maximes réfléchies, aussi justes qu'encourageantes ?

Supposez-les le fruit des souvenirs. Lorsque satisfait du présent, l'auteur veille pour l'avenir, dans la critique du passé, qui peut avoir droit

de s'en plaindre ? et si, ne désignant ni temps, ni lieu, ni personne, il ouvre la voie au théâtre, à des réformes desirables; n'est-ce pas aller à son but ?

La Folie Journée explique donc comment dans un temps prospère, sous un roi juste, et des ministres modérés, l'écrivain peut tonner sur les oppresseurs, sans craindre de blesser personne. C'est pendant le règne d'un bon prince qu'on écrit sans danger l'histoire des méchants rois : et plus le gouvernement est sage, est éclairé, moins la liberté de dire est en presse : chacun y faisant son devoir, on n'y craint pas les allusions : nul homme en place ne redoutant ce qu'il est forcé d'estimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même littérature, qui fait notre gloire au dehors, et nous y donne une sorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous ? Chaque peuple tient à son culte, et chérit son gouvernement. Nous ne sommes pas restés plus braves que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-dessus d'eux. Notre littérature seule, estimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue française, et nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée qui justifie, en l'honorant, la protection que le Gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le seul avantage qui lui manque ; c'est alors qu'on peut voir dans nos académies l'homme de la cour siéger avec les gens de lettres ; les talents personnels, et la considération héritée, se disputer ce noble objet, et les archives académiques se remplir presque également de papiers et de parchemins.

Revenons à la Folle Journée.

Un monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop, me disoit un soir au spectacle: expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre pièce, on trouve autant de phrases négligées qui ne sont pas de votre style? — De mon style, monsieur! Si par malheur j'en avois un, je m'efforcerois de l'oublier quand je fais une comédie: ne connoissant rien d'insipide au théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur, quel qu'il soit.

Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages, et les mets en situation. — Songe à toi, Figaro, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vite, Chérubin; c'est le Comte que vous touchez. — Ah! Comtesse quelle imprudence avec un époux si violent? Ce qu'ils diront, je n'en sais rien; c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnoîtrai Bazile, lequel n'a pas l'esprit de Figaro, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la sensibilité de la Comtesse, qui n'a pas la gaïté de Suzanne, qui n'a pas l'espièglerie du page, et sur-tout aucun d'eux, la sublimité de Brid'oison: chacun y parle son langage: eh! que le Dieu du naturel les préserve d'en parler d'autre! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, et non à rechercher si j'ai dû leur prêter mon style.

Quelques malvaillants ont voulu jeter de la défaveur sur cette phrase de Figaro: « Sommes-nous
« des soldats qui tuent et se font tuer pour des in-
« térêts qu'ils ignorent? je veux savoir, moi, pour-
« quoi je me fâche »! A travers le nuage d'une con-
ception indigeste ils ont feint d'apercevoir « que
« je répands une lumière décourageante sur l'état

« pénible du soldat : et il y a des choses qu'il ne « faut jamais dire ». Voilà dans toute sa force l'argument de la méchanceté ; reste à en prouver la bêtise.

Si, comparant la dureté du service à la modicité de la paye, ou discutant tel autre inconvénient de la guerre, et comptant la gloire pour rien, je versois de la défaveur sur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderoit justement compte d'un mot indiscretement échappé. Mais, du soldat au colonel, au général exclusivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les secrets du cabinet, pour lesquels il fait la campagne ? C'est de cela seul qu'il s'agit dans la phrase de Figaro. Que ce fou-là se montre, s'il existe ; nous l'enverrons étudier sous le philosophe Babouc, lequel éclaircit disertement ce point de discipline militaire.

En raisonnant sur l'usage que l'homme fait de sa liberté dans les occasions difficiles, Figaro pouvoit également opposer à sa situation tout état qui exige une obéissance implicite ; et le cénobite zélé, dont le devoir est de tout croire sans jamais rien examiner ; comme le guerrier valeureux, dont la gloire est de tout affronter sur des ordres non motivés, *de tuer et se faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de Figaro ne dit donc rien, sinon qu'un homme libre de ses actions doit agir sur d'autres principes que ceux dont le devoir est d'obéir aveuglément.

Qu'auroit-ce été, bon Dieu ! si j'avois fait usage d'un mot qu'on attribue au grand Condé, et que j'entends louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraisonnent sur ma phrase. A les croire, le grand Condé montra la plus noble présence d'esprit, lors qu'arrétant Louis XIV prêt à pousser son cheval

dans le Rhin, il dit à ce monarque: « Sire, avez-vous besoin du bâton de maréchal? »

Heureusement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande sottise. C'eût été dire au roi devant toute son armée: vous moquez-vous donc, sire, de vous exposer dans un fleuve? pour courir de pareils dangers, il faut avoir besoin d'avancement ou de fortune.

Ainsi l'homme le plus vaillant, le plus grand général du siècle auroit compté pour rien l'honneur, le patriotisme et la gloire! un misérable calcul d'intérêt eût été, selon lui, le seul principe de la bravoure! il eût dit là un affreux mot! et si j'en avois pris le sens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterois le reproche qu'on fait gratuitement au mieu.

Laissons donc les cerveaux fameux louer ou blâmer au hasard, sans se rendre compte de rien; s'extasier sur une sottise, qui n'a pu jamais être dite, et proscrire un mot juste et simple, qui ne montre que du bon sens.

Un autre reproche assez fort, mais dont je n'ai pu me laver, est d'avoir assigné pour retraite à la Comtesse un certain couvent d'Ursulines. Ursulines! a dit un seigneur joignant les mains avec éclat. Ursulines! a dit une dame en se renversant de surprise sur un jeune Anglais de sa loge. Ursulines! ah, milord! si vous entendiez le françois...! Je sens, je sens beaucoup, madame, dit le jeune homme en rougissant. — C'est qu'on n'a jamais mis au théâtre aucune femme aux Ursulines! Abbé, parlez-nous donc! L'abbé (toujours appuyée sur l'Anglais) comment trouvez-vous Ursulines? Fort indécent, répond l'abbé sans cesser de lorgner Suzanne; et tout le beau monde a pété. *Ursulines est fort indécent.* Pauvre auteur! on te croit jugé, quand chacun s'agite

à son affaire. En vain j'essayois d'établir que , dans l'événement de la scene , moins la Comtesse a dessein de se cloître , plus elle doit le feindre et faire croire à son époux que sa retraite est bien choisie : ils ont proscrit mes Ursulines !

Dans le plus fort de la rumeur , moi bon homme ! j'avois été jusqu'à prier une des actrices qui font le charme de ma piece , de demander aux mécontents , à quel autre couvent de filles ils estimoient qu'il fût *décent* que l'on fit entrer la Comtesse ? A moi , cela m'étoit égal ; je l'aurois mise où l'on auroit voulu ; aux Augustines , aux Célestines , aux Clairettes , aux Visitandines , même aux petites Cordelières , tant je tiens peu aux Ursulines ! Mais on agit si durement !

Enfin le bruit croissant toujours ; pour arranger l'affaire avec douceur , j'ai laissé le mot Ursulines à la place où je l'avois mis : chacun alors content de soi , de tout l'esprit qu'il avoit montré , s'est apaisé sur Ursulines , et l'on a parlé d'autre chose.

Je ne suis point comme l'on voit , l'ennemi de mes ennemis. En disant bien du mal de moi ils n'en ont point fait à ma piece ; et s'ils sentoient seulement autant de joie à la déchirer , que j'eus de plaisir à la faire , il n'y auroit personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne rient point ; et ils ne rient point à ma piece , parce qu'on ne rit point à la leur. Je connois plusieurs amateurs , qui sont même beaucoup maigris depuis le succès du Mariage : excusons donc l'effet de leur colere.

A des moralités d'ensemble et de détail , répandues dans les flots d'une inaltérable gaité ; à un dialogue assez vif , dont la facilité nous cache le travail , si l'auteur a joint une intrigue à sement filée , ou l'art se dérobe sous l'art , qui se noue et se dénoue sans cesse , à travers une foule de situations

comiques, de tableaux piquants et variés qui soutiennent, sans la fatiguer, l'attention du public pendant les trois heures et demie que dure le même spectacle ; (essai que nul homme de lettres n'avoit encore osé tenter !) que restoit-il à faire à de pauvres méchants, que tout cela irrite ? attaquer, poursuivre l'auteur par des injures verbales, manuscrites, imprimées ; c'est ce qu'on a fait sans relâche ; ils ont même épuisé jusqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'esprit de tout ce qui influe en France sur le repos d'un citoyen. Heureusement que mon ouvrage est sous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois, le voit, le juge, et l'apprecie. Le laisser jouer tant qu'il fera plaisir, est la seule vengeance que je me sois permise. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels ; le récit d'un mal trop connu touche peu ; mais dans quatre-vingts ans il portera son fruit. Les auteurs de ce temps-là compareront leur sort au nôtre ; et nos enfants sauront à quel prix, on pouvoit amuser leurs peres.

Allons au fait ; ce n'est pas tout cela qui blesse. Le vrai motif qui se cache, et qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, est renfermé dans ce quatrain.

Pourquoi ce Figaro, qu'on va tant écouter,

Est-il avec fureur déchiré par les sots ?

« Recevoir, prendre, et demander ;

« Voilà le secret en trois mots. »

En effet, Figaro parlant du métier de courtisan, le définit dans ces termes sévères. Je ne puis le nier, je l'ai dit : mais, reviendrai-je sur ce point ? Si c'est un mal, le remede seroit pire : il faudroit poser méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer, re-

venir à montrer qu'il n'y a point de synonyme en français, entre *l'homme de la cour*, *l'homme de cour*, et *le courtisan par métier*.

Il faudroit répéter qu'*homme de la cour* peint seulement un noble état; qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la noblesse et l'éclat que son rang lui impose: que si cet *homme de la cour* aime le bien par goût, sans intérêt; si, loin de jamais nuire à personne, il se fait estimer de ses maîtres, aimer de ses égaux, et respecter des autres; alors cette acception recoit un nouveau lustre, et j'en connois plus d'un que je nommerois avec plaisir, s'il en étoit question.

Il faudroit montrer qu'*homme de cour*, en bon français, est moins l'énoncé d'un état, que le résumé d'un caractère adroit, liant, mais réservé; pressant la main de tout le monde en glissant chemin à travers; menant finement son intrigue avec l'air de toujours servir; ne se faisant point d'ennemis, mais donnant près d'un fossé, dans l'occasion, de l'épaule au meilleur ami: pour assurer sa chute et le remplacer sur la crête; laissant à part tout préjugé qui pourroit ralentir sa marche; souriant à ce qui lui déplaît, et critiquant ce qu'il approuve, selon les hommes qui l'écoutent: dans les liaisons utiles de sa femme, ou de sa maîtresse ne voyant que ce qu'il doit voir; enfin...

Prenant tout, pour le faire court,
En véritable *homme de cour*.

LA FONTAINE.

Cette acception n'est pas aussi défavorable que celle du *courtisan par métier*, et c'est l'homme dont parle Figaro.

Mais quand j'éten brois la définition de ce dernier;

quand, parcourant tous les possibles, je le montrerois avec son maintien équivoque, haut et bas à la fois, rampant avec orgueil; ayant toutes les prétentions sans en justifier une; se donnant l'air du *protégement* pour se faire chef de parti; dénigrant tous les concurrents qui balanceroient son crédit; faisant un métier lucratif de ce qui ne devoit qu'honorer; vendant ses maîtresses à son maître, lui faisant payer ses plaisirs, etc. etc. et quatre pages d'etc. il faudroit toujours revenir au distique de Figaro. *Recevoir, prendre et demander; voilà le secret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connois point; il y en eut, dit-on, sous Henri III. sous d'autres rois encore, mais c'est l'affaire de l'historien; et quant à moi, je suis d'avis que les vicieux du siècle en sont comme les saints; qu'il faut cent ans pour les canoniser. Mais puis que j'ai promis la critique de ma pièce, il faut enfin que je la donne.

En général son grand défaut est « que je ne l'ai point faite en observant le monde; qu'elle ne peint rien de ce qui existe, et ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit; que ses mœurs basses et corrompues n'ont pas même le mérite d'être vraies. » Et c'est ce qu'on lisoit dernièrement dans un beau discours imprimé, composé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique et torse avec laquelle un sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du stilet au flanc, je suis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressembloit beaucoup à ma pièce: que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi; mais que pour la génération présente, elle ne lui ressemble aucunement; que je n'ai jamais rencontré

ni mari suborneur, ni seigneur libertin, ni courtisan avide, ni juge ignorant ou passionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur bassement jaloux; et que si des âmes pures, qui ne s'y reconnoissent point du tout, s'irritent contre ma piece et la déchirent sans relâche, c'est uniquement par respect pour leurs grands-peres, et sensibilité pour leurs petits-enfants. J'espere, après cette déclaration, qu'on me laissera bien tranquille:
ET J'AI FINI.

ACTEURS.

LE COMTE ALMAVIVA, grand corrégidor d'Andalousie.

LA COMTESSE, sa femme.

FIGARO, valet de chambre du Comte et concierge du château.

SUZANNE, première camariste de la Comtesse, et fiancée de Figaro.

MARCELINE, femme de charge.

ANTONIO, jardinier du château, oncle de Suzanne et père de Fanchette.

FANCHETTE, fille d'Antonio.

CHERUBIN, premier page du Comte.

BARTHOLO, médecin de Séville.

BAZILE, maître de clavecin de la Comtesse.

DON GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siège.

DOUBLE-MAIN, greffier, secrétaire de don Gusman.

UN HUISSIER-AUDIENCIER.

GRIFE-SOLEIL, jeune patoureau.

UNE JEUNE BERGERE.

PEDRILLE, piqueur du Comte.

TROUPE DE VALETS,

TROUPE DE PAYSANNES. } personnages muets.

TROUPE DE PAYSANS, }

La scène est au château d'Agua-Frescas,
à trois lieues de Séville.

CARACTERES ET HABILLEMENTS DE LA PIECE.

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très noblement, mais avec grace et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manieres. Dans les mœurs de ce temps-là, les grands traitoient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre, que le personnage est toujours sacrifié. Mais joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la piece.

Son vêtement des premier et second actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol. Du troisieme acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colere très moderee; rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractere aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la piece, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Saint-Val cadette.

Son vêtement des premier, second et quatrieme actes, est une lévite commode, et nul ornement sur la tête: elle est chez elle, et censée incommodée. Au cinquieme acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyoit autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, surtout s'il y mettoit la moindre charge, il avilliroit un rôle que le premier comique du théâtre, M. Prévile, a jugé devoir honorer le talent de tout

comédien qui sauroit en saisir les nuances multipliées, et pourroit s'élever à son entière conception. Son vêtement comme dans le Barbier de Séville.

SUZANNE, jeune personne adroite, spirituelle et riuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices. Son joli caractère est dessiné dans la préface ; et c'est là que l'actrice qui n'a point vu mademoiselle Contat, doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque appelée depuis par nos marchandes, à *la Suzanne*. Dans la fête du quatrième acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et lui orne ment sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée à la hauteur très morale qui suit la reconnaissance au troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duegnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés ; de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière ; un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des gances et

des boutons d'argent , la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué comme il l'a été que par une jeune et très jolie femme ; nous n'avons point à nos théâtres de très jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse , ailleurs un charmant poisson ; un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élançe à la puberté , mais sans projet , sans connoissances , et tout entier à chaque événement ; enfin il est ce que toute mere , au fond du cœur , voudroit peut-être que fût son fils , quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement aux premier et second actes est celui d'un page de cour espagnol , blanc et brodé d'argent ; le léger manteau bleu sur l'épaule , et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte , il a le corset , la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amenent. Au cinquième acte , un habit uniforme d'officier , une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans le Barbier de Séville ; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans le Barbier de Séville ; il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grace de plus , qui doit être à peine sentie ; et l'acteur se tromperoit lourdement et joueroit à contre-sens , s'il y cherchoit le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère ; et moins l'acteur le chargera , plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutanne; une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au cou, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou **ALGUAZIL.** Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIFE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

PEDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une rescille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS. Les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

LE
MARIAGE DE FIGARO,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre à demi meublée ; un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro , avec une toise , mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête , devant une glace , le petit bouquet de fleur d'orange appelé chapeau de la mariée.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.
DIX-NEUF pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

FIGARO lui prend les mains.

Sans comparaison, ma charmante. Oh ! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin de noces, à l'œil amoureux d'un époux...!

SUZANNE se retire.

Que mesures-tu donc là , mon fils ?

FIGARO.

Je regarde , ma petite Suzanne , si ce beau lit que Monseigneur nous donne aura bonne grace ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre ?

FIGARO.

Il nous la cede.

SUZANNE.

Et moi , je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi ?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore ?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire.

FIGARO.

Oh ! quand elles sont sûres de nous !

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison seroit accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur , ou non ?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode , et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit , si Madame est incommodée , elle sonnera de son côté ; zeste , en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque

chose ? il n'a qu'à tinter du sien ; crac , en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien ! Mais quand on aura *tinté* le matin pour te donner quelque bonne et longue commission , zeste , en deux pas il est à ma porte ; et crac , en trois sauts...

FIGARO.

Qu'entendez-vous , par ces paroles ?

SUZANNE.

Il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh ! qu'est-ce qu'il y a , bon Dieu ?

SUZANNE.

Il y a , mon ami , que , las de courtiser les beautés des environs , monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château , mais non pas chez sa femme ; c'est sur la tienne , entends-tu , qu'il a jeté ses vues , auxquelles il espere que ce logement ne nuira pas : et c'est ce que le loyal Bazile , honnête agent de ses plaisirs , et mon noble maître à chanter , me répète chaque jour , en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile ! ô mon mignon ! si jamais volée de bois vert , appliquée sur une échine , a dûment redressé la moelle épiniere à quelqu'un...

SUZANNE.

Tu croyois , bon garçon , que cette dot qu'on me donne étoit pour les beaux yeux de ton mérite ?

FIGARO.

J'avois assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes !

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart - d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il étoit triste!

FIGARO.

Je le sais tellement que si monsieur le Comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Hé bien ! s'il l'a détruit, il s'en repent : et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, se frottant la tête.

Ma tête s'amollit de surprise ; et mon front fertilisé...

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas !

FIGARO.

Quel danger ?

SUZANNE, riant.

S'il y venoit un petit bouton ; des gens superstitieux...

FIGARO.

Tu ris, friponne ! Ah ! s'il y avoit moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d'empêcher son or !

SUZANNE.

De l'intrigue et de l'argent, te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

C'est n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte ?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien ; car d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien plus aisé : mille sots coquins l'ont fait... Mais... (On souue de l'intérieur.)

SUZANNE.

Voilà madame éveillée ; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes nocés.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous ?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro ; rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui ? Je t'en souhaite ! Et qu'en diroit demain mon mari ? (Figaro l'embrasse.)

SUZANNE.

Hé bien ! hé bien !

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, se défrippant.

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir ?

FIGARO, mystérieusement.

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin. (On souue une seconde fois.)

SUZANNE, de loin, les doigts unis sur sa bouche.

Voilà votre baiser, monsieur, je n'ai plus rien à vous.

FIGARO, court après elle.

Oh ! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCENE II.

FIGARO.

La charmante fille ! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices ! mais sage... ! (Il marche vivement en se frottant les mains.) Ah, Monseigneur ! mon cher Monseigneur ! vous vouliez m'en donner... à garder ! Je cherchois aussi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmena à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monsieur le Comte : trois promotions à la fois ; vous, compagnon ministre ; moi, casse-cou politique ; et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche ; et puis fouette courrier ! Pendant que je galoperois d'un côté, vous feriez faire, de l'autre, à ma belle un joli chemin ! Me croissant, m'échinant pour la gloire de votre famille ; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne ! Quelle douce réciprocité ! Mais, Monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même temps, les affaires de votre maître et celles de votre valet ; représenter à la fois le roi et moi dans une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile ! fripon mon cadet ! je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux ; je veux... Non, dissimulons avec eux, pour les enfermer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro ! D'abord, avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement ;

écarter une Marceline, qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présents; donner le change aux petites passions de monsieur le Comte; étriller rondement monsieur du Bazile et...

SCENE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO s'interrompt.

... Hé é é é, voilà le gros docteur; la fête sera complète. Eh, bonjour, cher docteur de mon cœur! Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château?

BARTHOLO, avec dédain.

Ah! mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO.

C-la seroit bien généreux!

BARTHOLO.

Certainement, et par trop sot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule!

BARTHOLO, en colere.

Bavard enragé! laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur? Les gens de votre état sont bien durs! Pas plus de pitié des pauvres animaux... en vérité... que si c'étoit des hommes! Adieu, Marceline: avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. (Il sort.)

SCENE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO le regarde aller.

Ce drôle est toujours le même ! et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent...

MARCELINE, le retourne.

Enfin vous voilà donc, éternel docteur ? toujours si grave et compassé, qu'on pourroit mourir en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère et provoquante ! Hé bien ! qui rend donc ma présence au château si nécessaire ? Monsieur le Comte a-t-il eu quelque accident ?

MARCELINE.

Non, docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse Comtesse, est-elle incommodée, Dieu merci ?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi ?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO, avec joie.

Ah, le digne époux qui me venge !

MARCELINE.

On ne sait comment définir le Comte ; il est jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité ; cela va sans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble en faveur de cette union...

BARTHOLO.

Que son Excellence a rendue nécessaire ?

MARCELINE.

Pas tout-à-fait ; mais dont son Excellence voudroit égayer en secret l'événement avec l'épousée...

BARTHOLO.

De monsieur Figaro ? C'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraud loge ici ? C'est une caverne ! Et qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi depuis si long-temps.

BARTHOLO.

Je me serois débarrassé vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière ?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel ! que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix ? Ne le devez-vous pas ? Où est le souvenir de vos engagements ? qu'est devenu celui de notre petit Emmanuel , ce fruit d'un amour oublié , qui devoit nous conduire à des noces ?

BARTHOLO , ôtant son chapeau.

Est-ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville ? et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE.

Hé bien ! n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser , aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah ! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes... ?

MARCELINE.

Eh ! qui pourroit-ce être , docteur , sinon le beau , le gai , l'aimable Figaro ?

BARTHOLO.

Ce fripon-là ?

MARCELINE.

Jamais fâché , toujours en belle humeur : donnant le présent à la joie , et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé ; semillant , généreux ! généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur. Charmant enfin ; mais c'est le plus grand monstre !

BARTHOLO.

Et sa Suzanne ?

MARCELINE.

Elle ne l'auroit pas , la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage ?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés ; et si je ne craignois d'éventer un petit secret des femmes...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE.

Ah ! vous savez que je n'en ai pas pour vous ! Mon sexe est ardent , mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux , sage si tu veux ; mais sois considérée , il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée , que toute femme en sent l'importance , effrayons d'abord Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela menera-t-il ?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet , elle continuera de refuser le Comte , lequel , pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage : alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu ! c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, vite.

Et qui croit ajouter à ses plaisirs , en trompant mes espérances.

BARTHOLO, vite.

Et qui m'a volé , dans le temps , cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah ! quelle volupté...!

BARTHOLO.

De punir un scélérat...

MARCELINE.

De l'épouser, docteur, de l'épouser !

SCENE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.

L'épouser ! l'épouser ! qui donc ? mon Figaro ?

MARCELINE, aigrement.

Pourquoi non ? Vous l'épousez bien !

BARTHOLO, riant.

Le bon argument de femme en colere ! Nous parlions , belle Suzon , du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter Monseigneur , dont on ne parle pas.

SUZANNE, une révérence.

Votre servante , madame ; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, une révérence.

Bien la vôtre , madame ; ou donc est l'amertume ?

N'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens ?

SUZANNE.

Qu'il procure ?

MARCELINE.

Oui, madame.

SUZANNE.

Heureusement la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE.

Oh ! cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout ! Innocente comme un vieux juge !

BARTHOLO, attirant Marceline.

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, une révérence.

L'accordée secrète de Mousseigneur.

SUZANNE, une révérence.

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, une révérence.

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, madame ?

SUZANNE, une révérence.

A cet égard, madame n'a rien à désirer.

MARCELINE, une révérence.

C'est une si jolie personne, que madame !

SUZANNE, une révérence.

Eh mais ! assez pour désoler madame.

MARCELINE, une révérence.

Sur-tout bien respectable !

SUZANNE, une révérence.

C'est aux duegnes à l'être.

MARCELINE, outrée.

Aux duegnes ! aux duegnes !

BARTHOLO, l'arrêtant.

Marceline !

MARCELINE.

Allons, docteur : car je n'y tiendrois pas. Bonjour, madame. (Une révérence.)

SCENE VI.

SUZANNE.

Allez, madame ! allez, pedante ! je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages. — Voyez cette vieille sibylle ! parcequ'elle a fait quelques études et tourmente la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château ! (Elle jette la robe qu'elle tient, sur une chaise.) Je ne sais plus ce que je venois prendre.

SCENE VII.

SUZANNE, CHERUBIN.

CHÉRUBIN, accourant.

Ah, Suzon ! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas ! tu te maries, et moi, je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de Monseigneur ?

CHÉRUBIN, piteusement.

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE le contrefait.

Chérubin, quelque sottise !

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisois répéter son petit rôle d'innocente, pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur, en me voyant ! « Sortez, m'a-t-il dit, « petit... » Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : « Sortez ; et demain vous « ne coucherez pas au château ». Si Madame, si ma belle maraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait, Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir ! moi ? C'est mon tour ! Ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret ?

CHÉRUBIN.

Ah, Suzon ! qu'elle est noble et belle ! mais qu'elle est imposante !

SUZANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que j'en n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse ! à tous moments la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah, Suzon ! je donnerois... Qu'est-ce que tu tiens donc là ?

SUZANNE, raillant.

Hélas ! l'heureux bonnet et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle maraine...

CHÉRUBIN, vivement.

Son ruban de nuit ! Donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, le retirant.

Eh, que non pas. — Son cœur ! Comme il est familier donc ! Si ce n'étoit pas un morveux sans conséquence... (Chérubin arrache le ruban.) Ah, le ruban !

CHÉRUBIN tourne autour du grand fauteuil.

Tu diras qu'il est égaré, gâté ; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE tourne après lui.

Oh ! dans trois ou quatre ans , je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien... ! Rendez-vous le ruban ? (Elle veut le reprendre.)

CHÉRUBIN tire une romance de sa poche.

Laisse , ah ! laisse-le-moi , Suzon : je te donnerai ma romance , et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes moments , le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE arrache la romance.

Amuser votre cœur, petit scélérat ! Vous croyez parler à votre Fanchette. On vous surprend chez elle , et vous soupirez pour Madame ; et vous m'en contez , à moi , par-dessus le marché !

CHÉRUBIN exalté.

Cela est vrai , d'honneur ! Je ne sais plus ce que je suis ; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime* , est devenu pour moi si pressant , que je le dis tout seul , en courant dans le parc , à ta maîtresse , à toi , aux arbres , aux nuages , au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline...

SUZANNE , riant.

Ha ha , ha , ha !

CHÉRUBIN.

Pourquoi non ? elle est femme ! elle est fille ! Une fille ! une femme ! ah , que ces noms sont doux ! qu'ils sont intéressants !

SUZANNE.

Il devient fou !

CHÉRUBIN.

Fanchette est douce ; elle m'écoute , au moins ; tu ne l'es pas , toi !

SUZANNE.

C'est bien dommage ! Ecoutez donc monsieur !
(Elle veut arracher le ruban.)

CHÉRUBIN tourne en fuyant.

Ah ! oïche ! On ne l'aura , vois-tu , qu'avec ma vie. Mais si tu n'es pas contente du prix , j'y joindrai mille baisers. (Il lui donne chasse à son tour.)

SUZANNE tourne en fuyant.

Mille soufflets , si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse ; et , loin de supplier pour vous , je dirai moi-même à Monseigneur : C'est bien fait , Monseigneur ; chassez-nous ce petit voleur ; renvoyez à ses parents un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer Madame , et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN voit le Comte entrer ; il se jette avec effroi
derrière le fauteuil.

Je suis perdu !

SUZANNE.

Quelle frayeur ?

SCENE VIII.

LE COMTE, SUZANNE; CHERUBIN, caché.

SUZANNE aperçoit le Comte.

Ah...! (Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.)

LE COMTE s'avance.

Tu es émue, Suzon! Tu parlois seule, et ton petit cœur paroît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, troublée.

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvoit avec moi..

LE COMTE.

Je serois désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues, écoute. (Il s'assied dans le fauteuil.)

SUZANNE, vivement.

Je n'écoute rien.

LE COMTE lui prend la main.

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmene avec moi Figaro: je lui donne un excellent poste; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE.

Ah, si j'osois parler!

LE COMTE la rapproche de lui.

Parle, parle, ma chère; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, effrayée.

Je n'en veux point, Monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, en colere.

Je ne sais plus ce que je disois.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Hé bien! lorsque Monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour: lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur...

LE COMTE gaîment.

Qui faisoit bien de la peine aux filles! Ah, Suzette! ce droit charmant! si tu venois en jaser sur la brune au jardin, je mettrois un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE parle en dehors.

Il n'est pas chez lui, Monseigneur.

LE COMTE se leve.

Quelle est cette voix?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, troublée.

Que je vous laisse ici?

BAZILE crie en dehors.

Monseigneur étoit chez Madame, il en est sorti: je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher! Ah! derrière ce fauteuil... assez mal; mais renvoie-le bien vite.

(Suzanne lui barre le chemin ; il la pousse doucement ; elle recule , et se met ainsi entre lui et le petit page ; mais pendant que le Comte s'abaisse et prend sa place , Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil à genoux , et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportoit , en couvre le page , et se met devant le fauteuil.)

SCENE IX.

LE COMTE ; CHERUBIN , cachés ; SUZANNE ,
BAZILE.

BAZILE.

N'auriez-vous pas vu Mousseigneur , mademoiselle ?

SUZANNE , brusquement.

Hé pourquoi l'aurois-je vu ? Laissez-moi.

BAZILE s'approche.

Si vous étiez plus raisonnable , il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous.

LE COMTE , à part.

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Desirer du bien à une femme , est-ce vouloir du mal à son mari ?

SUZANNE.

Non , dans vos affreux principes , agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre ? Grâce à la douce cérémonie , ce

qu'on vous defendoit hier, on vous le prescira demain.

SUZANNE.

Indigne!

BAZILE.

De toutes les choses serieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avois pensé...

SUZANNE, outrée.

Des horreurs ! Qui vous permet d'entrer ici ?

BAZILE.

La la, mauvaise ! Dieu vous apaise ! Il n'en sera que ce que vous voudrez : mais ne croyez pas non plus que je regarde monsieur Figaro comme l'obstacle qui nuit à Monseigneur ; et sans le petit page...

SUZANNE, timidement.

Don Chérubin ?

BAZILE la contrefait.

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui ce matin encore rôdoit ici pour y entrer, quand je vous ai quittée : dites que cela n'est pas vrai ?

SUZANNE.

Quelle imposture ! Allez - vous - en , méchant homme !

BAZILE.

On est un méchant homme, parcequ'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystere ?

SUZANNE, en colere.

Ah ! oui, pour moi... !

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour Madame ! En effet, quand il sert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux... ! Mais, peste ! qu'il ne s'y joue pas : Monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, outrée.

Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrâce de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parceque tout le monde en parle.

LE COMTE se leve.

Comment, tout le monde en parle!

SUZANNE.

Ah, ciel!

BAZILE.

Ah, ah!

LE COMTE.

Courez, Bazile; et qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah! que je suis fâché d'être entré!

SUZANNE, troublée.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE, à Bazile.

Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE le repousse vivement.

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chere. Il n'y a plus le moindre danger!

BAZILE.

Moi, je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez; je n'en usois ainsi que pour pénétrer ses sentiments; car au fond...

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parents.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, outrée.

Où Monseigneur avoit sans doute affaire aussi!

LE COMTE, gaîment.

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, gaîment.

Mais non; j'allois chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est long-temps à m'ouvrir; ta cousine a l'air empêtré, je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j'examine. Il y avoit derriere la porte une espece de rideau, de porte-manteau, de je ne sais pas quoi, qui couvroit des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau (pour imiter le geste, il leve la robe du fauteuil), et je vois... (Il aperçoit le page.) Ah...!

BAZILE.

Ah, ah!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut bien l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, à Suzanne.

A merveille, mademoiselle: à peine fiancée, vous faites de ces apprêts? C'étoit pour recevoir mon page que vous desiriez d'être seule? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite; il vous

manquoit de vous adresser sans respect point votre maraine, à sa première camariste, à la femme de votre ami ! Mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie : étoit-il avec vous, Bazile ?

SUZANNE, outrée.

Il n'y a tromperie, ni victime, il étoit là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, emporté.

Puisse-tu mentir en le disant ! Son plus cruel ennemi n'oseroit lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me prioit d'engager Madame à vous demander sa grace. Votre arrivée l'a si fort trouble, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, en colère.

Ruse d'enfer ! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas ! Monseigneur, j'étois tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie ! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, plus outré.

C'est donc une couleuvre, que ce petit... serpent-là ! Il nous écoutoit !

CHÉRUBIN.

Au contraire, Monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie ! (A Suzanne.) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds.

Il resteroit là devant toute la terre!

SCENE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, CHERUBIN, SUZANNE, FIGARO, FANCHEITE, BAZILE, BEAUCOUP DE VALETS, PAYSANNES, PAYSANS VÊTUS DE BLANC.

FIGARO, tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la Comtesse.

Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, monsieur le Comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n'est pas déraisonnable...

LE COMTE, embarrassé.

Il faudroit qu'elle le fût beaucoup...

FIGARO, bas, à Suzanne.

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, bas, à Figaro.

Qui ne meneront à rien.

FIGARO, bas.

Va toujours.

LE COMTE, à Figaro.

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux, touches de l'abolition

d'un certain droit fâcheux que votre amour pour madame...

LE COMTE.

Hé bien ! ce droit n'existe plus ; que veux-tu dire ?

FIGARO , malignement.

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate ; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui , que je desire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE , plus embarrassé.

Tu te moques , ami ! L'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins ; mais en exiger le premier , le plus doux emploi , comme une servile redevance , ah ! c'est la tyrannie d'un Vandale , et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO , tenant Suzanne par la main.

Permettez donc que cette jeune créature , de qui votre sagesse a préservé l'honneur , reçoive de votre main publiquement la toque virginale , ornée de plumes et de rubans blancs , symbole de la pureté de vos intentions. — Adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages , et qu'un quatrain chanté en chœur rappelle à jamais le souvenir...

LE COMTE , embarrassé.

Si je ne savois pas qu'amoureux , poète , et musicien , sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO.

Joignez-vous à moi , mes amis.

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur ! Monseigneur !

SUZANNE, au Comte.

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien ?

LE COMTE, à part.

La perfide !

FIGARO.

Regardez-la donc, Monseigneur ; jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse là ma figure, et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, à part.

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le Comte ; et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, madame ; et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat !

LE COMTE, à part.

Je suis pris. (Haut.) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remît à tantôt. (À part.) Faisons vite chercher Marceline.

FIGARO, à Chérubin.

Hé bien ! espiegle, vous n'applaudissez pas ?

SUZANNE.

Il est au désespoir ; Monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, je demande sa grace.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas ! il est si jeune !

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, tremblant.

Pardonner généreusement n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeoit tous.

SUZANNE.

Si Monseigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce seroit sûrement le premier qu'il voudroit racheter en secret.

LE COMTE, embarrassé.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi le racheter ?

CHÉRUBIN, au Comte.

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, Monseigneur ; mais jamais la moindre indiscretion dans mes paroles...

LE COMTE, embarrassé.

Hé bien ! c'est assez...

FIGARO.

Qu'entend-il ?

LE COMTE, vivement.

C'est assez, c'est assez : tout le monde exige son pardon, je l'accorde, et j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat !

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ pour rejoindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah ! Monseigneur, demain.

LE COMTE insiste.

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre maraine, et demandez sa protection. (Chérubin met un genou en terre devant la Comtesse, et ne peut parler.)

LA COMTESSE, émue.

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle ; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave, nous prendrons part à vos succès. (Chérubin se relève, et retourne à sa place.)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, madame

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse ! Il est allié de mes parents ; et de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, à part.

Je vois que Bazile avoit raison. (Haut.) Jeune homme, embrassez Suzanne... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, Monseigneur ? Il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine ! (Il

l'embrasse.) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant : dame ! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes ; plus d'échaudés, de goûtés à la crème ; plus de main-chaude, de colin-maillard. De bons soldats, morbleu ! basanés, mal vêtus ; un grand fusil bien lourd ; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire ; et ne va pas broncher en chemin ; à moins qu'un bon coup de feu...

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur !

LA COMTESSE.

Quel pronostic !

LE COMTE.

Où donc est Marceline ? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres !

FANCHETTE.

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra ?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plût jamais...

FANCHETTE.

Monsieur le docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE, vivement.

Le docteur est ici ?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparée...

LE COMTE, à part.

Il ne pouvoit venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avoit l'air bien échauffé ; elle parloit tout

haut en marchant, puis elle s'arrêtoit et faisoit comme ça, de grands bras... et monsieur le docteur lui faisoit comme ça, de la main, en l'apaisant : elle paroissoit si courroucée ! Elle nommoit mon cousin Figaro.

LE COMTE lui prend le menton.

Cousin... futur.

FANCHETTE, montrant Chérubin.

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier... ?

LE COMTE, interrompt.

Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce ; elle auroit troublé notre fête.

LE COMTE, à part.

Elle la troublera, je t'en réponds. (Haut.) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, à Figaro.

Tu me rejoindras, mon fils ?

FIGARO, bas, à Suzanne.

Est-il bien enfilé ?

SUZANNE, bas.

Charmant garçon ! (Ils sortent tous.)

SCÈNE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

(Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.)

FIGARO

Ah ça ! vous autres, la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite ; il faut bravement

nous recorder : ne faisons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, malignement.

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, faisant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser.

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien rester !

CHÉRUBIN.

Ah ! si je le voudrais !

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule, arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille ; un temps de galop jusqu'à la ferme ; reviens à pied par les derrières ; Monseigneur te croira parti ; tiens-toi seulement hors de sa vue ; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette, qui ne sait pas son rôle !

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours que vous ne la quittez pas ?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grace une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme ; prenez garde ! Le pere n'est pas satisfait ; la fille a été souffletée ; elle

n'étudie pas avec vous. Chérubin ! Chérubin ! vous lui causerez des chagrins ! *Tant va la cruche à l'eau...!*

FIGARO.

Ah ! voilà notre imbécille, avec ses vieux proverbes ! Hé bien ! pédant, que dit la sagesse des nations ? *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, en s'en allant.

Pas si bête, pourtant, pas si bête !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcôve, une estrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite, celle d'un cabinet à la première coulisse à gauche. Une porte dans le fond va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, SUZANNE, entrent par la porte à droite.

LA COMTESSE se jette dans une bergère.
FERME la porte, Suzanne, et conte-moi tout, dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à Madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon ! il vouloit te séduire ?

SUZANNE.

Oh ! que non. Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante : il vouloit m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit page étoit présent ?

SUZANNE.

C'est-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venoit me prier de vous demander sa grace.

LA COMTESSE.

Et pourquoi ne pas s'adresser à moi-même ? Est-ce que je l'aurois refusé, Suzon ?

SUZANNE.

C'est ce que j'ai dit ; mais ses regrets de partir, et sur-tout de quitter Madame ! « Ah, Suzon ! qu'elle est noble et belle ! mais qu'elle est imposante ! »

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon ? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenois : il s'est jeté dessus...

LA COMTESSE, souriant.

Mon ruban... ? Quelle enfance !

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter ; Madame, c'étoit un lion ; ses yeux brilloient... Tu ne l'auras qu'avec ma vie, disoit-il en forçant sa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE, rêvant.

Hé bien, Suzon ?

SUZANNE.

Eh bien, Madame ! est-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là ? Ma maraine par-ci ; je voudrois bien par l'autre ; et parcequ'il n'oseroit seulement baiser la robe de Madame, il voudroit toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, rêvant.

Laissons... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire ?

SUZANNE.

Que si je ne voulois pas l'entendre, il alloit protéger Marceline.

LA COMTESSE se leve et se promene, en se servant fortement de l'éventail.

Il ne m'aime plus du tout!

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chere! uniquement par orgueil. Ah, je l'ai trop aimé! Je l'ai lassé de mes tendresses et fatigué de mon amour: voilà mon seul tort avec lui; mais je n'entends pas que cet honnête avenu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider: viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE se servant de l'éventail.

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici...!

SUZANNE.

C'est que Madame parle et marche avec action. (Elle va ouvrir la croisée du fond.)

LA COMTESSE, rêvant long-temps.

Sans cette constance à me fuir... Les hommes sont bien coupables!

SUZANNE crie de la fenètre.

Ah! voilà Monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre levriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (Elle s'assied.)
On frappe, Suzon?

SUZANNE court ouvrir en chantant.

Ah, c'est mon Figaro! ah, c'est mon Figaro!

SCENE II.

LA COMTESSE, assise ; FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE.

Mon cher ami ! viens donc. Madame est dans une impatience...!

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne ? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il ? d'une misère. Monsieur le Comte trouve notre jeune femme aimable, il voudroit en faire sa maitresse ; et c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel ?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'écouterie.

SUZANNE.

Tu finiras ?

FIGARO.

Et parceque Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline ; quoi de plus simple encore ? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs ; c'est ce que chacun fait, et ce que nous allons faire nous-mêmes. Hé bien ! voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur ?

FIGARO.

Qui dit cela, madame ?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe ? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, temperons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit ; mais comment ?

FIGARO.

C'est déjà fait, madame ; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi ? La tête vous tourne !

FIGARO.

Oh ! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux...!

FIGARO.

Tant mieux ! Pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang ; c'est ce que les femmes entendent si bien ! Puis les tient-on fâchés tout rouge ; avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit Monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur...

FIGARO.

Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie !

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinoit à se complaire avec la nôtre ! Il est déjà tout dérouté : galopera-t-il celle-ci ? surveillera-t-il celle-là ? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force un lievre, qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste ; il n'aura pas pris de parti contre ; et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUZANNE.

Non ; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire , elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiète bien , ma foi ! Tu feras dire à Monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là ?

FIGARO.

Oh, dame ! écoutez donc ; les gens qui ne veulent rien faire de rien n'avancent rien , et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli !

LA COMTESSE.

Comme son idée : vous consentiriez qu'elle s'y rendit ?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous , le Comte pourra-t-il s'en dédire ?

SUZANNE.

A qui mes habits ?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi. Veut-on me laisser faire ?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux , trois , quatre à la fois ; bien embrouillées , qui se croisent. J'étois né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un métier si difficile !

FIGARO.

Recevoir, prendre, et demander ; voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance , qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disois donc ?

FIGARO.

Que pendant l'absence de Monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin : coiffez-le , habillez-le ; je le renferme et l'endoctrine ; et puis dansez , Monseigneur. (Il sort)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, assise ; SUZANNE.

LA COMTESSE, tenant sa boîte à mouches.

Mon Dieu, Suzon, comme je suis faite...! Ce jeune homme qui va venir...!

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe ?

LA COMTESSE rêve devant sa petite glace.

Moi...? tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (Elle la met sur la Comtesse.)

LA COMTESSE.

Mais c'est qu'en vérité, mes cheveux sont dans un désordre...

SUZANNE, riant.

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, Madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, revenant à elle.

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle ?

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, assise ; CHERUBIN, l'air honteux ;
SUZANNE.

SUZANNE.

Entrez, monsieur l'officier ; on est visible.

CHÉRUBIN avance en tremblant.

Ah ! que ce nom m'afflige, Madame ! Il m'ap-

prend qu'il faut quitter des lieux... une maraine si... bonne...!

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN, avec un soupir.

Ah! oui.

SUZANNE le contrefait.

Ah! oui. Le bon jeune homme, avec ses longues paupières hypocrites! Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame.

LA COMTESSE la déplie.

De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable! En a-t-il un pied sur les joues!

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir...?

SUZANNE lui met le poing sous le nez.

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

Là... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

Oh! madame, je suis si tremblant...!

SUZANNE, en riant.

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que madame le veut, modeste auteur! Je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare. (La Comtesse assise tient le papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appelée la Conversation espagnole.)

ROMANCE.

Air : Marlborough s'en va-t-en guerre.

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
 J'errois de plaine en plaine,
 Au gré du destrier.

DEUXIEME COUPLET.

Au gré du destrier ;
 Sans varlet , n'écuyer ;
 (1) Là , près d'une fontaine ,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
 Songeant à ma maraine ,
 Sentois mes pleurs couler.

TROISIEME COUPLET.

Sentois mes pleurs couler,
 Prêt à me desoler ;
 Je gravois sur un frêne ,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
 Sa lettre sans la mienne ;
 Le roi vint à passer.

QUATRIEME COUPLET.

Le roi vint à passer ;
 Ses barons, son clergier.
 Beau page, dit la reine,

(1) Au spectacle, on a commence la romance à ce vers, en disant : Aupres d'une fontaine, etc.

(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 Qui vous met à la gêne?
 Qui vous fait tant plover?

CINQUIEME COUPLET.

Qui vous fait tant plover?
 Nous faut le déclarer.
 Madame et souveraine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 J'avois une maraine
 Que toujours adorai (1).

SIXIEME COUPLET.

Que toujours adorai ;
 Je sens que j'en mourrai.
 Beau page, dit la reine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 N'est-il qu'une maraine?
 Je vous en servirai.

SEPTIEME COUPLET.

Je vous en servirai ;
 Mon page vous ferai ;
 Puis à ma jeune Hélene,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 Fille d'un capitaine,
 Un jour vous marirai.

HUITIEME COUPLET.

Un jour vous marirai. —
 Nenni, n'en faut parler.
 Je veux, traînant ma chaîne,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)

(1) Ici, la Comtesse arrête le page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au théâtre.

Mourir de cette peine,
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté... du sentiment même.

SUZANNE va poser la guitare sur un fauteuil.

Oh! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui... Ah ça, monsieur l'officier, vous a-t-on dit que pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement.

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE se mesure avec lui.

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau.
(Elle le détache.)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entroit?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc? Je vais fermer la porte. (Elle court.) Mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.)

SCENE V.

LA COMTESSE, assise; CHERUBIN

LA COMTESSE.

Jusqu'à l'instant du bal, le Comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée...

CHÉRUBIN le lui montre.

Hélas ! madame , le voici ; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déjà ? L'on a craint d'y perdre une minute. (Elle lit.) Ils se sont tant pressés , qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. (Elle le lui rend.)

SCENE VI.

LA COMTESSE , CHERUBIN , SUZANNE.

SUZANNE entre avec un grand bonnet.

Le cachet , à quoi ?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déjà ?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disois. Est-ce là ma baigneuse ?

SUZANNE s'assied près de la Comtesse.

Et la plus belle de toutes. (Elle chante avec des épingles dans sa bouche.)

Tournez-vous donc envers ici ,
Jean de Lyra , mon bel ami.

(Chérubin se met à genoux , elle le coiffe.) Madame , il est charmant !

LA COMTESSE.

Arrange son collet , d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE l'arrange.

Là... Mais voyez donc ce morveux , comme il est joli en fille ! J'en suis jalouse , moi ! (Elle lui prend

le menton.) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça ?

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle ! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux... (Elle le retroussé.) Qu'est-ce qu'il a donc au bras ? Un ruban !

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que Madame l'ait vu. Je lui avois dit que je le dirois, déjà. Oh ! si Mousseigneur n'étoit pas venu, j'aurois bien repris le ruban : car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang. (Elle détache le ruban.)

CHÉRUBIN, honteux.

Ce matin, comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon cheval ; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE.

Et sur-tout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette... la courbette... la cornette du cheval... Je n'entends rien à tous ces noms-là. — Ah, qu'il a le bras blanc ! c'est comme une femme ! plus blanc que le mien ! Regardez donc, Madame ? (Elle les compare.)

LA COMTESSE, d'un ton glacé.

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette. (Suzanne lui pousse la tête, en riant ; il tombe sur les deux mains. Elle entre dans le cabinet au Lord du théâtre.)

SCENE VII.

LA COMTESSE , assise ; CHERUBIN , à genoux.

LA COMTESSE reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.

Pour mon ruban, monsieur... comme c'est celui dont la couleur m'agréa le plus... j'étois fort en colère de l'avoir perdu.

SCENE VIII.

LA COMTESSE , assise ; CHERUBIN , à genoux ;
SUZANNE.

SUZANNE , revenant

Et la ligature à son bras ? (Elle remet à la Comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet. (Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du page.)

SCENE IX.

LA COMTESSE , assise ; CHERUBIN , à genoux.

CHÉRUBIN , les yeux baissés

Celui qui m'est ôté m'auroit guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (lui montrant le tiffot.) Cou-
vaut mieux.

CHÉRUBIN, hésitant.

Quand un ruban... a serré la tête... ou touche la
peau d'une personne...

LA COMTESSE, coupant la phrase.

...Etrangere, il devient bon pour les blessures?
J'ignorois cette propriété. Pour l'approuver, je garde
celui-ci, qui vous a serré le bras. A la première
égratignure... de mes femmes, j'en feroi l'essai.

CHÉRUBIN, pénétré.

Vous le gardez, et moi, je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux!

LA COMTESSE, émue.

Il pleure, à présent! C'est ce vilain Figaro, avec
son pronostic!

CHÉRUBIN, exalté.

Ah! je voudrois toucher au terme qu'il m'a pré-
dit! Sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche
oseroit...

LA COMTESSE l'interrompt, et lui coupe les yeux avec
son mouchoir.

Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un
brin de raison dans tout ce que vous dites. (On
frappe à la porte, elle deve le voir.) Qui frappe ainsi
chez moi?

SCENE X.

LE COMTE, en dehors. LA COMTESSE,
CHÉRUBIN.

LE COMTE, en dehors.

Pourquoi donc enfermée ?

LA COMTESSE, troublée, se lève.

C'est mon époux, grands dieux... ! (A Chérubin, qui s'est levé aussi.) Vous, sans manteau, le col et les bras nus ! seul avec moi ! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie... !

LE COMTE, en dehors.

Vous n'ouvrez pas ?

LA COMTESSE.

C'est que... je suis seule.

LE COMTE, en dehors.

Seule ! Avec qui parlez-vous donc ?

LA COMTESSE, cherchant

... Avec vous sans doute.

CHÉRUBIN, à part.

Après les scènes d'hier et de ce matin, il me tue-
roit sur la place ! (Il court au cabinet de toilette, y entre,
et tire la porte sur lui.)

SCENE XI.

LA COMTESSE en ôte la clé, et court ouvrir au
Comte.

Ah, quelle faute ! quelle faute !

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, un peu sévère.

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer !

LA COMTESSE, troublée.

Je... je chiffonnois... oui, je chiffonnois avec Suzanne ; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE l'examine.

Vous avez l'air et le ton bien altérés !

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous assure... nous parlions de vous... elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi... ! Je suis ramené par l'inquiétude ; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur... ? quel billet ?

LE COMTE.

Il faut avouer, madame, que vous ou moi, sommes entourés d'êtres... bien méchants ! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici ; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne ?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde ; je suis très incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le docteur est ici. (Le page fait tomber une chaise dans le cabinet.) Quel bruit entends-tu ?

LA COMTESSE, plus troublée.

Du bruit ?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée !

LA COMTESSE.

Préoccupée ! de quoi ?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE.

Hé... ! qui voulez-vous qu'il y ait, monsieur ?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande ; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais... ! Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle étoit passée chez elle !

LA COMTESSE.

Passée... ou entrée là : je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois ?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste ?

LE COMTE.

Pour votre camariste, je ne sais ; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble, et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, en colère.

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois, en effet, que vous le voulez souvent. Mais voilà bien les soupçons les moins fondés...

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE ; SUZANNE
entre avec des hardes, et pousse la porte du fond.

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (Il parle au cabinet.) — Sortez, Suzon, je vous l'ordonne. (Suzanne s'arrête auprès de l'alcôve dans le fond.)

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, monsieur : vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite ? Elle essayoit des hardes que je lui donne en la mariant ; elle s'est enfuie, quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (Il se tourne vers la porte du cabinet.) Répondez-moi, Suzanne ; êtes-vous dans ce cabinet ? (Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcôve et s'y cache.)

LA COMTESSE, vivement, parlant au cabinet.

Suzon, je vous défends de répondre. (Au Comte.) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie !

LE COMTE s'avance au cabinet.

Oh bien ! puisqu'elle ne parle pas , vêtue ou non , je la verrai.

LA COMTESSE se met au-devant.

Partout ailleurs je ne puis l'empêcher ; mais j'espere aussi que chez moi...

LE COMTE.

Et moi , j'espere savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clé , seroit , je le vois , inutile ; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà ! quelqu'un ?

LA COMTESSE.

Attirer vos gens , et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendroit la fable du château ?

LE COMTE.

Fort bien , madame ! En effet , j'y suffirai : je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut... (Il marche pour sortir , et revient.) Mais , pour que tout reste au même état , voudrez-vous bien m'accompagner , sans scandale et sans bruit , puisqu'il vous déplaît tant... ? Une chose aussi simple , apparemment , ne me sera pas refusée ?

LA COMTESSE , troublée.

Eh ! monsieur , qui songe à vous contrarier ?

LE COMTE.

Ah ! j'oubliois la porte qui va chez vos femmes ; il faut que je la ferme aussi , pour que vous soyez pleinement justifiée. (Il va fermer la porte du fond , et en ôte la clé.)

LA COMTESSE , à part.

O ciel ! étourderie funeste !

LE COMTE , revenant à elle.

Maintenant que cette chambre est close , acceptez mon bras , je vous prie. (Il élève la voix.) Et quant à

la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure... (Le Comte l'emmena et ferme la porte à la clé.)

SCENE XIV.

SUZANNE, CHERUBIN.

SUZANNE sort de l'alcôve, accourt au cabinet et parle à la serrure.

Ouvrez, Chérubin, ouvrez vite, c'est Suzanne : ouvrez et sortez.

CHÉRUBIN sort.

Ah, Suzon ! quelle horrible scene !

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN effrayé.

Eh ! par où sortir ?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue ?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraserait, et nous serions perdues. — Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (Il court y regarder.)

SUZANNE, avec effroi.

Un grand étage ! impossible ! Ah, ma pauvre maîtresse ! Et mon mariage ! ô ciel !

CHÉRUBIN revient.

Elle donne sur la meloniere; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE le retient et s'écrie.

Il va se tuer!

CHÉRUBIN, exalté.

Dans un gouffre allumé, Suzon! oui, je m'y jetterois, plutôt que de lui nuire... Et ce baiser va me porter bonheur. (Il l'embrasse et court sauter par la fenêtre.)

SCENE XV.

SUZANNE, un cri de frayeur.

Ah...! (Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre, et revient.) Il est déjà bien loin. Oh! le petit garnement! aussi leste que joli! Si celui-là manque de femmes... Prenons sa place au plutôt. (En entrant dans le cabinet.) Vous pouvez a présent, monsieur le Comte, rompre la cloison, si cela vous amuse: au diantre qui répond un mot. (Elle s'y enferme.)

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE rentrent dans la chambre.

LE COMTE, une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites. Encore une fois, voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Oh! monsieur, quelle horrible humeur peut alté-

rer ainsi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominoit au point de vous inspirer ces fa-reurs, malgré leur déraison, je les excuserois; j'ou-blierois peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte; ou je vais à l'instant...

LA COMTESSE, au-devant.

Arrêtez, monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je ver-rai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, effrayée.

Hé bien! monsieur, vous le verrez. Écoutez-moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, timidement.

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter... Nous disposions que plaisanterie... bien innocente, en verité, pour ce soir... et je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE vite.

L'un que l'autre? C'est un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, monsieur.

LE COMTE.

Hé! qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osé-je le nommer!

LE COMTE, furieux.

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE.

Chérubin! L'insolent! Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, joignant les mains.

Ah! monsieur, gardez de penser...

LE COMTE, frappant du pied.

Je trouverai par-tout ce maudit page! (Haut.)
Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant.
Vous n'auriez pas été si émue en le congédiant ce
matin; il seroit parti quand je l'ai ordonné; vous
n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte
de Suzanne; il ne se seroit pas si soigneusement
caché, s'il n'y avoit rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, hors de lui, crie au cabinet.

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE le prend à bras le corps, en l'éloignant.

Ah! monsieur, monsieur, votre colere me fait
trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soup-
çon, de grace; et que le désordre où vous l'allez
trouver...

LE COMTE.

Du désordre!

LA COMTESSE.

Hélas! oui. Prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus; il alloit essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne épouse! ah, vous la garderez... long-temps; mais il faut avant que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE se jette à genoux, les bras élevés.

Monsieur le Comte, épargnez un enfant; je ne me consolerois pas d'avoir causé...

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partoit: c'est moi qui 'ai fait appeler.

LE COMTE, furieux.

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre?

LA COMTESSE.

Hé bien! je m'ôterai, monsieur, je me leverai; je vous remettrai même la clé du cabinet: mais, au nom de votre amour...

LE COMTE.

De mon amour! Perfide!

LA COMTESSE se leve et lui présente la clé.

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant, sans lui faire aucun mal; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas...

LE COMTE, prenant la clé.

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE se jette sur une bergere, un mouchoir sur les yeux.

O ciel! il va périr.

LE COMTE ouvre la porte, et recule.
C'est Suzanne!

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE sort en riant.

« Je le tuerai, je le tuerai ». Tuez-le donc, ce méchant page!

LE COMTE, à part.

Ah, quelle école! (Regardant la Comtesse, qui est restée stupéfaite.) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement...? Mais peut-être elle n'y est pas seule. (Il entre.)

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, assise; SUZANNE.

SUZANNE accourt à sa maîtresse.

Remettez-vous, Madame, il est bien loin, il a fait un saut...

LA COMTESSE.

Ah, Suzon! je suis morte.

SCENE XIX.

LE COMTE; LA COMTESSE, assise; SUZANNE.

LE COMTE sort du cabinet d'un air confus; après un court silence.

Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. — Madame...? Vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, gaiement.

Et moi, Monseigneur? (La Comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.)

LE COMTE s'approche.

Quoi! madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE se remettant un peu.

Eh! pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Quel affreux badinage! Et par quel motif, je vous prie...?

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE, assurant son ton par degrés.

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

LE COMTE.

Ah! madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, et c'est à moi de m'humilier... Pardon, je suis d'une confusion...!

SUZANNE.

Avouez, Monseigneur, que vous la méritez un peu...!

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortois-tu pas lorsque je t'appelois? Mauvaise!

SUZANNE.

Je ne rhabillois de mon mieux, à grand renfort

d'épingles, et Madame, qui me le défendoit, avoit bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE.

Non, monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ seroit la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela seroit. Suzon; j'aime mieux le regretter, que d'avoir la bassesse de lui pardonner: il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine...!

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus. cette Rosine que vous avez tant poursuivie! je suis la pauvre comtesse Almachida, la triste femme délaissée que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame!

LE COMTE, suppliant.

Par pitié!

LA COMTESSE.

Vous n'en avez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet... Il m'a tourné le sing!

LA COMTESSE.

Je n'avois pas consenti qu'on l'écrivit.

LE COMTE.

Vous le saviez ?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en étoit ?

LA COMTESSE.

... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur ! lame à deux tranchants ! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes ! Ah ! si jamais je consentois à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerois que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Hé bien ! de tout mon cœur, Comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante ?

LA COMTESSE se leve.

Elle l'étoit pour tous deux.

LE COMTE.

Ah ! dites pour moi seul. — Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prenent si vite et juste l'air et le ton des circonstances. Vous rougisiez, vous pleuriez, votre visage étoit défait... D'honneur, il l'est encore.

LA COMTESSE, s'efforcant de sourire.

Je rougissois... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une âme honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée ?

LE COMTE, souriant.

Et ce page en désordre, en veste et presque nu...

LA COMTESSE, montrant Suzanne.

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre ? En général, vous ne laissez point de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, riant plus fort.

Et ces prières, ces larmes feintes...

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfants. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devrait envoyer en ambassade à Londres ! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point !

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Faisons là, monsieur le Comte. J'ai peut-être été trop loin ; mais mon indulgence en un cas si grave doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répétez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon ?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, Madame.

LE COMTE.

Hé bien ! que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat ?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de Madame!

LE COMTE.

Elle m'en a si sévèrement puni!

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste!

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah, Suzon! que je suis foible! quel exemple je te donne! (Tendant la main au Comte.) On ne croira plus à la colere des femmes.

SUZANNE.

Bon! Madame, avec eux ne faut-il pas toujours en venir là? (Le Comte baise ardemment la main de sa femme.)

SCÈNE XX.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE,
FIGARO.

FIGARO, arrivant tout essouffé.

On disoit Madame incommodée. Je suis vite accouru... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, sèchement.

Vous êtes fort attentif!

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, Monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses.

attendant pour m'accompagner l'instant où vous permettrez que je mene ma fiancée...

LE COMTE.

Et qui surveillera la Comtesse au château ?

FIGARO.

La veiller ! Elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non ; mais cet homme absent qui doit l'entretenir ?

FIGARO.

Quel homme absent ?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela ?

LE COMTE.

Quand je ne le saurois pas d'ailleurs, fripon ! ta physionomie, qui t'accuse, me prouveroit déjà que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro ! n'use pas ton éloquence en défaites ; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit ? Vous me traitez comme un Bazile !

SUZANNE.

Que tu avois écrit le billet de tantôt pour faire accroire à Monseigneur, quand il entreroit, que le petit page étoit dans ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre ?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est consommé.

FIGARO, cherchant à deviner.

Le badinage... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO.

Moi! je dis... que je voudrois bien qu'on en pût dire autant de mon mariage; et si vous l'ordonnez...

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puisque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi: mais à votre place, en vérité, Monsieur, je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! A la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE, en riant.

Eh, ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'il dise une fois la vérité?

FIGARO, bas, à Suzanne.

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, bas.

As-tu vu le petit page?

FIGARO, bas.

Encore tout froissé.

SUZANNE, bas.

Ah, pécaire!

LA COMTESSE.

Allons, monsieur le Comte, ils brûlent de s'unir.

leur impatience est naturelle! Entrons pour la cérémonie.

LE COMTE. à part.

Et Marceline, Marceline... (Haut.) Je voudrais être... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! Est-ce que je le suis?

SCENE XXI.

LE COMTE. LA COMTESSE. FIGARO.
SUZANNE, ANTONIO.

ANTONIO, demi-gris, tenant un pot de giroflées;
croisées.

Monseigneur! Monseigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres; et tout à l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées!

SUZANNE, bas, à Figaro.

Alerte, Figaro! alerte.

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugements... ténébreux.

LE COMTE, avec feu.

Cet homme, cet homme! où est-il?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver, déjà. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin; il y tombe un homme, et vous sentez... que ma réputation en est effleurée.

SUZANNE, bas, à Figaro.

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et si je ne buvois pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, Madame; il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, vivement.

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irois?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO, se touchant le front.

Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique; je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE le secoue avec colère.

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon Excellence; tout-à-l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant...

LE COMTE, impatienté.

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fiere gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (Levant le doigt.)

LE COMTE.

Au moins, tu reconnoitrois l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui-dà...! si je l'avois vu, pourtant!

SUZANNE, bas, à Figaro.

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! Combien te faut-il, pleurard, avec ta giroflee? Il est inutile de chercher, Monseigneur, c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment, c'est vous?

ANTONIO.

« Combien te faut-il pleurard? » Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là; car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre, et plus fluet.

FIGARO.

Certainement; quand on saute, on se pelotonne...

ANTONIO.

M'est avis que c'étoit plutôt... qui diroit le gringalet de page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout expiès avec son cheval, de la porte de Seville, où peut-être il est déjà.

ANTONIO.

Oh! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça: je n'ai pas vu sauter le cheval, car je le dirois de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étois dans la chambre des femmes, en veste blanche: il fait un chaud...! J'attendois là ma Suzanette, quand j'ai ouï tout-à-coup la voix de Mon eigneur et le grand bruit qui se faisoit: je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans reflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (Il frotte son pied.)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce tribut de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE se jette dessus.

Donne-le-moi. (Il ouvre le papier et le referme.)

FIGARO, à part.

Je suis pris.

LE COMTE, à Figaro.

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvoit dans votre poche?

FIGARO embarrassé fouille dans ses poches et en tire des papiers.

Non sûrement... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répoudre à tout... (Il regarde un des papiers.) Ceci? ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre

pages ; elle est belle... ! Ne seroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison... ? Non ; la voici... J'avois l'état des meubles du petit château , dans l'autre poche. (Le Comte rouvre le papier qu'il tient.)

LA COMTESSE , bas , à Suzanne.

Ah dieux , Suzon ! c'est le brevet d'officier.

SUZANNE , bas , à Figaro.

Tout est perdu , c'est le brevet.

LE COMTE replie le papier.

Hé bien ! l'homme aux expédients ; vous ne devinez pas ?

ANTONIO , s'approchant de Figaro.

Monseigneur dit , si vous ne devinez pas ?

FIGARO le repousse.

Fi donc ! vilain , qui me parle dans le nez !

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être ?

FIGARO.

A , a , a , ah ! *povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant , qu'il m'avoit remis , et que j'ai oublié de lui rendre. O , o . o , oh ! étourdi que je suis ! que fera-t-il sans son brevet ? Il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'auroit-il remis ?

FIGARO embarrassé.

Il... desiroit qu'on y fit quelque chose.

LE COMTE regarde son papier.

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE , bas , à Suzanne.

Le cachet.

SUZANNE , bas , à Figaro.

Le cachet manque.

LE COMTE , à Figaro.

Vous ne répondez pas ?

FIGARO.

C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage ! l'usage ! l'usage de quoi ?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valoit pas la peine.

LE COMTE ouvre le papier et le chiffonne de colère.

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. *(A part.)* C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerois pas ! *(Il veut sortir avec dépit.)*

FIGARO, l'arrêtant.

Vous sortez, sans ordonner mon mariage ?

SCÈNE XXII.

LE COMTE, LA COMTESSE, BAZILE,
BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO,
SUZANNE, GRIPE-SOLEIL, ANTONIO.
VALETS DU COMTE, SES VASSAUX.

MARCELINE, au Comte.

Ne l'ordonnez pas. Monseigneur : avant de lui faire grâce, vous nous devez justice. Il a des engagements avec moi.

LE COMTE, à part.

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagements ? de quelle nature ? Expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête ! *(La Comtesse s'assied sur une bergère ; Suzanne est derrière elle.)*

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline ?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, au Comte.

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand seigneur, le premier juge de la province...

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal ; j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, montrant Marceline.

En ce cas, votre Grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline ?

LE COMTE, à part.

Ah ! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce !

LE COMTE, en colère, à Bazile.

Vos droits ! vos droits ! il vous convient bien de parler devant moi, maître sot !

ANTONIO, frappant dans sa main.

Il ne l'a ma foi pas manqué du premier coup : c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honnête Bazile ! agent fidèle et sûr ! allez au bourg chercher les gens du siège.

BAZILE.

Pour son affaire ?

LE COMTE.

Et vous m'amenez le paysan du billet.

BAZILE.

Est-ce que je le connois ?

LE COMTE.

Vous résistez !

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions.

LE COMTE.

Quoi donc ?

BAZILE.

Homme à talent sur l'orgue du village. Je montre le clavecin à Madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages ; et mon emploi, surtout, est d'amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL s'avance.

J'irai bien, Monsigneur, si cela vous plaira ?

LE COMTE.

Quel est ton nom et ton emploi ?

GRIPE-SOLEIL.

Je suis Gripe-Soleil, mon bon Signeu ; le petit patouriau des chevres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête aujourd'hui dans le tronpiau, et je sais ous-ce-qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zele me plaît ; va-s-y ; mais, vous (à Bazile), accompagnez monsieur en jouant de la guitare, et chantant pour l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, joyeux.

Oh ! moi, je suis de la... (Suzanne l'apaise de la main, en lui montrant la Comtesse.)

BAZILE, surpris.

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant... !

LE COMTE.

C'est votre emploi : partez, ou je vous chasse. (Il sort.)

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté le Comte.

B A Z I L E , à lui-même.

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

F I G A R O .

Qu'une cruche.

B A Z I L E , à part.

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. (A Figaro.) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour. (Il va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.)

F I G A R O le suit.

Conclure! oh! va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrais jamais... tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence...? Allons, gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée. (Il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante, Bazile l'accompagne, et tout le monde le suit.)

Je préfère à la richesse

La sagesse

De ma Suzon;

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon.

Aussi sa gentillesse

Est maitresse

De ma raison;

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon.

(Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.)

SCENE XXIV.

[LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE, dans sa bergere.

Vous voyez, Suzanne, la jolie scene que votre étourdi m'a valu avec son billet.

SUZANNE.

Ah ! Madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage ! il s'est terni tout-à-coup : mais ce n'a été qu'un nuage ; et par degres, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge !

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenètre ?

SUZANNE.

Sans hésiter : le charmant enfant ! léger... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah, ce fatal jardinier ! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvois rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah, Madame ! au contraire ; et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paroisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le Comte en soit la dupe ? Et s'il trouvoit cet enfant au château ?

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE se lève.

Attends... Au lieu d'un autre, ou de toi, si j'y allois moi-même ?

SUZANNE.

Vous, madame ?

LA COMTESSE.

Il n'y auroit personne d'exposé... le Comte alors ne pourroit nier... Avoir puni sa jalousie, et lui prouver son infidélité ! cela seroit... Allons : le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin ; mais surtout que personne...

SUZANNE.

Ah, Figaro !

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudroit mettre ici du sien... Mon masque de velours et ma canne ; que j'aille y rêver sur la terrasse. (Suzanne entre dans le cabinet de toilette.)

SCENE XXV.

LA COMTESSE.

Il est assez effronté, mon petit projet ! (Elle se retourne.) Ah, le ruban ! mon joli ruban ! je t'oubliois ! (Elle le prend sur sa bergère et le roule.) Tu ne me quitteras plus... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant... Ah, monsieur le Comte !

qu'avez-vous fait...? et moi! que fais-je en ce moment?

SCENE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

(La Comtesse met furtivement le ruban dans son sein.)

SUZANNE.

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, avec joie.

Madame, il est charmant, votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et, quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. (Elle baise la main de sa maîtresse.)

(Elles sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience: on apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et des sièges pour Brid'oisson et d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du Comte.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle du château, appelée salle du trône, et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et dessous, le portrait du roi.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE; PEDRILLE, en veste et botté,
tenant un paquet cacheté.

MAS-TU bien entendu?
LE COMTE, vite.

PÉDRILLE.
Excellence, oui. (Il sort.)

SCENE II.

LE COMTE, criant
Pédricille?

SCENE III.

LE COMTE; PEDRILLE revient.

PÉDRILLE.
Excellence?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu ?

PÉDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout selle.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lienes : elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE.

Dans l'hôtel ?

LE COMTE.

Oui ; surtout depuis quel temps ?

PÉDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE.

Et s'il n'y étoit pas ?

LE COMTE.

Revenez plus vite, et m'en rendez compte : allez

SCÈNE IV.

LE COMTE marche en rêvant.

J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazile...! la colère n'est bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la Comtesse. La camariste enfermée quand j'arrive. La maîtresse af-

fectée d'une terreur fausse ou vraie. Un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'est lui... Le fil m'échappe. Il y a là dedans une obscurité... Des libertés chez mes vassaux, qu'importe à gens de cette étoffe? Mais la Comtesse! si quelque insolent attentoit... Où m'égaré-je? en vérité quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve! — elle s'amusoit; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte! — Elle se respecte; et mon honneur... Où diable on l'a placé! De l'autre part où suis-je? cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? comme il n'est pas encore le sien...! Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? j'ai voulu vingt fois y renoncer... Etrange effet de l'irrésolution! si je la voulois sans débat, je la desirerois mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre! il faut le sonder adroitement, (Figaro paroît dans le fond: il s'arrête), et tâcher dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une manière détournée, s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, à part.

Nous y voilà.

LE COMTE.

... S'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, à part.

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, à part.

Les amours de monsieur Bazile?

LE COMTE.

...Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, à part.

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE se retourne.

Heim? quoi? qu'est-ce que c'est?

FIGARO s'avance.

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE répète.

« Ma femme, s'il vous plaît? »

FIGARO.

C'est... la fin d'une reponse que je faisais : « allez le dire à ma femme, s'il vous plaît. »

LE COMTE se promène.

« Sa femme...! » Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler?

FIGARO, fignant d'assurer son habillement.

Je m'étois sali sur ces couches en tombant ; je me changeois.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres!

FIGARO.

C'est qu'il n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avoit forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO.

Un danger ! on diroit que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre ; insidieux valet ! vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète , mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de la Morena ; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons ! je me trouve là par hasard, qui sait dans votre emportement si...

LE COMTE, interrompant.

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, en colère.

Au corridor ! (à part). Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, à part.

Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE, radouci.

Ce n'est pas ce que je voulois dire, laissons cela. J'avois... oui, j'avois quelqu'envie de t'emmener à Londres, courrier de dépêches... mais toutes réflexions faites...

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis ?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO.

Je sais *god-dam*.

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *god-dam*.

LE COMTE.

Hé bien ?

FIGARO.

Diable ! c'est une belle langue que l'anglais ; il en faut peu pour aller loin. Avec *god-dam* en Angleterre , on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras , entrez dans une taverne , et faites seulement ce geste au garçon. (Il tourne la broche) , *god-dam* ! on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet , rien que celui-ci (Il débouche une bouteille) , *god-dam* ! on vous sert un pot de bière en bel étain , la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes , qui vont trottant menu , les yeux baissés , coudes en arrière et tortillant un peu des hanches , mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah ! *god-dam* ! elle vous sangle un soufflet de crocheteur. Preuve qu'elle entend. Les Anglais , à la vérité , ajoutent par-ci par-là quelques autres mots en conversant ; mais il est bien aisé de voir que *god-dam* est le fond de la langue ; et si Monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE , à part.

Il veut venir à Londres ; elle n'a pas parlé.

FIGARO , à part.

Il croit que je ne sais rien ; travaillons-le un peu , dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avoit la Comtesse pour me jouer un pareil tour ?

FIGARO.

Ma foi, Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la prévien sur tout, et la comble de presents.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidele. Sait-on gré du superflu, à qui nous prive du nécessaire ?

LE COMTE.

... Autrefois tu me disois tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association ?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous, pour la tirer des mains du docteur ! tenez Monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

FIGARO.

C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable !

FIGARO.

Et si je vau mieux qu'elle ? y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?

LE COMTE

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? la foule est là : chacun veut courir; on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut; le reste est écrasé. Aussi c'est fait; pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune? (à part). Voici du neuf.

FIGARO.

(A part.) A mon tour maintenant. (Haut) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château; c'est un fort joli sort : à la vérité je ne serai pas le courrier étreigné des nouvelles intéressantes : mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres?

FIGARO.

Il faudroit la quitter si souvent, que j'aurois bientôt du mariage par dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer? Monseigneur se rit de mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

... Il ne faudroit qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue!

FIGARO.

Oui s'il y avoit ici de quoi se vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend; surtout de pouvoir au-delà de ses forces: avoir souvent pour grand secret, de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paroître profond, quand on n'est, comme on dit, que vide et creux: jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traitres; amollir des cachets; intercepter des lettres: et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens, par l'importance des objets: voilà toute la politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'est l'intrigue que tu définis!

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germanes, en fasse qui voudra. « J'aime mieux ma mie au gué », comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, à part.

Il veut rester. J'entends... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, à part.

Je l'enfile et le paye en sa monnoie.

LE COMTE.

Ainsi tu esperes gagner ton proces contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand votre Excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE, riant.

Au tribunal, le magistrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE.

Crois-tu que je plaisante?

FIGARO.

Eh ! qui le sait, Monseigneur ? *Tempo e galant-uomo*, dit l'italien ; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien.

LE COMTE, à part.

Je vois qu'on lui a tout dit ; il épousera la duegne.

FIGARO, à part.

Il a joué au fin avec moi : qu'a-t-il appris ?

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant.

Dom Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison ?

FIGARO.

Eh ! sans doute. C'est le juge ordinaire ; le lieutenant du siège ; votre prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende. (Le laquais sort).

SCENE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, reste un moment à regarder le Comte qui rêve.
... Est-ce là ce que Monseigneur vouloit ?

LE COMTE, revenant à lui.

Moi?... je disois d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO.

Eh ! qu'est-ce qu'il manque ? le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs. (Il sort).

SCENE VIII.

LE COMTE.

Le maraud m'embarrassoit ! en disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe... Ah friponne et fripon ! vous vous entendez pour me jouer ! soyez amis, soyez amants, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens ; mais, parbleu ! pour époux...

SCENE IX.

LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE, essoufflée.

Monseigneur... pardon, Mousigneur.

LE COMTE, avec humeur.

Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colere!

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment?

SUZANNE, timidement.

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourois vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurois rapporte dans l'instant.

LE COMTE, le lui donne.

Non, non, gardez-le pour vous même; il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? c'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUZANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE, baissant les yeux.

Monseigneur, j'avois cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, les yeux baissés.

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son Excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille! ne me l'avoir pas dit plutot?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la verité?

LE COMTE.

Tu te rendrais sur la brune au jardin ?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs !

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement !

SUZANNE.

Ce matin ? — et le page derrière le fauteuil ?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part... ?

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile... ?

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit !

SUZANNE.

Dame ! oui, je lui dis tout — hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, en riant.

Ah ! charmante ! Et, tu me le promets ? si tu manquois à ta parole : entendons-nous, mon cœur. point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE, faisant la révérence.

Mais aussi point de mariage, point de droit de seigneur, Monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit ? d'honneur j'en raffolerai ! mais ta maîtresse attend le flacon...

SUZANNE, riant et rendant le flacon.

Aurois-je pu vous parler sans un prétexte ?

LE COMTE, veut l'embrasser.

Délicieuse créature !

SUZANNE, s'échappe.

Voilà du monde.

LE COMTE, à part.

Elle est à moi. (Il s'enfuit).

SUZANNE.

Allons vite rendre compte à madame.

SCENE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

Suzanne, Suzanne! où cours-tu donc si vite en quittant Monseigneur?

SUZANNE.

Plaide à présent si tu veux; tu viens de gagner ton procès. (Elle s'enfuit.)

FIGARO la suit.

Ah! mais, dis donc...

SCENE XI.

LE COMTE, rentre.

« Tu viens de gagner ton procès! » — Je donnois là dans un bon piège! O mes chers insolents! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien juste... Mais s'il alloit payer la duegne... Avec quoi...? S'il payoit... Hé é é! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro un inconnu pour sa niece? En caressant cette manie... Pourquoi non? Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cul-

tiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (Il appelle) Anto...
 (Il voit entrer Marceline , etc. Il sort).

SCENE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, à Brid'oison.

Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, en robe et bégayant un peu.

Hé bien ! pa - arions-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en - entends, et cætera, le reste.

MARCELINE.

Non, monsieur, point *d'et cætera*.

BRID'OISON.

J'en - entends : vous avez la somme ?

MARCELINE.

Non, monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en - entends bien, vou - ous redemandez l'argent ?

MARCELINE.

Non, monsieur, je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Hé mais, j'en - entends fort bien ; et lui veut-il vous épouser ?

MARCELINE.

Non, monsieur, voilà tout le procès !

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en - entende pas, le procès ?

MARCELINE.

Non, monsieur. (A Bartholo) Où sommes-nous ?
(A Brid'oison) Quoi ! c'est vous qui nous jugerez ?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a - acheté ma charge pour autre chose ?

MARCELINE, en soupirant.

C'est un grand abus que de les vendre !

BRID'OISON.

Où, l'on - on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai - aidez-vous ?

SCENE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON ;

FIGARO, rentre en se frottant les mains.

MARCELINE, montrant Figaro.

Monsieur, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, très gaîment, à Marceline.

Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part.

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

Dan - ans quel temps ?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de moi-

sieur votre fils le cadet , qui est un bien joli enfant , je m'en vaute.

BRID'OISON.

Oui , c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu'une misere.

BRID'OISON.

Une promesse de mariage ! A - ah le pauvre benêt !

FIGARO.

Monsieur...

BRID'OISON.

A-t-il vu mon - on secrétaire , ce bon garçon ?

FIGARO.

N'est-ce pas Double-main , le greffier ?

BRID'OISON.

Oui , c'e - est qu'il mange à deux rateliers.

FIGARO.

Manger ! je suis garant qu'il dévore. Oh que oui , je l'ai vu pour extrait , et pour le supplément d'extrait ; comme cela se pratique , au reste.

BRID'OISON.

On - on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément , monsieur : si le fond des procès appartient aux plaideurs , on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là ne - est pas si niais que je l'avois cru d'abord. Hé bien , l'ami . puisque tu en sais tant , nou - ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur , je m'en rapporte à votre équité , quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein...? Oui, je suis de la - a justice. Mais si tu dois, et que tu - u ne paies pas...?

FIGARO.

Alors Monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRID'OISON.

San - ans doute. — Hé mais, qu'est-ce donc qu'il dit?

SCÈNE XIV.

LE COMTE, BARTHOLO, MARCELINE,
BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, précédant le Comte, crie.

Monseigneur ! messieurs !

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison ! ce n'est qu'une affaire — tique. L'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

Ce - est vous qui l'êtes, monsieur le Comte. Mais je ne vais jamais san - ans elle : parceque la forme, voyez-vous, la forme ! Tel rit d'un juge en habit court, qui - i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la - a forme !

LE COMTE, à l'huissier.

Faites entrer l'audience,

L'HUISSIER va ouvrir en baissant l.

L'audience.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS , ANTONIO , LES VALETS DU CHATEAU , LES PAYSANS ET PAYSANNES en habit de fête ; LE COMTE s'assied sur le grand fauteuil ; BRID'OISON sur une chaise à côté ; LE GREFFIER sur le tabouret derrière sa table : LES JUGES , LES AVOCATS sur les banquettes ; MARCELINE à côté de BARTHOLO ; FIGARO sur l'autre banquette ; LES PAYSANS ET VALETS debout derrière.

BRID'OISON , à Double-Main.

Double-Main , a - appelez les causes.

DOUBLE-MAIN , lit un papier.

Noble , tres noble , infiniment noble , *Don Pedro George , Hidalgo , Baron de Los attos , y montes fieros , y otros montes : contre Alonso Calderon , jeune auteur dramatique . Il est question d'une comédie mort-née , que chacun désavoue , et rejette sur l'autre .*

LE COMTE .

Ils ont raison tous deux . Hors de cour . S'ils font ensemble un autre ouvrage , pour qu'il marque un peu dans le grand monde , ordonne que le noble y mettra son nom , le poëte son talent .

DOUBLE-MAIN , lit un autre papier .

André Pénitichio , laboureur ; contre le receveur de la province . Il s'agit d'un forçement arbitraire .

LE COMTE .

L'affaire n'est pas de mon ressort . Je servirai mieux mes vassaux , en les protégeant près du roi . Passez .

DOUBLE-MAIN, en prend un troisième. Bartholo et Figaro se lèvent.

Barbe, Agar, Raab, Magdelaine, Nicole, Marceline de Verte-allure, fille majeure; Marceline se lève et salue, contre Figaro... nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonyme.

BRID' OISON.

A - anonyme ! que - el patron est-ce là ?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN, écrit.

Contre anonyme Figaro. Qualités ?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme ? (le greffier écrit.)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serois fils d'un prince.

LE COMTE, au greffier.

Allez.

L'HUISSIER, glapissant.

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN, lit.

... Pour cause d'opposition faite au mariage dudit Figaro, par ladite de Verte-allure. Le docteur Bartholo plaidant pour la demanderesse, et ledit Figaro pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usage, et la jurisprudence du siège.

FIGARO.

L'usage, maître Double-main, est souvent un abus ; le client un peu instruit fait toujours mieux valoir sa cause, que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue tête, et connoissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur, que

d'ennuyer l'auditoire, et d'endormir messieurs: plus boursoufflés après, que s'ils eussent composé l'*oratio pro Murena*; moi je dirai le fait en peu de mots. Messieurs...

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense; avancez, Docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse!

BARTHOLO, mettant ses lunettes.

Elle est précise.

BRID'OISON.

I - il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, messieurs.

L'HUISSIER, glapissant.

Silence.

BARTHOLO, lit.

« Je soussigné reconnois avoir reçu de damoiselle, etc... Marceline de Verte-allure, dans le château d'Agua-Frescas, la somme de deux mille piastres « fortes cordonnées; laquelle somme je lui rendrai à « sa requisition, dans ce château; et je l'épouserai, « par forme de reconnoissance, etc. » Signé Figaro, tout court. Mes conclusions sont au paiement du billet, et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (Il plaide). Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour! et depuis Alexandre-le-Grand, qui promet mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE, interrompant.

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, à Figaro.

Qu'opo... qu'opo - osez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, Messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit dans l'écrit; « la quelle somme je lui rendrai ET je l'épouserai; mais la quelle somme je lui rendrai, OU je l'épouserai; » ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET, dans l'acte; ou bien OU?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou - ouble-Main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, prenant le papier.

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (Il lit.) « E. e. e. damoiselle e. e. e. de « Verte-allure e. e. e. Ah! la quelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce chateau... ET... OU... « ET... OU... » Le mot est si mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté? je sais ce que c'est.

BARTHOLO, plaidant.

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres co-relatifs de la phrase, je paierai la demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO, plaidant.

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU, qui separe lesdits membres, je paierai la donzelle. OU je l'épouserai: à pédant, pédant et demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment pager pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (Il lit). « Laquelle somme je lui rendrai dans ce château où je l'épouserai ; » c'est ainsi qu'on dirait, messieurs : « vous vous ferez saigner dans ce lit où « vous resterez chaudement », c'est dans lequel. « Il « prendra deux gros de rhubarbe où vous mêlerez un « peu de tamarin : » dans lesquels on mêlera. Ainsi « château ou je l'épouserai, messieurs, c'est château « dans lequel... »

FIGARO.

Point du tout : la phrase est dans le sens de celle-ci : ou *la maladie vous tuera*, ou *ce sera le médecin* ; ou bien *le médecin* ; c'est incontestable. Autre exemple : ou *vous n'écrirez rien qui plaise*, ou *les sots vous dénigreront* ; ou bien *les sots* ; le sens est clair : car, audit cas, *sots* ou *méchants*, sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe ? ainsi je la paierai dans ce château, *virgule* ; ou je l'épouserai...

BARTHOLO, vite.

Sans virgule.

FIGARO, vite.

Elle y est. C'est *virgule*, messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO, regardant le papier, vite.

Sans virgule, messieurs.

FIGARO, vite.

Elle y étoit, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser ?

BARTHOLO, vite.

Oui ; nous nous marions séparés de biens.

FIGARO, vite.

Et nous de corps, dès que mariage n'est pas
quittance. (Les juges se levent et opinent tout bas.)

BARTHOLO.

Plaisant acquittement !

DOUBLE-MAIN.

Silence , messieurs !

L'HUISSIER, glapissant.

Silence !

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes.

FIGARO.

Est-ce votre cause , avocat , que vous plaidez ?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.

FIGARO.

Continuez à déraisonner ; mais cessez d'injurier.
Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs , les
tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers , ils
n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés de-
vien troient impunément des insolents privilégiés.
C'est dégrader le plus noble institut. (Les juges con-
tinuent d'opiner bas.)

ANTONIO, à Marceline, montrant les juges.

Qu'ont-ils tant à balbucifier ?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre.
et je perds mon procès.

BARTHOLO, bas, d'un ton sombre.

J'en ai peur.

FIGARO, gaiement.

Courage, Marceline !

DOUBLE-MAIN se leve ; à Marceline.

Ah, c'est trop fort ! je vous denonce : et pour

l'honneur du tribunal , je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire , il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE s'assied.

Non , greffier , je ne prononcerai point sur mon injure personnelle : un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus. J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois. Que peut requérir la demanderesse ? mariage à défaut de paiement ; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence , messieurs !

L'HUISSIER , glapissant.

Silence !

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur ? qu'il veut garder sa personne ; à lui permis.

FIGARO , avec joie.

J'ai gagné !

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : « Laquelle somme je paierai à la première requisition , ou bien j'épouserai , etc. » La cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes , à la demanderesse ; ou bien à l'épouser dans le jour. (Il se leve.)

FIGARO , stupéfait.

J'ai perdu.

ANTONIO , avec joie.

Superbe arrêt !

FIGARO.

En quoi superbe ?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci,
Monseigneur.

L'HUISSIER, glapissant.

Passez, messieurs. (Le peuple sort.)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma niece. (Il sort.)

SCENE XVI.

LE COMTE, allant de côté et d'autre ; MARCELINE,
BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE s'assied.

Ah ! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, à part.

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, à part.

Et ce Bazile, qui devoit s'opposer au mariage de
Marceline ; voyez comme il revient ! — (Au Comte,
qui sort.) Monseigneur, vous nous quittez ?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, à Brid'Oison.

C'est ce gros enflé de conseiller...

BRID'OISON.

Moi, gro - os enflé !

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gen-
tilhomme, une fois. (Le Comte s'arrête.)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

BEAUMARCHAIS. 2.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parents ?

BARTHOLO.

Nommez-les , montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps : je suis bien près de les revoir ; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat ! c'est quelque enfant trouvé !

FIGARO.

Enfant perdu , docteur ; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE revient.

Volé, perdu ! la preuve ? Il crieroit qu'on lui fait injure.

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles , tapis brodés et joyaux d'or trouvés sur moi par les brigands , n'indiqueroient pas ma haute naissance ; la précaution qu'on avoit prise de me faire des marques distinctives témoigneroit assez combien j'étois un fils précieux ; et cet hiéroglyphe à mon bras... (Il veut se dépouiller le bras droit.)

MARCELINE , se levant vivement.

Une spatule à ton bras droit ?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir ?

MARCELINE.

Dieux ! c'est lui !

FIGARO.

Oui , c'est moi.

BARTHOLO , à Marceline.

Et qui , lui ?

MARCELINE , vivement.

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, à Figaro.

Tu fus enlevé par des Bohémiens ?

FIGARO, exalté.

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service ; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parents.

BARTHOLO, montrant Marceline.

Voilà ta mere.

FIGARO.

... Nourrice ?

BARTHOLO.

Ta propre mere.

LE COMTE.

Sa mere !

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, montrant Bartholo.

Voilà ton pere.

FIGARO, désolé.

O o oh, aye de moi !

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois ?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, à part.

Sa mere !

BRIDONSON.

C'est clair, i - il ne l'épouera pas.

(1) [BARTHOLO.

Ni moi non plus.

(1) Ce qui suit, enfermé entre ces deux crochets, a été retranché par les comédiens Français aux représentations de Paris.

MARCELINE.

Ni vous ! Et votre fils ? Vous m'aviez juré. .

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

BRID' OISON.

E - et si l'on y regardoit de si près, per - ersonne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

MARCELINE, s'échauffant par degrés.

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit ! Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouves ; mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étois née, moi, pour être sage ; et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées !

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux, c'est la règle.

MARCELINE, vivement.

Hommes plus qu'ingrats, qui fletrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes ! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse ; vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? Elles avoient un droit naturel à toute la pa-

rure des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, en colere.

Ils font broder jusqu'aux soldats !

MARCELINE, exaltée.

Dans les rangs mêmes plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire ; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ! Ah ! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié !

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, à part.

Que trop raison !

BRID'OISON.

Elle a, mo - on Dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous fout, mon fils, les refus d'un homme injuste ? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois, ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en répons : vis entre une épouse, une mere, tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils ; gai, libre, et bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot, en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée où j'ai par hasard attrapé quelque chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! Tant pis pour qui s'en

inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier, sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons. }

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange !

BRID' OISON, à Figaro.

Et la noblesse et le château ? Vous imposez à la justice.

FIGARO.

Elle alloit me faire faire une belle sottise, la justice, après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père ! Mais, puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses... Et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez. (Marceline lui saute au cou.)

SCÈNE XVII.

LE COMTE, BARTHOLO, MARCELINE,
FIGARO, BRID' OISON, SUZANNE,
ANTONIO.

SUZANNE, accourant, une bourse à la main.

Monseigneur, arrêtez ; qu'on ne les marie pas : je viens payer madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, à part.

Au diable la maîtresse ! Il semble que tout conspire... (Il sort.)

SCÈNE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO,
MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, voyant Figaro embrasser sa mère, dit à
Suzanne.

Ah ! oui, payer ! Tiens, tiens.

SUZANNE se retourne.

J'en vois assez : sortons, mon oncle.

FIGARO, l'arrêtant.

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc ?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, en colère.

Et que tu l'épouses à gré, puisque tu la caresses.

FIGARO, gaiement.

Je la caresse ; mais je ne l'épouse pas. (Suzanne
rent sœur, Figaro la retient.)

SUZANNE lui donne un soufflet.

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir !

FIGARO, à la compagnie.

C'est-il ça de l'amour ? Avant de nous quitter, je
t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves ?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie ! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, les bras ouverts.

Embrasse ta mere, ma jolie Suzannette. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE court à elle.

Vous, sa mere ! (Elles restent dans les bras l'une de l'autre.)

ANTONIO.

- C'est donc de tout-à-l'heure ?

FIGARO.

... Que je le sais.

MARCELINE, exaltée.

Non, mon cœur entraîne vers lui ne se trompoit que de motif ; c'étoit le sang qui me parloit.

FIGARO.

Et moi, le bon sens, ma mere, qui me servoit d'instinct quand je vous refusois, car j'étois loin de vous haïr ; témoin l'argent...

MARCELINE lui remet un papier.

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE lui jette la bourse.

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE, exaltée.

Fille assez malheureuse, j'allois devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des meres ! Embrassez-moi, mes deux enfants ; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah ! mes enfants, combien je vais vous aimer !

FIGARO, attendri, avec vivacité.

Arrête donc, chere mere ! arrête donc ! voudrois-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connoisse ? Elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité ! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentoïis couler entre mes doigts.

regarde (il montre ses doigts écartés) ; et je les retenois bêtement ! Va te promener, la honte ! je veux rire et pleurer en même temps ; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (Il embrasse sa mere d'un côté, Suzanne de l'autre.)

MARCELINE.

O mon ami !

SUZANNE.

Mon cher ami !

BRID' OISON, s'essuyant les yeux d'un mouchoir.

Hé bien ! moi, je suis donc bê-ête aussi !

FIGARO, exalté.

Chagrin, c'est maintenant que je puis te délier : atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes cheries.

ANTONIO, à Figaro.

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parents va devant, savez-vous. Les vôtres se baillent-ils la main ?

BARTHOLO.

Ma main ! Puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mere d'un tel drôle !

ANTONIO, à Bartholo.

Vous n'êtes donc qu'un pere marâtre ? (A Figaro.)
En ce cas, not'galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah ! mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not'sœur à sti qui n'est l'enfant de personne ?

BRID' OISON.

Est-ce que cela - a se peut, imbécille ? On - ou est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare... ! Il ne l'aura jamais. (Il sort.)

SCENE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO,
MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, à Figaro.

Et cherche à présent qui t'adopte. (Il veut sortir.)

MARCELINE, courant prendre Bartholo à bras le
corps, le ramene.

Arrêtez, docteur, ne sortez pas.

FIGARO, à part.

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois,
déchainés contre mon pauvre mariage !

SUZANNE, à Bartholo.

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, à Bartholo.

De l'esprit, des talents, de la figure.

FIGARO, à Bartholo.

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris ?

MARCELINE, le caressant.

Nous aurons tant de soins de vous, papa !

SUZANNE, le caressant.

Nous vous aimerons tant, petit papa !

BARTHOLO, attendri.

Papa ! bon papa ! petit papa ! voilà que je suis
plus bête encore que monsieur, moi (montrant
Brid'Oison). Je me laisse aller comme un enfant.
Marceline et Suzanne l'embrassent.) Oh ! non, je n'ai
pas dit oui. (Il se retourne.) Qu'est donc devenu
Monseigneur ?

FIGARO.

Courons le joindre ; arrachons-lui son dernier

mot. S'il machinoit quelque autre intrigue, il faudroit tout recommencer..

TOUS ENSEMBLE.

Courons, courons. (Ils entraînent Bartholo dehors.)

SCÈNE XX.

BRID'OISON.

Plus bê - ête encore que monsieur! On peut se dire à soi-même ce - es sortes de choses-là, mais... I - ils ne sont pas polis du tout da - ans cet endroit-ci. (Il sort.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente une galerie ornée de candélabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot préparée pour donner une fête. Sur le devant, à droite, est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, la tenant à bras le corps.
Hé bien ! amoures-tu contente ? elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère ! Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé. Il n'y a que Monseigneur qui rage ; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange ?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence, en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivoit ; j'étois tourmenté par une furie ! Tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier, j'étois comme seul au monde ; et voilà que j'ai tous mes parents ; pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étois galon-

nés, mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avois disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée!

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite : ainsi va le monde : on travaille, on projette, on arrange d'un côté ; la fortune accomplit de l'autre ; et depuis l'affamé conquérant qui voudroit avaler la terre, jusqu'au pauvre aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices ; encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle qu'on nomme Amour... (Il la reprend tendrement à bras le corps.)

SUZANNE.

Ah ! c'est le seul qui m'intéresse !

FIGARO.

Permetts donc que, prenant l'emploi de la Folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte, et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, riant.

L'Amour et toi ?

FIGARO.

Moi et l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne cherchez pas d'autre gîte ?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galants...

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie ?

SUZANNE.

Eh donc, vilain ! En a-t-on plusieurs ?

FIGARO.

Oh ! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait, sans oser les divulguer ; car toute vérité n'est pas bonne à dire : et celles qu'on vante, sans y ajouter foi ; car toute vérité n'est pas bonne à croire : et les serments passionnés, les menaces des meres, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands ; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parcequ'elle est folle ; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du Comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais ; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu ?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon, votre parole d'honneur sur ce point : qu'il s'y morfonde ; et c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre : il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité ?

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savants; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guere.

SUZANNE.

Et comment?

FIGARO.¹

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. (Il veut l'embrasser.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, SUZANNE, FIGARO.

LA COMTESSE.

Ah! j'avois raison de le dire; en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, Madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse. (Il veut emmener Suzanne.)

LA COMTESSE la retient.

Elle vous suit.

SCENE III.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement ?

SUZANNE.

Il ne faut rien, Madame ; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah ! vous changez d'avis ?

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine !

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame ! hé , que croyez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Qui'enfin , d'accord avec le Comte , il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (Elle veut sortir.)

SUZANNE se jette à genoux.

Au nom du ciel, espoir de tous ! vous ne savez pas, Madame, le mal que vous faites à Suzanne ! après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez... !

LA COMTESSE la relève.

Hé mais... je ne sais ce que je dis ! En me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur ; tu tiens parole à ton mari ; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée !

LA COMTESSE.

C'est que je ne sais qu'une étourdie. (Elle la baise au front.) Où est ton rendez-vous ?

SUZANNE lui baise la main.

Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE, montrant la table.

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire ?

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame, au moins, c'est vous...

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte. (Suzanne s'assied, la Comtesse dicte.) « Chanson nouvelle, sur l'air... : Qu'il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers... : Qu'il fera beau ce soir... ! »

SUZANNE, écrit.

Sous les grands marronniers... Après ?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas ?

SUZANNE relit.

C'est juste. (Elle plie le billet.) Avec quoi cacheter ?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle servira de réponse. Écris sur le revers : « Renvoyez-moi le cachet. »

SUZANNE écrit en riant.

Ah ! *le cachet...* ! Celui-ci , madame , est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE avec un souvenir douloureux.

Ah !

SUZANNE cherche sur elle.

Je n'ai pas d'épingle , à présent !

LA COMTESSE détache sa lévite.

Prends celle-ci. (Le ruban du page tombe de son sein à terre.) Ah ! mon ruban !

SUZANNE le ramasse.

C'est celui du petit voleur ! Vous avez eu la cruauté... ?

LA COMTESSE.

Falloit-il le laisser à son bras ? Ceût été joli !
Donnez donc !

SUZANNE.

Madame ne le portera plus , taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE le reprend.

Excellent pour Fanchette... Le premier bouquet qu'elle m'apportera...

SCENE IV.

LA COMTESSE , SUZANNE , UNE JEUNE BERGERE ,
CHERUBIN , en fille ; FANCHEITE , et beaucoup
de jeunes filles habillées comme elle , et tenant des
bouquets.

FANCHEITE.

Madame , ce sont les filles du bourg qui viennent
vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE , serrant vite son ruban.

Elles sont charmantes : je me reproche , mes belles
petites , de ne pas vous connoître toutes. (Montrant

Chérubin.) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste ?

UNE BERGERE.

C'est une cousine à moi , Madame , qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets , faisons honneur à l'étrangere. (Elle prend le bouquet de Chérubin , et le baise au front.) Elle en rougit ! (A Suzanne.) Ne trouves-tu pas , Suzon... , qu'elle ressemble à quelqu'un ?

SUZANNE.

A s'y méprendre , en vérité.

CHÉRUBIN , à part , les mains sur son cœur.

Ah ! ce baiser-là m'a été bien loin !

SCENE V.

LE COMTE , LA COMTESSE , SUZANNE , ANTONIO , FANCHETTE , LES JEUNES FILLES ; CHÉRUBIN , au milieu d'elles.

ANTONIO.

Moi , je vous dis , Monseigneur , qu'il y est ; elles l'ont habillé chez ma fille : toutes ses hardes y sont encore , et voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (Il s'avance , et regardant toutes les filles , il reconnoît Chérubin , lui enleve son bonnet de femme ; ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadennette. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance , et dit :) Eh , parguenne ! v'là notre officier.

LA COMTESSE recule.

Ah , ciel !

SUZANNE.

Ce friponneau !

ANTONIO.

Quand je disois là-haut que c'étoit lui...!

LE COMTE, en colere.

Hé bien , madame ?

LA COMTESSE.

Hé bien , monsieur ? Vous me voyez plus surprise que vous , et pour le moins aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui ; mais tantôt , ce matin ?

LA COMTESSE.

Je serois coupable , en effet , si je dissimulois encore. Il étoit descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfants viennent d'achever : vous nous avez surprises l'habillant : votre premier mouvement est si vif ! il s'est sauvé , je me suis troublée . l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, avec dépit, à Chérubin.

Pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

CHÉRUBIN, étant son chapeau brusquement.

Monseigneur...

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, étourdiment.

Ah ! Monseigneur , entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser , vous savez bien que vous dites toujours : « Si tu veux m'aimer, petite Fanchette , je te donnerai ce que tu voudras. »

LE COMTE, rougissant.

Moi ! j'ai dit cela ?

FANCHETTE.

Oui , Monseigneur. Au lieu de punir Chérubin , donnez-le-moi en mariage , et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, à part.

Être ensorcelé par un page !

LA COMTESSE.

Hé bien ! monsieur , à votre tour : l'aveu de cette enfant , aussi naïf que le mien , atteste enfin deux vérités : que c'est toujours sans le vouloir , si je vous cause des inquiétudes ; pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi , Monseigneur ? Dame ! je vous la redresserai comme fene sa mere , qui est morte... Ce n'est pas pour la consequence ; mais c'est que Madame sait bien que les petites filles , quand elles sont grandes...

LE COMTE , déconcerté , à part.

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi.

SCÈNE VI.

LE COMTE , LA COMTESSE , SUZANNE ,
FIGARO , ANTONIO , CHERUBIN , LES
JEUNES FILLES.

FIGARO.

Monseigneur , si vous retenez nos filles , on ne pourra commencer ni la fête , ni la danse.

LE COMTE.

Vous , danser ! Vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin , qui vous a foulé le pied droit !

FIGARO , remuant la jambe.

Je souffre encore un peu ; ce n'est rien. (Aux jeunes filles.) Allons , mes belles , allons.

LE COMTE , le retourne.

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux !

FIGARO.

Très heureux sans doute, autrement...

ANTONIO le retourne.

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, auroit resté en l'air! (Aux jeunes filles.) Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO le retourne.

Et pendant ce temps, le petit page galopait sur son cheval à Séville?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas...

LE COMTE le retourne.

Et vous aviez son brevet dans la poche?

FIGARO, un peu étonné.

Assurément. Mais quelle enquête? (Aux jeunes filles.) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, attirant Chérubin par le bras.

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, surpris.

Chérubin...! (A part.) Peste du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu maintenant?

FIGARO, cherchant.

J'y suis... j'y suis... Hé! qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE, séchement.

Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO, rêvant.

Ah! s'il le dit... Cela se peut! Je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous et lui...!

FIGARO.

Pourquoi non ? La rage de sauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge ; et quand vous êtes en colere , il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

LE COMTE.

Comment , deux à la fois... !

FIGARO.

On auroit sauté deux douzaines ; et qu'est-ce que cela fait , Monseigneur , dès qu'il n'y a personne de blessé ? (Aux jeunes filles.) Ah çà ! voulez-vous venir , ou non ?

LE COMTE , outré.

Jouons-nous une comédie ? (On entend un prélude de faufare.)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes , les belles ! à vos postes ! Allons , Suzanne , donne-moi le bras. (Tous s'enfuient ; Chérubin reste seul la tête laissée.)

SCENE VII.

LE COMTE , LA COMTESSE , CHERUBIN.

LE COMTE , regardant aller Figaro.

En voit-on de plus audacieux ? (Au Page.) Pour vous , monsieur le sournois , qui faites le honteux , allez vous rhabiller bien vite ; et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN , étourdiment.

M'ennuyer ! J'emporte à mon front du bonheur

pour plus de cent années de prison. (Il met son chapeau, et s'enfuit.)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(La Comtesse s'évente fortement sans parler.)

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de si heureux ?

LA COMTESSE, avec embarras.

Son... premier chapeau d'officier, sans doute ; aux enfants tout sert de hochet. (Elle veut sortir.)

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, Comtesse ?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirois en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, à part.

La noce ! Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. (Le Comte et la Comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.)

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, assis, (l'on joue les Folies d'Espagne d'un mouvement de marche.)

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, fusil sur l'épaule.

L'ALGUAZIL, LES PRUD'HOMMES, ERID'OUSSON.

LES PAYSANS ET PAYSANNES en habit de fête.

DEUX JEUNES FILLES portant la toque virgine à plumes blanches.

DEUX AUTRES, le voile blanc.

DEUX AUTRES, les gants et le bouquet de côté.

ANTONIO donne la main à Suzanne, comme étant celui qui la marie à Figaro.

D'AUTRES JEUNES FILLES portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblable aux premiers, pour Marceline.

FIGARO donne la main à Marceline, comme celui qui doit la remettre au docteur, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à Suzanne et à Marceline.

LES PAYSANS ET PAYSANNES s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise de fandango avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle Antonio conduit Suzanne au Comte ; elle se met à genoux devant lui.

Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant.

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
 D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous :
 Préférant au plaisir la plus noble victoire,
 Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

SUZANNE est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le Comte par son manteau et lui montre le billet qu'elle tient : puis elle porte la main qu'elle a du côté des spectateurs, à sa tête, où le Comte a l'air d'ajuster sa toque, elle lui donne le billet.

LE COMTE le met furtivement dans son sein : on achève de chanter le duo ; la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.

FIGARO vient la recevoir des mains du Comte, et se retire avec elle à l'autre côté du salon, près de Marceline.

(On danse une autre reprise du fandango, pendant ce temps.)

LE COMTE pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre, et tire le papier de son sein; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce; et, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit:

LE COMTE.

(Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.)

Diantre soit des femmes, qui fourent des épingles partout! (Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise.)

FIGARO qui a tout vu, dit à sa mère et à Suzanne:

C'est un billet doux qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il étoit cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué. (La danse reprend: le Comte qui a lu le billet le retourne; il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle, qu'il attache à sa manche.)

FIGARO, à Suzanne et Marceline.

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah! c'est une drôle de tête! (Pendant ce temps, Suzanne a des signes d'intelligence avec la Comtesse. La danse finit, la ritournelle du duo recommence. Figaro conduit Marceline au Comte, ainsi qu'on a conduit Suzanne; à l'instant où le Comte prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivants:)

L'HUISSIER, criant à la porte.

Arrêtez donc, messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes, les gardes! (Les gardes vont vite à cette porte.)

LE COMTE, se levant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile entouré d'un village entier, parcequ'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne...? elle reviendra. (A part, à Suzanne.) allons changer d'habits. (Elle sort avec Suzanne.)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah ! je m'en vais vous le faire déchanter !

SCENE X.

TOUS LES PRÉCÉDENTS, excepté la Comtesse et Suzanne ;
BAZILE, tenant sa guitare ; GRIPE-SOLEIL.

BAZILE entre en chantant sur l'air du vaudeville de
la fin.

Cœurs sensibles, cœurs fideles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles,
Est-ce un crime de changer :
Si l'Amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger ?
N'est-ce pas pour voltiger ?
N'est-ce pas pour voltiger ?

FIGARO s'avance à lui.

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos. Notre ami, qu'entendez-vous par cette musique ?

BAZILE, montrant Gripe-Soleil.

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à Monseigneur, en amusant monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah ! Monseigneur ! il ne m'a pas amusé du tout : avec leux guenilles d'ariettes...

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile ?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, Monseigneur, la main de Marceline ; et je viens m'opposer...

FIGARO s'approche.

Y a-t-il long-temps que Monsieur n'a vu la figure d'un fou ?

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer Madame...

BARTHOLO, en riant.

Eh, pourquoi ? Laisse-le parler.

BRID'OISON s'avance entre deux.

Fau - aut-il que deux amis... ?

FIGARO.

Nous, amis !

BAZILE.

Quelle erreur !

FIGARO, vite.

Parcequ'il fait de plats airs de chapelle ?

BAZILF, vite.

Et lui, des vers comme un journal ?

FIGARO, vite.

Un musicien de guinguette !

BAZILE, vite.

Un postillon de gazette !

FIGARO, vite.

Cuistre d'oratorio !

BAZILE, vite.

Jockey diplomatique !

LE COMTE, assis.

Insolents tous les deux !

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit, si cela se pouvoit !

BAZILE.

Disant partout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho ?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailier.

BAZILE.

Il le répète !

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai ? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne ? Souffre la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur ; ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces ?

BAZILE, à Marceline.

M'avez-vous promis, oui ou non, si dans quatre

ans vous n'étiez pas pourvue , de me donner la préférence ?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis ?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu , je l'adopterois par complaisance.

TOUS ENSEMBLE.

Il est trouvé !

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne.

TOUS ENSEMBLE , montrant Figaro.

Et le voici !

BAZILE , reculant de frayeur.

J'ai vu le diable !

BRID'OISON , à Bazile.

Et vous - ous renoncez à sa chere mere !

BAZILE.

Qu'y auroit-il de plus fâcheux que d'être cru le pere d'un garnement ?

FIGARO.

D'en être cru le fils ; tu te moques de moi !

BAZILE , montrant Figaro.

Dès que monsieur est de quelque chose ici , je déclare , moi , que je n'y suis plus de rien. (Il sort.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS , excepté Bazile.

BARTHOLO , riant.

Ha , ha , ha , ha !

FIGARO , sautant de joie.

Donc à la fin j'aurai ma femme !

LE COMTE, à part.

Moi, ma maîtresse. (Il se leve.)

BRID' OISON, à Marceline.

Et tou - out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats ; j'y signerai.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat! (Ils sortent.)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite. (Il veut sortir avec les autres.)

SCENE XII.

LE COMTE, MARCELINE, GRIPE-SOLEIL,
FIGARO.

GRIPE-SOLEIL, à Figaro.

Et moi, je vais aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marronniers, comme on l'a dit.

LE COMTE revient en courant

Quel sot a donné un tel ordre ?

FIGARO.

Où est le mal ?

LE COMTE, vivement.

Et la Comtesse, qui est incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice ? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Gripe-Soleil ? la terrasse.

LE COMTE.

Sous les grands marronniers ! belle idée ! (En s'en allant, à part.) Ils alloient incendier mon rendez-vous !

SCENE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Quel excès d'attention pour sa femme ! (Il veut sortir.)

MARCELINE l'arrête.

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un sentiment mal dirigé m'avoit rendu injuste envers ta charmante femme : je la supposois d'accord avec le Comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avoit toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connoissiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis defier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils : la jalousie...

FIGARO.

... N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh ! j'ai là-dessus, ma mere, une philosophie... imperturbable ; et si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance ; elle aura long-temps travaillé... (Il se retourne, et aperçoit Fauchette qui cherche de côté et d'autre.)

SCÈNE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

Hé é é... ma petite cousine qui nous écoute !

FANCHETTE.

Oh ! pour ça non : on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

Il est vrai ; mais comme cela est utile , on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardois si quelqu'un étoit là.

FIGARO.

Déjà dissimulée, friponne ! Vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc ?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche , car je sais fort bien où il est ; c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine ?

FANCHETTE.

A vous , petit cousin , je le dirai. — C'est... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, vivement.

Une épingle ! une épingle... ! Et de quelle part , coquine ? A votre âge vous faites déjà un met... (Il se reprend, et dit d'un ton doux.) Vous faites déjà très bien tout ce que vous entreprenez , Fanchette ; et ma jolie cousine est si obligeante .

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se facher ? Je m'en vais.

FIGARO, l'arrêtant.

Non, non : je badine. Tiens , ta petite épingle est celle que Monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne , et qui servoit à cacheter un petit papier qu'il tenoit ; tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien ?

FIGARO, cherchant.

C'est qu'il est assez gai de savoir comment Monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE, naïvement.

Pas autrement que vous le dites : « Tiens , petite « Fanchette , rends cette epingle a ta belle cousine , « et dis-lui seulement que c'est le cachet des grands « marronniers. »

FIGARO.

Des grands... ?

FANCHETTE.

Marronniers. Il est vrai qu'il a ajouté : « Prends « garde que personne ne te voie. »

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine : heureusement personne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commission , et n'en dites pas plus à Suzanne que Monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirois-je ? Il me prend pour un enfant , mon cousin. (Elle sort en sautant.)

SCÈNE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Hé bien, ma mère ?

MARCELINE.

Hé bien, mon fils ?

FIGARO, comme étouffé.

Pour celui-ci... ! Il y a réellement des choses... !

MARCELINE.

Il y a des choses ? Hé ! qu'est-ce qu'il y a ?

FIGARO, les mains sur la poitrine.

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, riant.

Ce cœur plein d'assurance n'étoit donc qu'un ballon gonflé ? une épingle a tout fait partir !

FIGARO, furieux.

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée... !

MARCELINE, rappelant ce qu'il a dit.

La jalousie ! oh ! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable ; et si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, vivement.

Oh, ma mère ! on parle comme on sent : mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi ! — Je ne m'étonne plus s'il avoit tant d'humeur sur ce feu ! — Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marronniers ! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère, en revanche, il ne l'est pas assez pour

que je n'en puisse épouser une autre, et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu ! Abymons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue, et non le Comte ? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel ? sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va ; ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera ? Je te croyois plus fort en jugement.

FIGARO, lui baisant la main avec respect.

Elle a raison, ma mere, elle a raison, raison, toujours raison ! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature : on en vaut mieux après. Examinons, en effet, avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mere. (Il sort.)

SCENE XVI.

MARCELINE.

Adieu. Et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne ; ou plutôt avertissons-la ! elle est si jolie créature ! Ah ! quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible... (en riant) et pourtant un peu nigaud de sexe masculin. (Elle sort.)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente une salle de marronniers, dans un parc ; deux pavillons , kiosques , ou temples de jardins , sont à droite et à gauche ; le fond est une clairière ornée , un siège de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE , tenant d'une main deux biscuits et une orange , et de l'autre une lanterne de papier , allumée.

DANS le pavillon à gauche , a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il alloit ne pas venir, à présent ; mon petit rôle... Ces vilaines gens de l'office qui ne vouloient pas seulement me donner une orange et deux biscuits ! — Pour qui , mademoiselle ? — Hé bien ! monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh ! nous savons... — Et quand ça seroit ? Parceque Monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim ? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue... ! Que sait-on ? il me le rendra peut-être : (Elle voit Figaro , qui vient l'examiner ; elle fait un cri.) Ah... ! (Elle s'enfuit , et elle entre dans le pavillon à gauche.)

SCENE II.

FIGARO, un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu ; BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, d'abord seul.

C'est Fanchette ! (Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche) : bonjour, messieurs ; bon soir : êtes-vous tous ici ?

BAZILE.

Ceux que tu as pressé d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près ?

ANTONIO regarde en l'air.

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh ! quels noirs apprêts fais-tu donc ? Il a l'air d'un conspirateur ?

FIGARO, s'agitant.

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château ?

BRID'OISON.

Ce - certainement.

ANTONIO.

Nous allons là-bas, dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, messieurs ; c'est ici ; sous ces marronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse, et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, se rappelant la journée.

Ah ! vraiment , je sais ce que c'est. Retirons-nous , si vous m'en croyez : il est question d'un rendez-vous ; je vous conterai cela pres d'ici.

BRID'OISON , à Figaro.

Nou - ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous , et dites du mal de Figaro , s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous , par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie , que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien !

FIGARO.

Et que j'ai nom de *Verte-allure* , du chef honoré de ma mere.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I - il l'a.

BAZILE , à part.

Le Comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi ? Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, aux valets.

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours, ou, par la mort, que je voudrais tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras... (Il secoue le bras de Gripe-Soleil.)

GRIFE-SOLEIL s'en va en criant et pleurant.

A, a, o, oh ! Damné brutal !

BAZILE, en s'en allant.

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du mariage !
(Ils sortent.)

SCENE III.

FIGARO, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre :

O femme ! femme ! femme ! créature foible et décevante... ! nul animal créé ne peut manquer à son instinct ; le tien est il donc de tromper... ? Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressois devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole ; au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide ! et moi, comme un benêt... ! Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parceque vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie... ! Noblesse, fortune, un rang, des places ; tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste homme assez ordinaire ; tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voila faisant le sot métier

de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (Il s'assied sur un banc.) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et par-tout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre: me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du serrail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule: à l'instant, un envoyé... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant, *Chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusoient; mon terme étoit échu: je voyois de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque: en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château-fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (Il se leve.) Que je voudrois bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirois... que les sottises

imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — (Il se rassied.) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison ; je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose ; je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille ; on me supprime ; et me voilà derechef sans emploi ! — Le désespoir m'alloit saisir ; on pense à moi pour une place ; mais par malheur j'y étois propre : il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restoit plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurois bien pu me remonter ; je commençois même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pilloit autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut

bien périr encore. Pour le coup je quittai le monde ; et vingt brasses d'eau m'en alloient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent ; et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Seville ; il me reconnoit, je le marie ; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abyme, au moment d'épouser ma mere, mes parents m'arrivent à la file. (Il se lève en s'échauffant.) On se debat ; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi ; non ce n'est pas nous. He mais, qui donc ? (Il retombe assis.) O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixés sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est plus à moi que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécille ; un petit animal folâtre ; un jeune homme ardent au plaisir ; ayant tous les goûts pour jouir ; faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité ; laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ; orateur selon le danger ; poète par délassement ; musicien par occasion ; amoureux par folles bouffées : j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite ; et trop désabusé... Désabusé... Suzon, Suzon, Suzon ! que tu me donnes de tour-

ments! — J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise. (Il se retire près de la première coulisse à sa droite.)

SCENE IV.

LA COMTESSE, avec les habits de Suzon ; SUZANNE, avec ceux de la Comtesse ; FIGARO, MARCELINE.

SUZANNE, bas, à la Comtesse.

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y seroit.

MARCELINE.

Il y est aussi ; baisse la voix.

SUZANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher ; commençons.'

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.)

SCENE V.

LA COMTESSE, FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, haut.

Madame tremble ! est-ce qu'elle auroit froid ?

LA COMTESSE, haut.

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, haut.

Si Madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois l'air un moment, sous ces arbres.

LA COMTESSE, haut.

C'est le serain que tu prendras.

SUZANNE, haut.

J'y suis toute faite.

FIGARO, à part.

Ah, oui, le serain! Suzanne se retire près de la
soullisse, du côté opposé à Figaro.)

SCENE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, CHERUBIN,
FIGARO, SUZANNE.

(Figaro et Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.)

CHÉRUBIN, en habit d'officier, arrive en chantant
gaiement la reprise de l'air de la romance.

La, la, la, etc.

J'avois une maraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, à part.

Le petit page!

CHÉRUBIN s'arrête.

On se promène ici; gagnons vite mon asile, où
la petite Fanchette... C'est une femme!

LA COMTESSE, écoute.

Ah, grands dieux!

CHÉRUBIN se baisse en regardant de loin.

Mé trompé-je? A cette coiffure en plumes qui se
dessine au loin dans le crépuscule, il me semble
que c'est Suzon.

LA COMTESSE, à part.

Si le Comte arrivoit...! (Le Comte paraît dans le
fond.)

CHÉRUBIN s'approche et prend la main de la Comtesse,
qui se défend.

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Su-

zanne : eh ! pourrois-je m'y méprendre à la douceur de cette main , à ce petit tremblement qui l'a saisie , surtout au battement de mon cœur ! (Il veut y appuyer le dos de la main de la Comtesse , elle la retire.

LA COMTESSE , bas.

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avoit conduite exprès dans cet endroit du parc où je suis caché depuis tantôt ?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE , s'avancant , dit à part.

N'est-ce pas Suzanne que j'aperçois ?

CHÉRUBIN , à la Comtesse.

Je ne crains point du tout Figaro , car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc ?

LE COMTE , à part.

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est Monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous, ce matin, quand j'étois derrière le fauteuil.

LE COMTE , à part , avec fureur.

C'est encore le page infernal !

FIGARO , à part.

On dit qu'il ne faut pas écouter !

SUZANNE , à part.

Petit bavard !

LA COMTESSE , au page.

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, effrayée.

Vous prétendez...?

CHÉRUBIN, avec feu.

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez ?

CHÉRUBIN.

Oh ! que oui, j'oserai ; tu prends sa place auprès de Monseigneur, moi celle du Comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, à part.

Ce brigandean !

SUZANNE, à part.

Hardi comme un page. (Chérubin veut embrasser la Comtesse ; le Comte se met entre eux deux, et reçoit le baiser.)

LA COMTESSE, se retirant.

Ah, ciel !

FIGARO, à part, entendant le baiser.

J'épousois une jolie mignonne ! (Il écoute.)

CHÉRUBIN, tâtant les habits du Comte, à part.

C'est Monseigneur. (Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline.)

SCENE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, FIGARO,
SUZANNE.

FIGARO, s'approche.

Je vais..

LE COMTE, croyant parler au page.

Puisque vous ne redoublez pas le baiser... (Il croit lui donner un soufflet.)

FIGARO, qui est à portée, le reçoit.

Ah !

LE COMTE.

... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, à part, s'éloigne en se frottant la joue.
Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, riant tout haut, de l'autre côté.

Ha, ha, ha, ha !

LE COMTE, à la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.

Entend-on quelque chose à ce page ! Il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, à part.

S'il s'affligeoit de celui-ci... !

LE COMTE.

Comment ! je ne pourrai faire un pas... (A la Comtesse.) Mais laissons cette bizarrerie ; elle empoisonneroit le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, imitant le parler de Suzanne.

L'espérez-vous ?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet ! (Il lui prend la main.)
Tu trembles ?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser, que je l'ai pris. (Il la baise au front.)

LA COMTESSE.

Des libertés !

FIGARO, à part.

Coquine !

SUZANNE , à part.

Charmante !

LE COMTE prend la main de sa femme.

Mais quelle peau fine et douce ! et qu'il s'en faut que la Comtesse ait la main aussi belle !

LA COMTESSE , à part.

Oh ! la prévention !

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondet , ces jolis doigts pleins de grace et d'espièglerie ?

LA COMTESSE , de la voix de Suzanne.

Ainsi l'amour... ?

LE COMTE.

L'amour... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire ; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus ?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup ; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable !

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle ?

LE COMTE , la caressant.

Ce que je trouve en toi , ma beauté...

LA COMTESSE.

Mais dites donc ?

LE COMTE.

... Je ne sais : moins d'uniformité peut-être ; plus de piquant dans les manières , un je ne sais quoi , qui fait le charme ; quelquefois un refus , que sais-je ! Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois , elle nous aiment , nous aiment ! (quand elles nous aiment) et sont si complaisantes et si constamment obligeantes , et tou-

jours, et sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir de trouver la satiété où l'on recherchoit le bonheur.

LA COMTESSE, à part.

Ah ! quelle leçon !

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE, piquée.

Donc elles doivent tout... ?

LE COMTE, riant.

Et l'homme rien. Changerons-nous la marche de la nature ? Notre tâche, à nous, fut de les obtenir : la leur...

LA COMTESSE.

La leur ?

LE COMTE.

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, à part.

Ni moi.

SUZANNE, à part.

Ni moi.

LE COMTE prend la main de sa femme.

Il y a de l'écho ici ; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite et si vive et si jolie ! Avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse ! (Il la baise au front.) Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout

l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, une révérence.

Suzanne accepte tout.

FIGARO, à part.

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, à part.

Voilà de bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, à part.

Elle est intéressée ; tant mieux.

LA COMTESSE regarde au fond.

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce. Entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer ?

LA COMTESSE.

Sans lumière ?

LE COMTE l'entraîne doucement.

A quoi bon ? nous n'avons rien à lire.

FIGARO, à part.

Elle y va, ma foi ! je m'en doutois. (Il s'avance.)

LE COMTE grossit sa voix en se retournant

Qui passe ici ?

FIGARO, en colère.

Passer ! on vient exprès.

LE COMTE, bas, à la Comtesse.

C'est Figaro... ! (Il s'enfuit.)

LA COMTESSE.

Je vous suis. (Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le Comte se perd dans le bois, au fond.)

SCENE VIII.

FIGARO. SUZANNE, dans l'obscurité.

FIGARO cherche à voir où vont le Comte et la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.

Je n'entends plus rien : ils sont entrés ; m'y voilà. (D'un ton altéré.) Vous autres époux maladroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l'asseoir ; que ne m'imitiez-vous ? Dès le premier jour, je suis ma femme, et je l'écoute ; en un tour de main on est au fait ; c'est charmant, plus de doute ; on sait à quoi s'en tenir. (Marchant vivement.) Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, qui s'est avancée doucement dans l'obscurité, à part.

Tu vas payer tes beaux soupçons. (Du ton de voix de la Comtesse.) Qui va là ?

FIGARO, extravagant.

Qui va là ? Celui qui voudroit de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant...

SUZANNE, du ton de la Comtesse.

Hé mais, c'est Figaro !

FIGARO regarde et dit vivement.

Madame la Comtesse !

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, vite.

Ah, Madame ! que le ciel vous amène à propos ! Où croyez-vous qu'est Monseigneur ?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat ? Dis-moi...

FIGARO, plus vite.

Et Suzanne mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, très vite.

Cette Suzon qu'on croyoit si vertueuse, qui faisoit la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.

N'apelez pas.

FIGARO, à part.

Eh, c'est Suzon! God-dam!

SUZANNE, du ton de la Comtesse.

Vous paraissez inquiet.

FIGARO, à part.

Traïtresse, qui veut me surprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif desir?

SUZANNE.

Je ne serois donc pas de mon sexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, confidentiellement.

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes.... les vaut tous.

SUZANNE, à part.

Comme je le souffletterois!

FIGARO, à part.

Il serait bien gai qu'avant la noce...

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas.

FIGARO.

Partout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, piquée

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, avec une chaleur comique, à genoux.

Ah, madame ! je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonstances, et que le dépit supplée en vous aux grâces qui manquent à ma prière.

SUZANNE, à part.

La main me brûle

FIGARO, à part.

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, monsieur, avez-vous songé... ?

FIGARO.

Oui, madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE.

.... Que pour la colere et l'amour...

FIGARO.

.... Tout ce qui se differe est perdu. Votre main, Madame ?

SUZANNE, de sa voix naturelle, et lui donnant un soufflet

La voilà.

FIGARO.

Ah, demonio ! quel soufflet !

SUZANNE lui en donne un second.

Quel soufflet ! Et celui-ci ?

FIGARO.

Et *ques-à-quo* ! De par le diable ! est-ce ici la journée des tapes ?

SUZANNE le bat à chaque phrase.

Ah ! *ques-à-quo* ? Suzanne : et voilà pour tes soupçons ; voilà pour tes vengeances et pour tes

trahisons, tes expédients, tes injures et tes projets. C'est-il ça de l'amour ? Dis donc, comme ce matin ?

FIGARO rit en se relevant.

Santa Barbara! oui, c'est de l'amour. O bonheur ! ô délices ! ô cent fois heureux Figaro ! Frappe, ma bien aimée , sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures , regarde avec bonté , Suzon . l'homme le plus fortuné qui fût jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! Bon fripon , vous n'en séduisiez pas moins la Comtesse , avec un si trompeur babil , que , m'oubliant moi-même , en vérité , c'étoit pour elle que je cédois.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre , au son de ta jolie voix ?

SUZANNE , en riant.

Tu m'as reconnue ? Ah ! comme je m'en vengerai !

FIGARO.

Bien rosser et garder rancune est aussi par trop féminin ! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois là , quand je te croyois avec lui ; et comment cet habit , qui m'abusoit , te montre enfin innocente...

SUZANNE.

Eh ! c'est toi qui es un innocent , de venir te prendre au piège apprêté pour un autre ? Est-ce notre faute , à nous . si , voulant museler un renard , nous en attrapons deux ?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre ?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme ?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, follement.

Ah . Figaro ! pends-toi ; tu n'as pas deviné celui-là ! — Sa femme ? O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles ! — Ainsi les baisers de cette salle ?

SUZANNE.

Ont été donnés à Madame.

FIGARO.

Et celui du page ?

SUZANNE, riant.

A Monsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil ?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre ?

SUZANNE, riant.

Il pleut des soufflets , Figaro.

FIGARO lui baise la main.

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du Comte étoit de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe ! humilie-toi.

FIGARO fait tout ce qu'il annonce.

Cela est juste ; à genoux, bien courbe, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, en riant.

Ah, ce pauvre Comte ! quelle peine il s'est donnée...

FIGARO se relève sur ses genoux.

... Pour faire la conquête de sa femme !

SCÈNE IX.

LE COMTE entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite ; FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, à lui-même.

Je la cherche en vain dans le bois, elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, à Figaro, parlant bas.

C'est lui.

LE COMTE, ouvrant le pavillon.

Suzon, es-tu là-dedans ?

FIGARO, bas.

Il la cherche ; et moi, je croyois...

SUZANNE, bas.

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu ? (Il lui baise la main.)

LE COMTE, se retourne.

Un homme aux pieds de la Comtesse... ! Ah ! je suis sans armes. (Il s'avance.)

FIGARO se relève tout-à-fait en déguisant sa voix.

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire étoit destiné pour la noce.

LE COMTE, à part.

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (Il se frappe le front.)

FIGARO continue.

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs,

LE COMTE, à part.

Massacre, mort, enfer !

FIGARO, la conduisant au cabinet, bas.

Il jure. (Haut.) Pressons-nous donc, madame, et

réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, à part.

Ah ! tout se découvre enfin.

SUZANNE, près du pavillon à sa gauche.

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (Il la baise au front.)

LE COMTE, s'écrie.

Vengeance ! (Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline et Chérubin.)

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO.

Le Comte saisit le bras de Figaro.

FIGARO, jouant la frayeur excessive.
est mon maître.

LE COMTE le reconnoît.

Ah, scélérat, c'est toi ! Holà ! quelqu'un, quelqu'un !

SCENE XI.

LE COMTE PEDRILLE, FIGARO.

FÉDRILLE, botté.

Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon ! c'est Pédrille. Es-tu tout seul ?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à éripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort.

PÉDRILLE, criant à tue tête.

Pas plus de page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE le repousse.

Eh, l'animal!

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, tenant toujours Figaro.

Pour appeler. — Holà! quelqu'un! Si l'on m'entend, accourez tous.

PÉDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux : que peut-il donc vous arriver ?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BRID'OISON, BARTHOLO.
BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL ; toute la
noce accourt avec des flambeaux.

BARTHOLO, à Figaro.

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, montrant le pavillon à sa gauche.

Pédrille, empare-toi de cette porte. (Pédrille y va.)

BAZILE, bas, à Figaro.

Tu l'as surpris avec Suzanne ?

LE COMTE, montrant Figaro.

Et vous, tous mes vassaux, entourez-moi cet homme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ah, ah!

LE COMTE, furieux.

Taisez-vous donc. (A Figaro, d'un ton glacé.) Mon cavalier, répondez-vous à mes questions ?

FIGARO, froidement

Eh! qui pourroit m'en exempter, Monseigneur?
Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, se contenant.

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est ça parler.

LE COMTE reprend sa colère.

Non, si quelque chose pouvoit augmenter ma
fureur, ce seroit l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer
pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir,
moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, hors de lui.

O rage! (Se contenant.) Homme de bien qui fei-
gnez d'ignorer, nous ferez-vous au moins la faveur
de nous dire quelle est la dame actuellement par
vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, montrant l'autre avec malice.

Dans celui-là?

LE COMTE, vite.

Dans celui-ci.

FIGARO, froidement.

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore
de ses bontés particulières.

BAZILE, étonné.

Ah, ah!

LE COMTE, vite.

Vous l'entendez, messieurs?

BARTHOLO, étonné.

Nous l'entendons.

LE COMTE, à Figaro.

Et cette jeune personne a-t-elle un autre enga-
gement, que vous sachiez?

FIGARO, froidement.

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque temps ; mais , soit qu'il l'ait négligée , ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable , elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, vivement.

La préf... (Se contenant.) Au moins , il est naïf ! car ce qu'il avoue , messieurs , je l'ai oui , je vous jure , de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, stupéfait.

Sa - a complice !

LE COMTE, avec fureur.

Or, quand le déshonneur est public , il faut que la vengeance le soit aussi. (Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS , excepté le Comte.

ANTONIO.

C'est juste.

BRID'OISON, à Figaro.

Qui - i donc a pris la femme de l'autre ?

FIGARO, en riant.

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS , LE COMTE, CHERUBIN.

LE COMTE, parlant dans le pavillon , et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.

Tous vos efforts sont inutiles ; vous êtes perdue,

BEAUMARCHAIS. 2.

30

madame , et votre heure est bien arrivée ! (Il sort sans regarder.) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée... !

FIGARO s'écrie.

Chérubin !

LE COMTE.

Mon page ?

E AZILE.

Ah , ah !

LE COMTE , hors de lui , à part.

Et toujours le page endiablé ! (A Chérubin.) Que faisiez-vous dans ce salon ?

CHÉRUBIN , timidement.

Je me cachois , comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval !

LE COMTE.

Entre-s-y , toi , Antonio ; conduis devant son juge l'infame qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est Madame que vous y - y cherchez ?

ANTONIO.

L'y a , parguenne ! une bonne providence ; vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE , furieux.

Entre donc. (Antonio entre.)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS , excepté Antonio.

LE COMTE.

Vous allez voir , messieurs , que le page n'y étoit pas seul.

CHÉRUBIN, timidement.

Mon sort eût été trop cruel, si quelque ame sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO, attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.

Allons, madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO s'écrie.

La petite cousine!

BAZILE.

Ah, ah!

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO se retourne, et s'écrie.

Ah, palsembleu! Monseigneur, il est gaillard de me choisir pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là!

LE COMTE, outré.

Qui la savoit là-dedans? (Il veut rentrer.)

BARTHOLO, au-devant.

Permettez, monsieur le Comte, ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang froid, moi. (Il entre.)

BRID' OISON.

Voilà une affaire au - aussi trop embrouillée.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MARCELINE.

BARTHOLO, parlant en dedans, et sortant.

Ne craignez rien. madame, il ne vous sera fait aucun mal ; j'en réponds. (Il se retourne et s'écrie.)
 Marceline...!

BAZILE.

Ah, ah!

FIGARO, riant.

Eh, quelle folie ! ma mere en est ?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, outré.

Que m'importe, à moi ? La Comtesse...

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, SUZANNE.

Suzanne son éventail sur le visage.

LE COMTE.

... Ah ! la voici qui sort. (Il la prend violemment par le bras.) Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse... (Suzanne se jette à genoux la tête baissée.)

LE COMTE.

Non, non. (Figaro se jette à genoux de l'autre côté.)

LE COMTE, plus fort.

Non, non. (Marceline se jette à genoux devant lui.)

LE COMTE, plus fort.

Non, non. (Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.)

LE COMTE, hors de lui.

Y fussiez-vous un cent !

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; LA COMTESSE sort de l'autre pavillon.

LA COMTESSE se jette à genoux.

Au moins, je ferai nombre.

LE COMTE, regardant la Comtesse et Suzanne.
Ah ! qu'est-ce que je vois !

BRID'OISON, riant.

Eh, pardi ! c'est Madame.

LE COMTE veut relever la Comtesse

Quoi ! c'étoit vous, Comtesse ? (D'un ton suppliant) Il n'y a qu'un pardon bien généreux...

LA COMTESSE, en riant.

Vous diriez *non, non*, à ma place ; et moi, pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (Elle se relève.)

SUZANNE se relève.

Moi aussi.

MARCELINE se relève.

Moi aussi.

FIGARO se relève.

Moi aussi. Il y a de l'écho ici ! (Tous se relèvent.)

LE COMTE.

De l'écho ! — J'ai voulu ruser avec eux ; ils m'ont traité comme un enfant !

LA COMTESSE, en riant.

Ne le regrettez pas, monsieur le Comte.

FIGARO, s'essuyant les genoux avec son chapeau.

Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur !

LE COMTE, à Suzanne.

Ce billet fermé d'une épingle... ?

SUZANNE.

C'est Madame qui l'avoit dicté.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due. (Il baise la main de la Comtesse.)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient. (Elle donne la bourse à Figaro et le diamant à Suzanne.)

SUZANNE, à Figaro.

Encore une dot !

FIGARO, frappant la bourse dans sa main.

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher !

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je ?

LA COMTESSE arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, et le jette à terre.

La jarretière ? Elle étoit avec ses habits ; la voilà. (Les garçons de la noce veulent la ramasser.)

CHÉRUBIN, plus alerte, court la prendre, et dit :

Que celui qui la veut vienne me la disputer.

LE COMTE, en riant, au page.

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt !

CHÉRUBIN recule en tirant à moitié son épée.

A moi, mon colonel ?

FIGARO, avec une colere comique.

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice !

LE COMTE, riant.

C'est sur sa joue ? Ha , ha , ha ! Qu'en dites-vous donc , ma chere Comtesse ?

LA COMTESSE absorbée revient à elle , et dit avec sensibilité.

Ah ! oui , cher Comte , et pour la vie , sans distraction , je vous le jure.

LE COMTE, frappant sur l'épaule du juge.

Et vous , don Brid'oison , votre avis maintenant ?

BRID'OISON.

Sur-tout ce que je vois , monsieur le Comte... ? Ma - a foi , pour moi , je - e ne sais que vous dire : voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé !

FIGARO.

J'étois pauvre , on me méprisoit. J'ai montré quelque esprit , la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, en riant.

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible ?

BARTHOLO.

Je les connois.

FIGARO, saluant les spectateurs.

Ma femme et mon bien mis à part , tous me feront honneur et plaisir.

(On joue la ritournelle du vaudeville.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot , femme superbe ;
 Que de biens pour un époux !
 D'un seigneur , d'un page imberbe ,
 Quelque sot seroit jaloux.
 Du latin d'un vieux proverbe
 L'homme adroit fait son parti.

FIGARO.

Je le sais...

(Il chante.)

Gaudeant bene nati !

BAZILE.

Non...

(Il chante.)

Gaudeat bene nanti !

SUZANNE.

SECOND COUPLET.

Qu'un mari sa foi trahisse ,
 Il s'en vante , et chacun rit ;
 Que sa femme ait un caprice ,
 S'il l'accuse on la punit.
 De cette absurde injustice
 Faut-il dire le pourquoi ?
 Les plus forts ont fait la loi. (Bis.)

FIGARO.

TROISIEME COUPLET.

Jean Jeannot , jaloux risible ,
 Veut unir femme et repos ;

Il achete un chien terrible,
 Et le lâche en son enclos.
 La nuit, quel vacarme horrible !
 Le chien court, tout est mordu,
 Hors l'amant qui l'a vendu. (Bis.)

LA COMTESSE.

QUATRIÈME COUPLET.

Telle est fière et répond d'elle,
 Qui n'aime plus son mari ;
 Telle autre, presque infidèle,
 Jure de n'aimer que lui.
 La moins folle, hélas ! est celle
 Qui se veille en son lien,
 Sans oser jurer de rien. (Bis.)

LE COMTE.

CINQUIÈME COUPLET.

D'une femme de province
 A qui ses devoirs sont chers,
 Le succès est assez mince :
 Vive la femme aux bons airs !
 Semblable à l'écu du prince,
 Sous le coin d'un seul époux,
 Elle sert au bien de tous. (Bis.)

MARCELINE.

SIXIÈME COUPLET.

Chacun sait la tendre mère
 Dont il a reçu le jour,
 Tout le reste est un mystère,
 C'est le secret de l'amour.

FIGARO continue l'air.

Ce secret met en lumière

Comment le fils d'un butor
Vaut souvent son pesant d'or. (Bis.)

SEPTIEME COUPLET.

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger;
Le hasard fit leur distance;
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense,
Le trépas brise l'autel;
Et Voltaire est immortel. (Bis.)

CHÉRUBIN.

HUITIEME COUPLET.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image;
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. (Bis.)

SUZANNE.

NEUVIEME COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermoit quelque leçon;
En faveur du badinage,
Faites grace à la raison.
Ainsi la nature sage
Nous conduit, dans nos desirs,
A son but, par les plaisirs. (Bis.)

BRID'OISON.

DIXIEME COUPLET.

Or, messieurs, la co-omédie
Que l'on juge en cè-et instant;

Sauf erreur, nous pein - eint la vie

Du bon peuple qui l'entend.

Qu'on l'opprime, il peste, il crie,

Il s'agite en cent fa - acons :

Tout fini - it par des chansons. (*Bis.*)

BALLET GENERAL.

FIN DU MARIAGE DE FIGARO.

TABLE DES PIÈCES

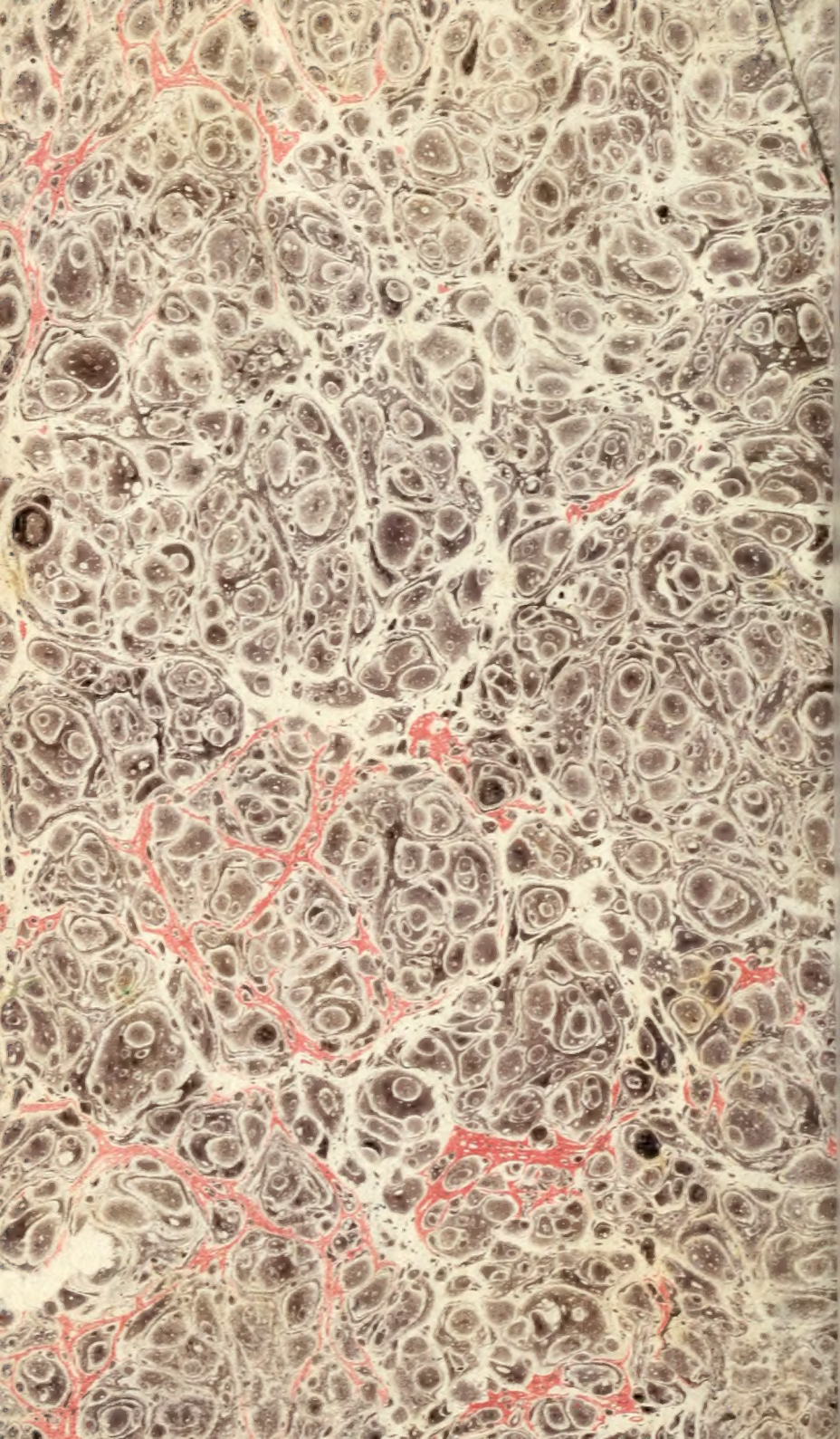
CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

L LE BARBIER DE SEVILLE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE ,	page	5
Lettre sur la chute et la critique du Barbier de Sé- ville,		7
Acteurs,		37
L LE MARIAGE DE FIGARO, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE ,		141
Préface ,		143
Acteurs,		178

FIN DE LA TABLE ET DU SECOND VOLUME.





PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ	Beaumarchais, Pierre
1956	Augustin Caron de
A116	Œuvres choisies de
1913	Beaumarchais
v.2	



